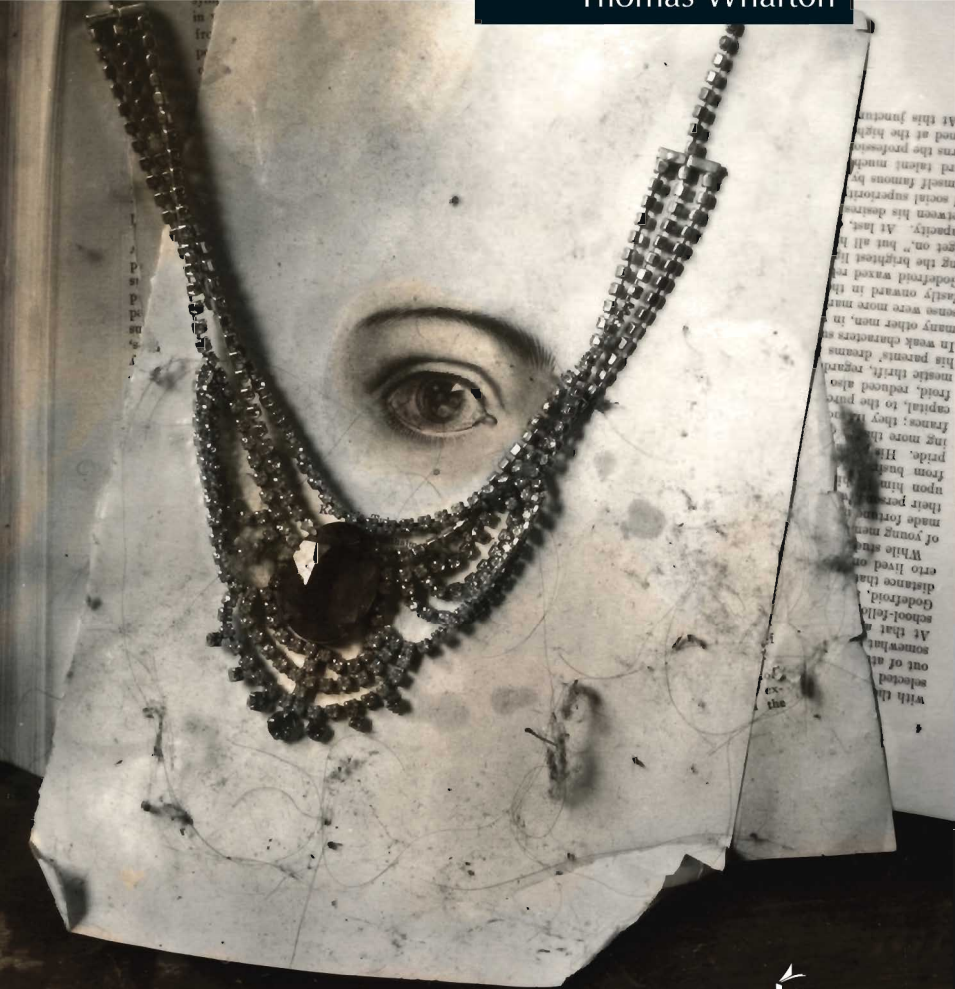


Logogryphe

Thomas Wharton



áto

LOGOGYPHE

DU MÊME AUTEUR

Le Champ de glace, Paris, Rivages, 2000.

Un jardin de papier, Québec, Alto, collection CODA, 2007.

Prix littéraire du Gouverneur général du Canada 2006 – Catégorie traduction

L'Ombre de Malabron, Montréal, Trécaré Jeunesse, 2008.

Thomas Wharton

Logogryphe

Une bibliographie de livres imaginaires

Traduit de l'anglais (Canada) par Sophie Voillot

Alto

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives
nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Wharton, Thomas, 1963-

[Logogryph. Français]

Logogryphe : une bibliographie de livres imaginaires

Traduction de : The logogryph.

ISBN 978-2-923550-13-8

I. Voillot, Sophie. II. Titre. III. Titre : Logogryph. Français.

PS8595.H28L6314 2008 C813'.54 C2008-940824-1

PS9595.H28L6314 2008

Les Éditions Alto remercient le Conseil des Arts du Canada
de l'aide accordée à leur programme de publication.

La traduction de cet ouvrage a été rendue possible grâce à une aide financière
du Conseil des Arts du Canada et du ministère
du Patrimoine canadien par l'entremise du Programme d'aide
au développement de l'industrie de l'édition.

La publication de cet ouvrage a été rendue possible grâce à l'aide
financière de la Société de développement des entreprises culturelles
(SODEC) et du ministère du Patrimoine canadien par l'entremise du Programme
d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIÉ).

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt
pour l'édition de livres – Gestion SODEC.

Titre original : *The Logogryph*

Éditeur original : Gaspereau Press

ISBN original : 1-894031-91-1

Copyright © 2004 par Thomas Wharton, publié en collaboration avec l'auteur.

Photo de couverture : *The eye*, lauren e. simonutti

ISBN : 978-2-923550-13-8

© Éditions Alto, 2008, pour la traduction française

LOGOGRIPE *Jeu d'esprit.*

— Dictionnaire de l'Académie française

Chaque livre qu'il lisait devenait une devinette sans réponse, une traînée d'indices se mordant la queue, un labyrinthe ensorcelé où il devinait, magiques et terrifiants, d'autres volumes qu'il ne lirait jamais.

— Jorge Luis Borges, *Le Gryphon*

Quand le lecteur lit, le livre rêve.

— Critique anonyme, Chine, XVII^e siècle

Aux premiers jours de l'imprimerie, les livres étaient couramment vendus sans reliure. Soit l'acquéreur les faisait relier plus tard, ce qui pouvait lui coûter cher, soit leurs feuilles restaient volantes. Ainsi le lecteur pouvait-il y ajouter des éléments inédits, en retirer des pages ou les ordonner comme bon lui semblait.

Le volume particulier que je recherche n'a ni titre, ni couverture, ni page de garde ; aucun signe extérieur d'identité. Au fil des siècles, ses feuilles supprimées, déplacées, modifiées, égarées, n'ont connu que le changement. Il a déjà été relié, ce livre anonyme, puis défait, puis recréé de toutes pièces à partir d'autres ouvrages dépecés et maintenant, c'en est à se demander s'il subsiste quoi que ce soit de l'original. Si tant est qu'il ait déjà existé.

Une poignée de bibliophiles insomniaques sont d'avis que cet ouvrage est un catalogue de désirs inassouvis, un roman-fleuve charriant les aspirations, les espoirs, en un mot les rêves de l'humanité : un registre de tout ce qui s'est produit depuis le début des temps. Ils disent que le jour où ses pages seront enfin unies par une seule reliure, il ne restera plus

personne pour lire ce roman, car ce n'est qu'à la fin des temps, au bout du désir, que cessera le rêve.

Au fil des siècles, certains prétendus propriétaires du livre, en tout ou en partie, ont remarqué que sans égard au nombre de fois où ils les recouchaient au bon endroit, ses pages finissaient toujours par resurgir à l'improviste dans d'autres volumes sans lien apparent. La rumeur veut que le rythme de cette dispersion vers d'autres ouvrages aille en augmentant. On peut supposer qu'avec le temps, la totalité des livres du monde ne sera plus composée que de pages du livre du désir.

On l'appelait la maison des Anglais. La plus imposante, la plus majestueuse villa de tout Jasper où sa pierre blanche détonnait, avait été construite avant la guerre par le vieux George Weaver, une des figures légendaires de la ville. La maison devait son nom à Elizabeth, la dame que le fils de George, le docteur, avait ramenée de Londres pour en faire son épouse. Elle avait vécu en Inde et en Angleterre, avait toujours conservé une pointe d'accent et chaque après-midi, à trois heures et demie précises, elle faisait servir le thé accompagné de petits fours.

Mon tout premier souvenir de la maison des Anglais remonte à ma cinquième année. Ma famille vient d'arriver à Jasper. Je me suis aventuré dans le territoire inconnu qui entoure notre nouvelle maison et j'ai atterri dans ce qui doit être le potager d'un géant : les arbres y sont des montagnes et les tournesols des campaniles. Je suis en train de grignoter des pois sur leur tige, avec la cosse, quand une fillette surgit à quelques pas et me demande qui je suis. Elle est un peu plus grande que moi, en taille comme en âge. Sa longue chevelure noisette mousse en cascade le long de son dos, comme dans les livres d'histoires. Elle porte une petite robe verte sans manches qui

laisse voir ses bras frêles, nus et parsemés de taches de rousseur. Elle me fait une telle impression que je ne pense même pas à lui répondre.

Une grande femme portant gants de jardinage blancs et capeline de paille se dresse à ses côtés, lui pose une main sur l'épaule et me parle avec bonté. Elle me fait asseoir sur un banc de pierre et m'apporte un plat de croquants au gingembre avec un verre de limonade. La dame me demande mon nom, je le lui donne. Elle veut savoir d'où je viens, mais comme nous ne sommes là que depuis quelques jours, je ne sais pas trop quoi répondre. Par politesse, je tends le bras, mais je ne suis pas sûr de lui indiquer la bonne direction. C'est ainsi que je m'aperçois que je suis perdu, mais je n'ai pas peur. Je suis en sécurité ici, dans ce jardin, avec la femme au chapeau de paille qui a une voix si douce, si gentille. Tant que je reste ici, il ne peut rien m'arriver de mal.

Je croque mes biscuits, je bois ma limonade. La fillette en robe verte s'assoit près de moi dans un fauteuil d'osier blanc. Elle tient à deux mains son verre de limonade et le sirote sans m'adresser un regard. Je ne comprends pas pourquoi elle fait ça. Moi, je veux qu'elle me regarde, mais non. Lointaine, droite comme un i, la petite fille joue à la dame dans son fauteuil d'osier.

Au même instant, un garçon blond au teint hâlé jaillit de la maison et dégringole les marches de la véranda. Il me lance un coup d'œil au passage avant de disparaître par une ouverture pratiquée dans la

haie vert foncé qui cerne le jardin comme un mur. La petite fille le regarde s'en aller, mais une fois qu'il est parti, elle persiste à me refuser ses yeux. Son père, le docteur, était absent ce jour-là, mais des souvenirs ultérieurs se sont mélangés avec celui-ci pour situer quelque part à l'arrière-plan sa silhouette bienveillante et malgré tout distante.

C'est la première fois que je m'aperçois de l'existence d'une autre famille que la mienne, du mystère et de l'attrait de vies différentes de la nôtre. C'est ma première rencontre avec les Weaver.

J'ai souvent repris le chemin de la maison des Anglais ; plus tard, ma mère allait même me le reprocher, disant que je passais presque autant de temps chez les Weaver que chez nous. J'avais pris l'habitude de débarquer à l'improviste le samedi ou le dimanche, même si Alex et Holly étaient sortis. Moi qui fuyais les corvées à la maison, j'étais heureux de m'en voir confier par Elizabeth Weaver. Mon père était ingénieur municipal. Je n'avais pas une idée très nette de son emploi du temps, mais je savais qu'il passait ses journées dans un bureau encombré de papiers, crûment éclairé par des tubes fluorescents, et que ses activités s'exerçaient au moyen de cartes, de plans d'architectes, d'épais classeurs gorgés de chiffres et de données. Ma mère tenait la maison, préparait les repas, aimait beaucoup chanter à l'église. Même si nous n'étions pas malheureux, il m'apparut alors que notre vie manquait de péripéties, d'inconnu.

La maison des Anglais semblait être le théâtre perpétuel d'événements captivants. Jasper était déjà une ville touristique. Les Weaver recevaient constamment la visite de parents ou d'amis qui s'installaient parfois pour un été entier. Tous les vendredi soir, ils hébergeaient des parties de cartes où l'on discutait bruyamment de politique et d'actualité. Les enfants, Alex et Holly, semblaient avoir découvert le mouvement perpétuel : quand ils n'organisaient pas une séance de marionnettes sur la pelouse, ils parlaient camper et skier dans les montagnes ou prenaient le train pour des destinations exotiques comme Toronto ou Vancouver. En tant qu'épouse de guerre, madame Weaver ne manquait pas d'histoires à raconter sur son enfance, évoquant les bombardements qu'avait subis sa ville bien-aimée. Les gens s'étaient mis à l'appeler affectueusement Lady Weaver.

J'étais fasciné par cette maison dont les nombreuses pièces contenaient plus de livres que je n'en avais vus de ma vie. Les murs en étaient tapissés. On en trouvait partout, empilés sur les tables et même les chaises, alignés le long de l'escalier, jusqu'au dernier étage. Je me souviens d'avoir pénétré un jour dans une pièce baignée de soleil ; trop intimidé pour poser la main sur les volumes rangés dans la bibliothèque, j'ai respiré leur parfum en contemplant, par la fenêtre, les montagnes qui dressaient dans le lointain, par-dessus le faite des arbres, leurs cimes glaciales, inaccessibles, en mystérieuse correspondance avec les insondables profondeurs de ces livres inconnus.

Le docteur et Lady Weaver avaient commencé leur famille plus tard que la plupart des couples. Ils s'étaient mis à grisonner alors qu'Alex et Holly étaient encore très jeunes, et cette bizarrerie les faisait ressembler à des grands-parents accueillant avec indulgence les caprices de leurs enfants. Un après-midi d'été, Holly et ses camarades de classe avaient organisé une fête foraine à la maison des Anglais, décorant le terrain et la haie avec des banderoles et des serpentins bariolés. Elles avaient même descendu sur la pelouse de vieux meubles empruntés aux chambres du haut pour y installer le public du spectacle de magie et d'acrobatie. On m'avait permis de les aider à tout installer, puis de faire entrer les gens par l'ouverture de la haie. L'unique garçon noir de la ville avait été recruté pour jouer le rôle d'un prisonnier zoulou. Quant à Holly, déguisée en gitane, elle lisait la bonne aventure dans un jeu de tarot maison. En guise de baraque foraine, elle avait recouvert de draps un grand parasol abritant deux chaises de la salle à manger. Vers la fin des festivités, ce fut enfin mon tour. Muet d'adoration, je pris place en face de Holly dans l'obscur intimité de ce petit espace. Retournant les cartes une à une, elle m'apprit avec une lenteur oraculaire, d'une voix basse et douce, que j'allais voyager, que je deviendrais célèbre et que j'épouserai une femme née dans un pays lointain.

Mais je ne voulais pas de ce destin, dût-il m'être prédit par une Weaver. Hormis ce moment, je ne désirais rien. Si seulement je pouvais rester en tête-à-tête avec Holly Weaver, dans ce pavillon enchanté,

sur la pelouse de la maison des Anglais, je n'aurais plus jamais besoin de rien. Elle se tut et me regarda fixement. Mon temps était écoulé. J'ai cherché une occasion de le prolonger. L'une des cartes retournées par Holly était blanche ; je lui ai demandé ce qu'elle signifiait.

— Elle annonce un événement atroce, déclara-t-elle d'un ton sinistre, puis me congédia d'un geste de la main : Allez, va-t'en, avant que je ne t'en dise trop.

La contribution d'Alex au spectacle consistait à faire étalage, sans la moindre trace de vanité, de son adresse au lancer de la hache, qu'il avait eu maintes fois l'occasion de parfaire en camping. Son père avait installé sur la pelouse une cible dans laquelle Alex fit mouche coup sur coup, reculant chaque fois d'un long pas. Il avait quatre ans de plus que moi et passait le plus clair de son temps en plein air, été comme hiver. Chaque fois que je passais chez les Weaver, on aurait dit soit qu'il préparait une randonnée à pied ou en ski, soit qu'il venait de rentrer. Il racontait à qui voulait l'entendre qu'un jour, il partirait explorer la forêt amazonienne. Il était gentil avec moi, comme toute la famille, mais nous n'étions pas amis : il était trop puissant, trop héroïque à mes yeux pour qu'une réelle amitié puisse se développer entre nous. Dans l'avenir dont je rêvais, Holly et moi serions unis par les liens du mariage, nous habiterions la maison des Anglais, Alex nous rendrait souvent visite pour nous raconter ses aventures autour du monde et cette vie parfaite durerait éternellement.

L'été de mes douze ans, Alex trouva la mort dans un éboulement lors d'une randonnée organisée avec des garçons de son école. Pendant longtemps, je ne mis pas les pieds à la maison des Anglais. Holly resta absente de l'école durant des semaines. À son retour, je m'aperçus qu'il m'était devenu impossible de lui parler. Elle était devenue aussi hermétique, aussi impénétrable que la carte de tarot sans nom. Elle devint insolente avec les professeurs et fut surprise dans la cour en train de fumer. On la voyait de plus en plus souvent en compagnie des drogués notoires de l'école. La dernière fois que je l'ai vue, c'était quelques années après la mort d'Alex. J'allais à l'école secondaire. Il y avait une fête au bord du lac, aux abords de la ville. Holly était là, assise près du feu. À la façon dont elle oscillait, les yeux plongés dans les flammes, j'ai su qu'elle avait pris quelque chose. Elle est venue me voir, elle m'a pris dans ses bras, elle m'a dit qu'elle avait toujours eu de l'affection pour moi, elle a planté sur une de mes joues un baiser maladroit. Son haleine puait la fumée. Je l'ai repoussée et je suis parti à la recherche de mes amis. Plus tard, quand je suis retourné près du feu, elle n'était plus là. Quelqu'un m'a dit qu'elle était partie en camion avec un joueur de hockey venu d'une autre ville. Après cette nuit-là, je ne l'ai plus jamais revue. Quelque temps plus tard, ses parents l'ont envoyée dans une école privée pour jeunes filles à Vancouver, où ils avaient de la famille.

Après la mort d'Alex, ma mère m'avait encouragé à m'acquitter de petits travaux pour Lady Weaver. Je lui servais donc d'aide-jardinier et de garçon de

courses. Longue et mince, elle ne devait pas avoir plus de cinquante-cinq ans, mais ses épaisses lunettes et ses cheveux blanchis prématurément lui donnaient un air sévère. Elle restait le plus souvent seule dans cette grande maison dont, même pour une femme plus jeune, l'entretien aurait représenté une lourde tâche.

Un dimanche après-midi, en allant voir si elle avait besoin de moi, j'ai trouvé le jardin grouillant de monde. Il s'agissait de membres de sa famille qui n'avaient pas pu venir d'Angleterre à temps pour assister aux funérailles d'Alex. Mon premier réflexe fut de ne pas rester, mais Lady Weaver me poussa au milieu de ses invités et fit les présentations. J'avais espéré que Holly serait là, mais je ne la voyais nulle part. Lady Weaver me fit asseoir, exactement comme des années auparavant, et m'apporta à manger et à boire.

Un de ses cousins, un vieux monsieur renfrogné, me bombardait de questions : il voulait tout savoir de ma vie dans l'Ouest canadien. Il me demanda quelle était mon activité préférée et, quand je lui répondis que j'aimais lire, ses yeux s'éclairèrent. Il me raconta qu'il avait été libraire avant de prendre sa retraite et m'interrogea sur mes goûts littéraires. Je me lançai prudemment dans l'énumération de mes titres favoris, craignant à chaque instant qu'il n'en saisisse un au passage et le déclare sans intérêt. Il fit la grimace à la mention de quelques ouvrages, d'autres n'obtinrent de lui qu'un imperceptible hochement d'approbation. Plus tard, alors que je m'apprêtais à partir,

Lady Weaver me prit à part et me demanda de revenir le lendemain, car elle avait quelque chose pour moi.

La curiosité l'emportant sur ma timidité, j'y suis retourné le lendemain dès que la bienséance le permit. Lady Weaver me fit transporter une lourde valise élimée depuis le grenier jusqu'à la terrasse, où je la posai non sans effort sur la table en fer forgé. Puis elle l'ouvrit.

La valise était remplie de vieux livres à reliure pleine toile, aux pages jaunies qui sentaient l'ancienne poussière, l'humidité des caves, les longs séjours dans des lieux que j'imaginai à peine. Il s'agissait pour la plupart de romans condensés de Swift, Austen, Dickens ou Stevenson publiés vers la fin de l'ère victorienne. J'aperçus également l'*Histoire de la conquête du Mexique* de Prescott ainsi que plusieurs traductions, y compris des versions illustrées de l'*Odyssée*, *Don Quichotte*, *Les trois mousquetaires* et les *Mille et une nuits* destinées aux enfants.

Un chat gris sauta sur la table, renifla leur odeur, la trouva sans intérêt et déguerpit.

Moi qui raffolais des nouveaux livres de poche aux couvertures glacées que vendait depuis peu la librairie du quartier, j'étais consterné par le piètre état de conservation de la plupart des volumes, mais je n'en dis rien à Lady Weaver. Je me souviens d'un livre en particulier qui n'avait plus du tout de couverture ; il me semble même qu'il lui manquait plusieurs pages au début et à la fin. Leurs moignons

déchiquetés pendaient encore aux fils nus de la reliure.

Pendant la guerre, me raconta Lady Weaver, le papier valait pratiquement son pesant d'or, au point où les Londoniens récupéraient tous les imprimés qui leur tombaient sous la main. C'était à l'époque où elle travaillait pour une soupe populaire, avant sa rencontre avec son futur mari. Un matin où elle avait congé, en allant rendre visite à sa mère, elle était tombée nez à nez avec une équipe de récupération qui emportait le contenu de la bibliothèque familiale. Sa mère avait décidé de contribuer à l'effort de guerre.

Dans le feu de l'indignation, elle avait empêché les bénévoles de sortir de l'allée et entrepris de rescaper ce qu'elle pouvait. Les livres étaient empilés n'importe comment ; beaucoup d'entre eux, écartelés, avaient les pages criblées de gouttes de pluie. *Étalés ainsi dans le froid, me confia-t-elle, ils avaient l'air de ne pas en revenir. Comme s'ils avaient été arrachés à un rêve.*

Lady Weaver m'expliqua qu'elle leur cherchait un bon foyer où elle était sûre qu'ils seraient lus. Ils étaient à moi, dit-elle, si je les voulais. Elle n'ajouta pas qu'elle les avait toujours destinés à Alex, mais je l'ai senti.

Brusquement, une bourrasque s'empara du livre sans couverture et se mit à tourner les pages qui retombèrent sans bruit, frémissantes comme les ailes d'un étrange oiseau mythique. Intrigué, je sentis naî-

tre en moi le désir de quelque chose d'inconnu qui semblait sur le point de se révéler. De restes d'un grenier encombré de bocaux de conserves et de toiles d'araignées, les pages poussiéreuses se transformèrent en mystérieux traités d'un autre monde. Je l'ignorais encore, mais je venais d'entrevoir pour la première fois ce que j'ai fini par appeler le logogryphe : la créature insaisissable qui vit dans les livres.

« Feuillette-les pendant que je nous prépare quelque chose », lança Lady Weaver avant de disparaître dans la maison, me laissant seul avec le livre nu. Je l'ai pris dans mes mains et je l'ai approché de mon visage pour mieux flairer son parfum d'ailleurs fugace. Vite, j'ai lu quelques paragraphes attrapés au milieu ; il y était question d'un jeune homme qui semblait poursuivi par une vague menace informulée. Il me plaisait bien, ce personnage en position précaire. Je ne savais ni qui il était, ni comment il s'était trouvé face au danger. Son histoire était libre de toute intrigue, sans origine, sans conséquence. Plutôt qu'une histoire qui serait racontée à l'exclusion de toutes les autres, c'était toutes les histoires. Tout y était possible.

En arrivant à la maison, dès que j'ai déposé la valise, j'ai commencé le livre sans couverture depuis le début, bondissant d'une phrase à l'autre avec une fièvre mêlée d'un étrange regret. Je savais que j'allais à la rencontre du jeune homme dont j'avais déjà fait la connaissance et qu'à cet instant, le monde infini de possibilités qu'il habitait deviendrait une seule histoire, puis qu'elle s'achèverait. Pour la première

fois, j'avais conscience de l'existence d'un autre personnage tapi à la lisière de l'histoire : l'auteur, cet autre qui m'avait imaginé, moi lecteur, et qui avait tracé une piste de mots à mon intention.

Je n'ai pas tardé à trouver le titre du livre et le nom de son auteur. J'ai vécu un temps dans son histoire, jusqu'à ce qu'un autre livre m'attire dans la sienne. Je pourrais vous dire comment il s'appelait. C'est un roman bien connu. Mais l'essentiel, ce jour-là, c'était la potentialité que recelait chaque page inconnue : le rêve d'autres livres possibles.

Quelques années plus tard, le docteur est mort et Lady Weaver est partie rejoindre Holly sur la côte Ouest. Quelqu'un d'autre s'est installé dans la maison des Anglais et je n'y suis plus jamais retourné. C'est vers cette époque que je me suis mis à écrire mes histoires à moi, que j'illustrais également. Plus le temps passait, moins j'entendais parler des Weaver ; le peu de nouvelles que j'en recevais n'étaient pas très bonnes. Plus ils s'éloignaient de moi, moins ils semblaient réels à mes yeux, plus ils grandissaient dans mon imagination. Aujourd'hui, chaque fois que m'assois pour rédiger quelque chose, je repense au livre nu et inconnu qui m'est tombé dans les mains ce matin-là, dans le jardin de la maison des Anglais. Je pense aux Weaver et je commence à écrire.

L'inventeur du papier se nommait Càì Lún. Il était eunuque et conseiller à la cour impériale. Les générations en ont fait le dieu protecteur des papetiers. Comme celle d'autres mortels divinisés, sa légende possède deux faces unies par une mort déchirante.

Il avait débuté dans la garde de l'Empereur Ho Ti. Ce dernier n'avait pas tardé à remarquer son honnêteté, son esprit, son insatiable créativité. L'Empereur était jeune alors, et idéaliste. Il mettait un point d'honneur à favoriser les hommes capables de critiquer ouvertement les abus de son régime. Il fit donc de Càì Lún son conseiller privé et lui offrit un poste de grand inspecteur des travaux et armements publics. On dit que les ponts les plus solides, les épées les plus fines que l'on ait jamais vues en Chine datent du règne de Ho Ti et de son grand inspecteur.

À l'époque, on écrivait encore sur des tablettes de bambou et des rouleaux de soie. Les documents ainsi obtenus étaient certes très beaux, mais onéreux, encombrants et difficiles à relier en volumes de quelque importance. En l'an 105 du calendrier occidental, les longues recherches de Càì Lún pour trouver un support plus léger et plus économique

portèrent fruit, et il présenta à l'Empereur la recette d'un papier réalisé en faisant macérer des fibres de tissu.

L'idée lui avait, semble-t-il, été apportée par un rêve dans lequel il s'éveillait et sortait de sa chambre pour aller se promener au clair de lune. Dans les jardins, il avait aperçu la silhouette d'une femme dressée de l'autre côté du bassin de carpes ornemental. Elle portait une robe de soie rouge sur laquelle il distingua des caractères brodés de fils d'or. Còi Lún la héla et elle vint à sa rencontre en marchant sur l'eau. Parvenue au milieu de l'étang, elle s'évanouit et il ne resta plus d'elle que sa robe flottant à la surface. Sous les yeux de l'inventeur, deux dragons jaunes surgirent du bassin, déchirèrent la robe avec leurs crocs et réduisirent les lambeaux en pulpe de leurs pattes griffues. Lorsqu'ils disparurent à leur tour, un long ruban luisait au clair de lune de toute sa blancheur. C'était la première feuille de papier.

Ce don sublime à l'Empire du Milieu valut à Còi Lún d'être promu au rang des immortels. Le triste chemin qui lui restait à parcourir avant l'apothéose finale n'était pas encore écrit, quoique inévitable, nul ne le savait mieux que Còi Lún, qui continua à s'acquitter rigoureusement de ses fonctions officielles auprès de l'Empereur... jusqu'au jour où il fut présenté à sa nouvelle concubine, en laquelle il reconnut la femme de son rêve. Comme il était eunuque et qu'il croyait aux présages, il sut tout de suite que son amour pour elle était sans espoir et le mènerait à sa fin, mais il n'est écrit nulle part qu'il ait cherché à échapper à son destin.

La jeune femme, comme Càì Lún avant elle, ne tarda pas à monter dans l'estime du souverain. Parvenue rapidement au rang élevé de Deuxième épouse de la Chambre impériale, elle se lança dans une lutte occulte pour le pouvoir à n'en plus finir avec la mère de son époux, l'Impératrice douairière. La vieille chouette, ou un de ses espions, intercepta un jour une lettre potentiellement gênante adressée par la Deuxième épouse à un général de sa province natale qui jouissait de la faveur populaire. Lettre débordant de métaphores extravagantes et pouvant aussi bien s'interpréter comme :

- a) une demande de soutien en cas de coup d'État ;
- b) une exhortation à la piété ;
- c) une fervente déclaration d'amour.

Dans l'espoir de voir Càì Lún inventer d'autres ustensiles de calligraphie moins sujets à ce genre de découverte (une encre invisible, par exemple), la Deuxième épouse finançait généreusement ses expériences. En retour, il la défendait en public contre les critiques, fréquentes, qui visaient ses intrigues et ses caprices onéreux. Coïncé comme il l'était entre ces deux formidables rivales, il ne fait aucun doute qu'il mesurait très bien la dangerosité de leur petit jeu, ce qui ne le fit pas taire pour autant. Un jour, la portée de ses déclarations finit par soulever l'opposition des partisans de l'Infiniment parfaite auteure des jours du Fils du Ciel.

En ce temps-là, pour se protéger des loups et des tigres, les pèlerins imprimaient, dans l'argile humide des sentiers de montagne, des caractères sacrés

sculptés dans de petits blocs de bois. Un après-midi d'hiver, alors que Càì Lún venait de s'asseoir avec une tasse fumante de thé vert sur le perron de sa retraite privée, le secrétaire de la Reine mère vint lui remettre en mains propres un de ces blocs sculptés, balaféré comme par les griffes d'une bête sauvage. Il comprit immédiatement le message gravé dans ce symbole. Plusieurs jours passèrent, puis, comme il convenait au rang de Càì Lún, un contingent de vétérans de la garde vint lui remettre une sommation, rédigée d'une main impeccable sur le papier qu'il avait inventé, et signée du sceau de l'Empereur. Ordre lui était donné de comparaître le lendemain matin devant le tribunal de la Cour, afin de répondre à une accusation de diffamation envers l'Impératrice douairière. « Votre empressement à vous exécuter, concluait la missive, saura vous montrer digne de la bienveillante considération que Sa Très Vertueuse Majesté aura eu le plaisir de vous témoigner. »

Impossible de se méprendre sur le sens de ces derniers mots, auxquels une seule réponse était possible. Nul ne s'étonna donc de ce que Càì Lún la choisisse. Il congédia ses anciens compagnons d'armes, non sans les avoir élégamment remerciés pour leur loyauté envers l'Empereur. Il envoya ensuite chercher son médecin, prit un bain, peigna ses cheveux parfumés et revêtit ses robes les plus finement brodées. Quand le médecin parut, Càì Lún lui demanda de préparer la poudre connue sous le nom de « Poussière se posant dans le vide ». L'inventeur répandit la poudre fatale sur une feuille vierge de son meilleur papier, la roula en papillote et l'avalala. Il

se rendit dans son verger de pruniers, s'assit dans la neige et au bout d'une heure d'exquise agonie, il rendit son dernier soupir.

L'Empereur, on l'a vu, était jeune, et sujet à s'émouvoir d'une fin d'une telle beauté. En tombant sur la lettre qui l'informait du trépas de Càì Lún, ses larmes tracèrent un dragon délicat. Ce fut le premier filigrane.

Cette histoire est accompagnée d'un post-scriptum :

Grâce à l'invention de Càì Lún, la lecture devint une activité fort répandue en Chine, où il arrivait fréquemment que, pour économiser l'encre, on imprime les romans sans aucune ponctuation, ce qui laissait au lecteur le libre choix des pauses, des interpolations et des accentuations. Certaines éditions critiques comportaient une préface truffée de suggestions et d'avertissements. Voici un extrait de celle d'une édition annotée du classique de l'érotisme *Contes du pavillon des fleurs de pêcher*, dont il ne subsiste que des fragments :

La lectrice ferait bien de se laver les mains à l'eau froide avant et après la manipulation des pages.

La lectrice avisée conservera auprès d'elle un miroir poli dans lequel elle se regardera de temps en temps pendant sa lecture.

Le lecteur cause un préjudice au roman si, pendant la lecture, ses pensées dérivent vers l'administration de son ménage ou les questions d'argent.

À la fin d'un long chapitre, le lecteur ferait bien de poser son livre et de discuter avec quelqu'un qui ignore tout de ses pages.

La lectrice idéale de ce roman lit comme tombe la neige : libre de tout dessein personnel, elle prend silencieusement la forme de l'objet sur lequel elle se pose.

Le lecteur imitera la fourmi qui parcourt le labyrinthe d'une ruche déserte à la recherche d'une goutte de miel.

Quand il aura terminé sa lecture, le lecteur dira quelques prières afin d'éloigner les spectres rassemblés dans la pièce comme la brume un soir d'hiver.

Un livre sans pages. Sa couverture s'ouvre comme les portes d'une armoire et il en tombe des bouteilles de verre vert et des petites fioles de cristal, des chaussons de danse et des gants de chamois, des chats et des chiens de faïence, toute une faune en porcelaine, des talons, des aiguilles et des poinçons, des perles de bois enfilées sur des lacets, des coffrets de buis dont le dessus coulisse pour dévoiler de fines mèches de cheveux, des balles de caoutchouc portant rayures bleues, blanches, rouges et traces de crocs de chien, des étoiles gommées dorées, un fracas de dés, de pions en plastique et de jetons pour un jeu dont le nom s'est perdu, pièces d'échecs ou d'horlogerie, disques, roues dentées, bobines et rondelles, dés à coudre, pelotes de laine rouge, verte, bleue, échantillons de parfum volés aux pages d'une revue, coupons de dentelle en forme d'étoile ou de losange, crochets à tentures, clous, vis et boulons, charnières, ferrures, pentures, montures de lunettes vides et bouts de chandelles...

Contrairement à l'idée suggérée par la reproduction sur la couverture d'un bas-relief représentant un naufrage, ce roman ne met pas en scène un naufragé sur une île déserte. L'île, c'est le livre, et en le lisant, c'est vous qui en devenez l'habitant solitaire. Vous commencez par récupérer tout ce que vous pouvez, plongeant en vue des côtes jusqu'à l'épave en perte de vos attentes, échouée sur les récifs en marge des premières pages et que menacent à tout moment d'emporter les vagues battantes des mots. Blotti contre le livre dans votre nuit solitaire, vous vous consolez en vous répétant que c'est vous qui avez choisi d'y poser l'œil et le pied, tout comme le véritable marin qui inspira Robinson Crusoé avait demandé à être abandonné sur un rivage désert.

Citadine de naissance, vous faites ce que vous pouvez pour garnir l'abri de fortune que vous vous êtes creusé dans le roman, rudimentaire habitacle au milieu de cette affreuse désolation. Tout ce que vous construisez est fragile, éphémère, axé sur la survie, et menace de s'écrouler dès que les éléments se déchaînent. Mais pour l'instant, vous y êtes chez vous ; c'est votre point de départ à la découverte d'un nouveau monde qui vous recréera.

Il est vrai que vous vous attendiez à ce moment archétypique : vous n'êtes pas un lecteur naïf. Vous savez qu'un jour vous trouverez une empreinte, une trace indéniable, la preuve qu'il y a ici quelqu'un d'autre que vous, la présence d'un autre esprit, d'un autre texte, d'une autre liseuse. Vous mourez d'envie de faire sa rencontre et celle de ce texte autre, d'apprendre son lexique, sa façon de vivre, à l'intérieur comme à l'extérieur du roman.

Jusqu'au moment où une idée folle, effrayante, vous frappe : chaque mot est une empreinte ; les traces que vous cherchiez, elles sont là. Soudain, vous les distinguez clairement sur le blanc des pages : ce sont les mots d'une autre langue, celle de l'espace étranger qu'est le roman ; loin d'être un désert, c'est plutôt le contraire, et une fois de plus vous y avez planté l'étendard qui proclame le règne de votre lecture.

Une activité spasmodique, nerveuse, jamais vraiment satisfaisante. Une folie circonspecte. À moitié consciente. Un acte violent de volonté, d'évasion, de refus. Un décalage, une prolongation, une quête sans fin.

On y perd toute consistance, toute probabilité, toute réalité. Échappant sans cesse à son propre regard, on poursuit sa route, défiant l'oubli, l'agitation, la rumeur du monde. Qui nous empêche de nous concentrer.

Ce qui débute chaque fois dans l'espoir et la consternation ne s'achève que plus tard, pour ne pas dire jamais, au mauvais moment, en faisant autre chose. Ou par un autre que soi.

Imaginons un roman dénué du moindre vestige de langage figuratif. Pas une métaphore, pas une image mémorable ne vient déranger la progression logique des paragraphes. Pas la moindre finesse oratoire ne fait appel à l'engagement affectif du lecteur. Seuls y seraient inscrits les aspects scientifiquement mesurables de l'existence terrestre.

Bien qu'un personnage puisse observer en passant une flaque de pluie dans la rue, la vue de sa surface parcourue par le vent n'évoque en lui aucun souvenir, pas plus doux qu'amer, d'un lointain bord de lac où il a serré sur son cœur un amour agonisant. Ce spectacle l'entraîne plutôt dans une digression ayant trait à l'optique et à la physique de l'eau. Les phrases du roman s'introduisent dans nos pensées, mais pas comme le ferait une caravane ou une pluie de pièces d'or : ce ne sont que des mots, des marques d'encre étalées sur une page blanche. En lisant tout haut, on y entend sa propre voix se répercuter dans des galeries de pierre alambiquées. Du roman qui aurait pu être, il ne reste que le décor le plus dépouillé, le minimum de narration le plus absolu. Toute une structure sous-jacente de trajectoires et de

morphologies est ainsi révélée, mais pour y parvenir, il aura fallu brûler la chair et l'os.

Mais on pousse sa lecture comme un étranger dans une cité déserte, obnubilé par ses vastes voûtes vides, son silence grammatical. En se demandant si, plutôt que le roman lui-même, on ne serait pas en train de lire un relevé tracé par un lecteur antérieur tentant de se frayer un chemin dans la tapisserie vertigineusement complexe de ses digressions, perdue pour toujours et dont on ne retrouvera jamais que de vagues impressions entrevues par les interstices de son squelette de papier pelure.

À la fin, même notre patience s'amenuise. Mécontent de cette avarie évidente, on secoue le roman, on le cogne contre l'accoudoir de notre chaise longue. On lit toujours, avec ténacité, mais ce roman qui n'en est pas un nous perd en cours de route, sans que l'on éprouve le besoin de revenir en arrière pour savoir ce que l'on aurait manqué. Les mots, les phrases finissent par se résorber en bruit de fond semblable au bourdonnement d'appareils électroniques dans le clair-obscur d'un corridor d'usine. Nos pensées s'évadent, déambulent derrière nos désirs et souvenirs personnels, tandis que nos yeux continuent à parcourir mécaniquement les lignes de texte jusqu'au bas de chaque page.

Il fallait s'y attendre : au moment où cet après-midi consacré à la lecture s'extravase dans la lueur du soir, le gros volume lourd nous tombe des mains, bascule par-dessus le bord de la chaise, et nous fermons les yeux, abandonnant sans résistance notre

rôle de lecteur consciencieux. Ce n'est qu'alors, dans le rêve et l'obscurité, que commence vraiment la lecture. Dans les veines taries de cette fiction desséchée coule un sang nommé histoire. Enfin, le roman vient à nous tel qu'il devrait être. La froide régularité de sa structure se défait en frémissant, en fragments humides. Les angles géométriques, les surfaces lisses qu'il montrait à la lumière du jour, soulevés au crépuscule comme par une houle tellurique. Plongeons en trébuchant dans les décombres. Dans ce labyrinthe narratif, seuls éclairent nos pas des brasiers erratiques, dissimulés le long de coursives étroites. Soudain nous faisons irruption dans l'air glacé d'un espace vide. Au zénith, les étoiles scintillent dans une mer d'encre. Au bout d'un instant, nous flairons l'odeur nocturne d'une rivière, nous entrons dans l'eau, nos pieds glissent sur des galets invisibles. De grands roseaux se frottent contre nos joues. La boue fraîche nous enlace les orteils. Nous allons dans la nuit liquide, séminale.

Quelque chose nous agrippe la cheville. Nous tombons en avant, en criant. Pris au piège par une chose douée de membres. Une langue féline nous râpe l'épaule. Le souffle chaud d'une bête nous brûle la nuque. Elle nous enserre de ses pattes hirsutes, nous entraîne sous l'eau, plante dans notre chair ses griffes, ses crocs...

Étourdis, médusés, terrifiés, nous ouvrons les yeux en frissonnant dans la nuit glaciale. Rentrons d'un pas incertain, tentons de prendre en note ce qui reste de notre rêve. Or, dès que l'on tient le carnet d'une

main et le crayon de l'autre, on s'aperçoit que le roman s'est dissipé : son souvenir s'effiloche, hors d'atteinte, dans la froide lueur du néon de la cuisine. Ressortons sur la galerie, ramassons le livre tombé par terre et feuilletons-le, on n'y trouvera que ce qu'il contenait avant de nous endormir : la masse originelle des mots sans vie, aplatés dans leurs deux dimensions, inertes sous nos yeux.

Ce n'est qu'au midi de nos rêves qu'il nous est permis d'espérer la rencontre de son double enchanté.

... carnets dont seules les premières pages ne sont plus vierges, violon serré dans un étui noir déglingué, bulletins de vote en blanc, miroirs de poche, taies d'oreillers et porte-clés, un tas de bois d'allumage, bouchons de liège rougis, briques et anneaux de fil à pêche emmêlés, une bouteille de lotion anti-moustiques, une paire de bottes de marche cuirassées de boue séchée, plusieurs paquets de cigarettes dépliés avec des poèmes gribouillés sur leur face immaculée, quelques albums 33 tours, une poignée de petits bonbons durs et blancs à la menthe, d'après l'odeur qu'ils exhalent en se répandant, sacs à pain, sachets de papier, pochettes de frites grasses où frétille encore des petits bouts brûlés, ballons de baudruche à gonfler, soutiens-gorge, caleçons et autres sous-vêtements méconnaissables et chiffonnés, calculatrices miniatures, flasques d'alcool, emballages de friandises, agrafes, trombones, miettes de gomme à effacer roses, caillots de cendre humide, cerises velues de moisissure et souris mortes...

Pour les lecteurs qui n'ont pas le temps de s'engager de façon contemplative et décontractée dans un ouvrage de fiction, ce roman représente la solution idéale. La substance qui occupait à l'origine neuf cents pages est ici magistralement plumée, abrégée, pulvérisée, filtrée, séchée, puis reconstituée en version concentrée, remballée sous forme contemporaine, facile d'accès.

Néanmoins, malgré ce que l'on aurait pu craindre au départ, il s'agit toujours de littérature de la meilleure qualité, allant droit au thème qu'elle s'est fixé, attachante, innovatrice, dépourvue des extravagances qui dénotent le cabotinage de l'auteur, rendue savoureuse par une intuition profonde de la condition humaine. Captivante, émouvante et pourtant si discrète qu'elle peut se savourer en regardant la télévision, en travaillant à l'ordinateur ou en pleine conversation cellulaire à l'heure de pointe. Par-dessus tout, sa lecture ne laisse aucune rémanence ; pas le moindre dilemme éthique ne vient troubler le reste de la journée.

Bref, c'est la dernière nouveauté des technologies du moindre effort : un roman que l'on peut *ne pas* lire.

L'Atlantide d'aujourd'hui se trouve face à de nombreux défis : dégradation de l'environnement, conflits ethniques, sans oublier les inégalités économiques laissées par des dizaines d'années d'isolationnisme. Située comme elle l'est entre l'Europe et l'Amérique du Nord, l'Atlantide est considérée depuis longtemps comme « une île sombrante », ainsi que la décrit l'un de ses plus grands romanciers, Adam e'Aea : « pas tout à fait réelle, même pour ses habitants ». L'identité atlante semble prisonnière de cette zone mouvante submergée par des valeurs et des fonds étrangers, un monde elliptique, ni vraiment postcolonial, ni centre culturel à part entière. Il incombe donc à l'écrivain atlante contemporain d'explorer cet espace riche, émergent et complexe entre l'écorce et l'arbre.

À l'extérieur, l'image de cette v/îl/le est longtemps restée tributaire de l'œuvre du poète et romancier britannique Rupert Brooke (1887-1960), particulièrement son *Quartet atlante* (1919-27), où il mettait l'accent sur la mystérieuse nature antédiluvienne de l'île moderne, qui avait survécu si précairement aux déprédations de la Première Guerre mondiale qu'elle venait de fermer ses frontières pour mieux se soigner. Les personnages de Brooke, Européens et

Nord-Américains parachutés sur l'île, remarquaient à peine, et comprenaient encore moins, les indigènes dont la vie se déroulait autour d'eux.

Premier Atlante à recevoir le prix Nobel de littérature, Adam e'Aea fut également le premier à remettre en question les mythes brookiens et leur influence. Dans son œuvre de jeunesse *Les hauts-fonds du temps*, e'Aea imagine une Atlantide parallèle qui aurait coulé au fond de la mer deux millénaires plus tôt, à l'apogée de la Grèce classique. S'adaptant à la vie sous-marine, elle aurait poursuivi le fil de son existence à l'abri des regards, sans se préoccuper de la civilisation européenne, puis de ses manifestations ultérieures sur le continent américain. Adam e'Aea pousse si loin son délire qu'il va jusqu'à imaginer l'intégrale de deux textes philosophiques « perdus » de Platon, le *Timée* et le *Critias*, où il décrit l'Atlantide et relate sa destruction. e'Aea met donc le fantastique à profit, à la fois pour allégoriser les marées politiques et culturelles qui viennent de balayer son île et pour braquer un projecteur sur les aspects de la vie atlante moderne qui demeurent « submergés » aux yeux du monde extérieur.

Le héros du roman, un écrivain nommé E'ue, décidant de s'arracher à la mentalité insulaire de ses concitoyens, découvre à la surface de la Terre l'existence d'une vie humaine qui entretient une longue tradition concernant un continent perdu imaginaire. Du jour au lendemain, E'ue devient célèbre, avant de sombrer dans la drogue et de trouver la mort lorsque, tentant désespérément de retrouver l'Atlantide,

il constate qu'il a perdu la capacité de survivre sous l'eau.

Dans un passage bien connu tiré du début du roman, E'ue vient d'arriver à la surface et se voit remettre un étrange objet qui lui en apprend long sur le nouveau monde qu'il vient de découvrir :

Il était rectangulaire et couvert d'une peau verte rigide et comme desséchée. Je pensai tout d'abord qu'il s'agissait d'une boîte, mais en le retournant, il me sembla qu'il se défaisait dans mes mains. En fait de boîte, j'avais plutôt affaire à une pile de membranes blanches d'une grande finesse dont la matière fibreuse était maintenue par le tissu vert. Croyant que les membranes allaient se répandre à terre, je laissai échapper une exclamation d'alarme, mais je vis ensuite qu'elles étaient toutes attachées par le même côté à leur couverture de peau. Je compris très vite que cette mesure servait à conserver les membranes dans un ordre particulier : on pouvait ainsi les parcourir en tout sens sans avoir à craindre qu'elles sortent de la pile et perdent leur organisation. Je remarquai également des marques noires alignées des deux côtés de chaque membrane, formant un rectangle régulier nettement inscrit dans le cadre de l'objet. Ces marques, ou symboles, n'étaient pas gravées ni incisées dans les membranes ; on semblait plutôt les avoir imprimées en y apposant un médium liquide qui aurait séché par la suite. Je compris soudain qu'elles formaient un texte, remplaçant les vessies d'encre de seiche qui servent aux Atlantes à tracer des idées dans l'eau. Il était si long qu'il avait

fallu inventer un dispositif servant à le contenir tout entier. Par contre, contrairement à nous, son lecteur ne pouvait ni le parcourir à la nage, ni l'aborder de plusieurs angles différents. Les terrestres étaient limités à la forme et à l'ordre déterminés par l'inconnu qui avait attaché les membranes à leur peau-cadre. Il me sembla alors que la seule liberté qui leur fût accessible consistait à placer un marqueur quelconque entre deux membranes particulières, puis à avancer et à reculer dans le texte à partir de ce dernier.

Le roman remporta un grand succès dans le monde entier, mais son ironie mordante et sa perspective pessimiste rendirent Adam e'Aea très impopulaire parmi ses compatriotes.

Par la suite, l'écrivain s'est plutôt passionné pour la vie dans les petits villages de pêcheurs, dont ses ancêtres étaient originaires et où l'invasion de l'économie mondiale avait exercé les ravages les plus dévastateurs et les plus évidents. Dans son recueil de nouvelles, *Voix dans la brume marine*, il oppose la grandeur des mythes et légendes des pêcheurs avec la morne réalité de leur existence quotidienne, menacée par la diminution des stocks de manguille et d'esparidon.

Dans la même mouvance, une autre figure de proue de la littérature atlante, oM iAi, se réapproprie sa v/il/le en la replaçant, d'un point de vue très personnel, dans le contexte de sa longue et complexe histoire. Son épopée historique en trois volumes, *L'océan dans la paume de ma main*, met en vedette

une famille d'aristocrates, les Yy, couvrant leur vie sur plusieurs générations, depuis les jours de la conquête espagnole, hollandaise puis britannique, pendant la longue lutte pour l'indépendance et jusqu'au début du vingtième siècle. Au centre de cette immense œuvre de fiction et d'érudition trône AnU, la matriarche dont, longtemps après sa mort, la puissante personnalité continue à inspirer et à tourmenter sa nombreuse descendance.

Avec *'nyOe*, son roman en partie autobiographique, oM iAi explore la culture *créolante*, issue du métissage des atlantes modernes avec les populations africaines, européennes et indigènes. Tout comme e'Aea, iAi emprunte au fantastique et au réalisme magique leur pouvoir de rendre nouveau et inconnu ce qui nous est le plus familier. *'nyOe*, l'héroïne éponyme du livre, découvre qu'elle possède le don de changer la coloration de sa peau, allant du chocolat d'Afrique aux taches de rousseur celttes en passant par le pâle bleuté des Atlantes de souche. Elle utilisera cette faculté caméléonienne pour survivre dans un monde qui inclut ou rejette en fonction de la couleur. Malgré sa forme expérimentale, l'œuvre d'oM iAi suggère une nostalgie pour un passé révolu, comme l'illustre cet extrait d'*'nyOe* :

Un matin, elle mit le feu à toutes ses toiles. Elle les incendia sur le sable, près de la grotte où elle s'était abritée tout l'hiver.

Les tableaux étant peints à l'huile, ils brûlent beaucoup plus vite qu'elle ne s'y était attendue.

Ils représentaient tous des choses vraies : des arbres aux branches d'eau, des oiseaux fabuleux au regard humain, la lune quand elle dort encore sous l'eau, la mythologie des escargots. Des choses vraies, mais disparues ou changées en fictions par le long et lent sillage de l'envabisseur.

Elle brûla tout. Il ne resta plus que leur cendre qui s'éleva en tourbillonnant vers le ciel, accompagnée d'une épaisse fumée verdâtre.

Avec ce roman, iAi devint elle aussi, à son propre désarroi, une figure de proue du courant de l'« Atlantitude », auquel on doit la récente renaissance des arts indigènes dans plusieurs disciplines y compris la danse, la sculpture et l'opéra interespèces, lieu de rencontre des humains et des dauphins.

Comme tant d'écrivains de la nouvelle génération, Jean nAi écrit sur la confrontation entre l'ancienne Atlantide et la nouvelle. Cependant, contrairement à la plupart de ses contemporains, il n'est pas né dans la ville centre, mais sur l'atoll satellite flottant d'E, dont la lévitation, menacée par la pollution, est aujourd'hui étayée par la technologie moderne. Dans ses œuvres de fiction, nAi rebaptise l'atoll « x'E », ce qui, dans le dialecte archaïque, signifie « cœur ».

Jean nAi revient souvent à la culture et aux paysages d'E, dans la vraie vie comme dans ses romans, où il transforme en lieu d'austère beauté, d'une pureté toute pastorale, sa patrie qui demeure une clef majeure pour la compréhension de son œuvre. Dans *Mousse, mémoire, étoile*, que beaucoup

considèrent comme le chef-d'œuvre de nnAi, Yae et Amela, un couple marié d'un certain âge, se rendent sur x'E pour y adopter une petite orpheline. À travers les yeux du couple qui s'approche de l'anneau de corail suspendu à bord d'un vaguot à vapeur rafistolé, l'auteur fait ressortir son étrangeté, son irréalité. Pour mener à bien les rites complexes entourant l'adoption, Yae et Amela doivent séjourner sur x'E pendant une période de trois mois correspondant à « un siècle de marées ». Pendant ce temps, ils s'aliènent progressivement leur milieu et en viennent à percevoir leur enfant silencieuse et passive, à qui ils réagissent toutefois de manière opposée, comme la source de leur malaise. C'est seul que Yae regagnera la capitale, alors qu'Amela restera sur x'E avec l'enfant pour la défendre contre les autres habitants de l'atoll, qui voient en elle une incarnation de leur messie et souhaitent accomplir les rituels cruels qui la confirmeront dans ce rôle.

Oa aO, qui était biologiste avant sa venue à l'écriture, s'est intéressé à un genre littéraire archaïque, l'*a'aun* ou « oniroman », qu'il a fait renaître tout en adaptant ses conventions déstabilisantes à la sensibilité d'aujourd'hui. Rien d'étonnant à l'engouement remarquable des lecteurs d'Amérique du Nord pour cet objet d'art inusité, texte recueilli dans un rouleau de lycramar que l'on place sous l'oreiller sans le lire, car c'est en rêve qu'il se parcourt. Dans un de ses récits moins connus mais d'une charmante étrangeté intitulé *aoyiEu*, aO invite la lectrice ou le lecteur à rêver sa version de l'histoire.

En sortant d'une lecture d'*aoyiEu*, j'ai pris les notes postoniriques que voici (on voudra me pardonner l'incohérence de ces phrases gribouillées dans les limbes de la semi-conscience) :

Rêvé que la ville coulait. Pris un bateau jusqu'à une section submergée de la métropole, piloté par une guide amphibie qui s'appelait Orichalque, jeune, de sexe fluctuant. Elle, ou il, me montre la ville incrustée de corail, juste sous les vagues. Tours étêtées. Monuments à moitié enfouis. Ponts intacts sous lesquels filent des bancs de poissons lumineux.

Grand sentiment de tristesse, de nostalgie. Je savais que je rêvais. Les ruines englouties de la ville semblaient miroiter devant mes yeux au seul instant où je tournais mon regard vers elles.

En réalité, l'Atlantide est sans forme, elle ne prend que celle que l'on y met. Quant à ses habitants, notre monde est tout aussi illusoire à leurs yeux. Si l'Atlantide n'existe pas pour nous au même titre que notre univers, si elle n'est qu'illusion, pourquoi cette chimère persiste-t-elle depuis des milliers d'années ? Où prend-elle sa source ? Nous croyons à l'Atlantide parce qu'elle représente notre chair, notre corps qui flotte entre deux eaux dans l'océan d'une réalité qu'il crée sans la comprendre. Et nos pensées, citoyennes de cette île dérivante qu'est le corps humain, descendent pêcher près du bord, espérant en vain trouver une bouteille contenant un message.

On ne croit jamais vraiment à ce qu'on se raconte sur soi-même.

L'immigration en Atlantide a donné peu d'auteurs, minorité qui se fait toutefois bien entendre. Parmi ceux-ci, la meilleure selon plusieurs, et la seule qui bénéficie d'une renommée internationale, est Jenna Wembley, petite-fille de missionnaires anglicans qui doivent se retourner dans leur tombe depuis qu'elle s'identifie à la communauté uYoi, formée du troisième sexe atlante si mal connu, si mal compris. La préface de son court roman *Étrangère émergence* explique par son vécu de lesbienne son intérêt et sa sympathie pour l'oppression des uYoi, récemment libér/ÉE/s de plusieurs siècles de quasi-esclavage à titre de curiosités sexuelles, mais au prix d'une lutte féroce qui ne semble pas près de prendre fin, bien qu'ayant déjà fait de nombreuses victimes des deux côtés.

Qu'elle s'exprime par le roman, la nouvelle ou l'*a'aaun*, le genre indigène, la littérature atlante d'aujourd'hui décrit une île scindée par des gouffres culturels et des contrastes vertigineux, patrie d'une architecture postmoderniste en plein essor, riche de ses inépuisables réservoirs de tradition, terre de dislocation urbaine et de valeurs pastorales en voie de disparition. Alors que des auteurs tels qu'Aea dénoncent « l'engloutissement » d'une grande partie de ce qui fait l'unicité de leur métropole insulaire, la vitalité même de leur cri et la *magicalité* de leur production littéraire peuvent être lues comme une émergence, une résurgence, un phare braqué vers le reste du monde par-dessus les vagues.

Extraits des cahiers perdus de Léonard de Vinci...

Ce livre est semblable à une arche : une force obtenue par la somme de deux faiblesses. Il est fait de deux histoires incomplètes ; chacun de ces fragments, inachevé en soi, ne peut que tendre de toutes ses forces vers une chute manquante. Cependant que l'un soutient l'écroulement de l'autre, leur double faiblesse se convertit en force unifiée.

Avec sa reliure extravagante ornée de joyaux, le livre a fière allure. Il saisit la lectrice dans le miroir qu'il lui tend, mais dès qu'elle s'en va, il retombe dans son abjection.

L'œuvre que j'envisage débutera par la conception du lecteur, décrivant la nature de la matrice où il se développe, la vie de l'embryon à l'intérieur, à quelle étape son séjour y prend fin, de quelle façon il s'éveille à la vie, comment il se nourrit. En outre, quelles sont les forces qui le poussent à sortir de son refuge, pour quelles raisons il arrive parfois qu'il quitte la matrice avant l'heure fixée, la plus propice...

Il était tombé, il ne savait comment. Un élément de l'histoire s'était défait ou arraché, créant une brèche qu'il n'avait pas vue avant qu'il ne soit trop tard, et il s'était retrouvé à l'extérieur.

Il était resté assis pendant des heures dans une gare routière, lisant et relisant l'horaire des autocars en se rongant les ongles, avalant un nombre incalculable de tasses de café malgré son sentiment que dans le monde d'où il venait, il avait rarement eu recours à un stimulant aussi fort. Il avait la certitude qu'il n'en aurait pas eu l'usage alors, car il était mû par une détermination si résolue qu'il n'avait besoin d'aucun aiguillon artificiel pour atteindre ses buts. Tandis qu'ici, il dérivait, les idées embrouillées, sans autre objectif que le désir de comprendre ce qui lui était arrivé. Il buvait donc le café infect, mordait dans les sandwiches fades à moitié rassis que crachaient les distributrices, se voyait prendre une nouvelle densité, troublante. Depuis qu'il avait remarqué des différences subtiles entre la coupe, l'ourlet, la couleur de ses vêtements et ceux des autres voyageurs qui sillonnaient la gare, il évitait les contacts humains comme s'il avait été nu.

Au bout d'une longue période, il trouva enfin le courage de sortir dans la rue. Il avait bien dû admettre que là où il se trouvait maintenant, son monde n'existait pas. Jamais il ne le verrait sur le tableau d'affichage, dût-il attendre éternellement. Il s'était déplacé non seulement dans l'espace, mais dans le temps. Son univers, c'était le lieu d'où viennent les histoires et ceux qui ont perdu la leur. Les autocars n'y allaient pas.

Ce soir-là, errant dans les rues à moitié vides de la ville, cherchant sans les trouver des repères familiers, il eut soudain l'intuition de ce qui s'était produit : dans la gare, quelqu'un avait dû lire un roman dont il était un personnage, puis le lecteur avait posé le livre sur un banc, s'était levé et l'avait oublié. On l'avait conjuré, puis abandonné. S'il parvenait à mettre la main sur ce livre, peut-être arriverait-il à trouver le passage, à y rentrer de force, s'il le devait, ou du moins à comprendre à quoi il était destiné afin de cheminer avec plus de confiance dans ce paysage inconnu.

Il retourna à la gare au pas de course et l'arpenta de long en large, scrutant chaque banc sans oublier de regarder dessous, fouillant dans les poubelles, jusqu'à ce qu'un préposé à l'entretien finisse par lui demander où il se croyait. Avant de ressortir sous bonne escorte, il avait glané deux livres de poche : un roman à l'eau de rose à grand tirage et un ouvrage de motivation destiné aux professionnels de la vente. Il ne trouva ni dans l'un ni dans l'autre la moindre trace de ce qu'il croyait être.

À contrecœur, il entreprit d'explorer ce nouvel univers où l'attendait sa part d'aventures. C'était un homme séduisant. L'histoire qu'il avait perdue devait sûrement tourner autour d'êtres jeunes et beaux. Il sentait vaguement qu'il y avait mené une vie prospère, épanouie, qu'il y avait eu plusieurs maîtresses. Dans ce nouveau monde, il trouvait de temps en temps refuge auprès de gens qui le remarquaient dans une pièce bondée ou l'arrêtaient dans la rue pour lui parler. Ils semblaient sentir qu'il ne leur compliquerait pas l'existence, qu'il était en plan, à la recherche d'on ne savait quoi, qu'il était dépourvu de la réticence habituelle à se laisser utiliser. Dans chaque cas, il restait quelque temps ; il y avait toujours beaucoup à apprendre et quantité de surprises. Il gobait tous leurs souvenirs, leurs histoires de crises familiales et de croissance personnelle, la forme qu'ils parvenaient à donner au tracé décousu de leur existence. Un jour où il venait de quitter une femme à l'humeur changeante, une jeune fille en vérité, beaucoup plus jeune que lui, qui l'accusait d'être froid, indifférent, jamais vraiment là, il entendit à la radio une balade country plaintive où il était question de quelqu'un qui lui ressemblait comme un frère. Ce qui l'amusa au début, et finit par l'emplir d'une gratitude inconsolable.

Dans chaque meurtre non résolu, chaque nouvelle d'enfant enlevé, dans la neige printanière, les chapeaux perdus, dans l'amour, bref dans tout ce qui était voué à disparaître, il se voyait apparaître.

Un écologiste lui avait expliqué que certaines choses ne deviennent visibles qu'à partir du moment où elles changent. Il attendait donc que quelque chose change en lui, tout en désespérant de savoir le reconnaître quand cela se produirait. Pour cela, il aurait d'abord fallu savoir ce qu'il était *maintenant*, et cela, nul ne pouvait le lui dire.

Il avait inventé une description de lui-même qu'il souhaitait lire aux gens qui entraient dans sa vie : *Coins abîmés. Dos encore droit, devant du crâne légèrement usé, froissé, perte de cheveux négligeable. Pages de garde manquantes. Chevilles et genoux quelque peu endommagés, raides par temps humide. Gribouillages sporadiques dans toutes les marges. Cicatrice de cinq centimètres à l'estomac. Légères altérations entre les lignes. Plusieurs souvenirs soigneusement excisés, d'autres embrouillés et sujets à caution. En bon état par ailleurs.*

Il ne s'étonnait pas de son obsession pour les mots. S'il en avait été pétri pour en être séparé par la suite, alors qu'était-il aujourd'hui ? Avait-il perdu son âme ? Existait-il seulement ? Il vécut un certain temps avec un écrivain féru de religion et de philosophie qui lui parla des kabbalistes et de leur croyance selon laquelle chaque mot, écrit ou parlé, représente un fragment du plan de Dieu pour sa création. En d'autres termes, chaque mot était divin. Le Talmud avertissait même son lecteur qu'omettre ou ajouter une seule lettre à un seul mot d'un livre saint pouvait entraîner la destruction de l'univers. Terrifié par cette idée, il s'éveillait parfois en sursaut

au milieu de la nuit, et cela le consolait de se dire qu'il était devenu un homme qui s'éveillait en sursaut pour se colleter avec des fantômes conjurés par son esprit. S'il était lui-même un fantôme, un esprit, serait-il vraiment capable de lutter contre un autre fantôme ? Il avait posé la question à son ami écrivain, qui y avait obligeamment réfléchi quelque temps, sans jamais parvenir à lui donner une réponse définitive.

Il finit par se fixer, trouva même du travail dans un bureau et se mit à passer beaucoup de temps sur Internet. Voilà un système, se disait-il, où le centre n'était nulle part et qui, tout comme lui, était issu des besoins et désirs de la multitude. Dans son cas, il s'agissait des autres personnages de l'histoire. Dans la toile de ce vaste roman électronique, c'était les utilisateurs, navigateurs et explorateurs qui le parcouraient. Plus tard, il pensa qu'il s'était trompé, car lui, il avait déjà joué un rôle essentiel dans un contexte unique. Il y avait certains choix qu'il était le seul à pouvoir faire. Ses désirs faisaient partie d'un tout qui ne pouvait ni subsister, ni se réaliser sans lui. Par contre, il lui était tout à fait possible de quitter à tout moment la toile, qui continuait alors à filer, à se tisser, à se développer sans que personne, ou presque, ne s'aperçoive de son absence. La nature de cet ensemble ouvert était d'être toujours incomplet. On pouvait toujours y ajouter quelque chose. C'était sa raison d'être. Après cette prise de conscience, il évita comme la peste l'écran de son ordinateur, perdit son emploi comme il avait perdu tous les autres et se remit en mouvement.

S'il arrivait à se rappeler ou à deviner du début jusqu'à la fin sa trajectoire définitive, la totalité du thème, le motif de son rôle dans l'histoire, peut-être parviendrait-il à la recréer dans ce monde-ci. Il était parti de l'hypothèse que le lecteur avait laissé le livre à la gare sans l'achever, le condamnant de fait à l'irrésolution de cette vie fragmentaire. L'idée finit par se faire jour dans son esprit : et si le lecteur avait bien lu l'histoire jusqu'au bout ? Et si c'était cela, son véritable rôle : tomber, disparaître, laisser une mince déchirure dans le tissu... L'histoire d'où il était sorti ne pouvait peut-être pas se poursuivre sans sa disparition brutale. Sans qu'il s'efface pour laisser voir la grande trame. Plus le temps passait, plus ses souvenirs des personnages qu'il avait laissés derrière lui devenaient flous. À leur place, se dessinait la vision terrible d'un groupe d'êtres assemblés pour évoquer, dans un silence funèbre, la mémoire de celui qui manquait parmi eux.

Rôle choisi pour lui depuis les premiers jours, dans ce cas. Planifié, puis mis à exécution sans son accord, à son insu.

Il avait deux réactions possibles. La première était de réapparaître un beau jour comme si de rien n'était, de se hisser dans l'histoire à la force des poignets et de faire dérailler tout le bazar. L'autre était de choisir les modalités de sa disparition. De mettre en scène sa fin là où il se trouvait, en dehors, dans ce monde informe. La première s'était montrée impossible jusqu'ici ; la seconde le terrifiait par sa finalité.

Je suis parti à sa recherche l'autre jour. J'étais pourtant sûr d'avoir son adresse la plus récente. Je voulais juste le revoir, lui dire bonjour, lui dire que je croyais avoir trouvé la réponse à la question qui l'avait tant ébranlé, même s'il avait tout fait pour me faire croire que ce n'était qu'un instant de perplexité passagère.

On m'a dit qu'il était parti quelques jours plus tôt. Non, il n'avait pas laissé d'adresse.

Ce n'est pas tant que la prose de l'œuvre soit dense ; elle a littéralement imposé. Ce n'est plus un roman, c'est un abîme dans lequel se déverse toute notre patience, notre concentration, notre temps, notre empressement à nous laisser emporter par une bonne histoire bien racontée. Le livre engloutit tout cela sans dire merci, puis il en redemande. Plus on continue, plus on s'épuise ; l'irrésistible magnétisme du roman ne diminue jamais, pas plus que sa capacité d'absorption de la formidable somme de notre énergie. Nos yeux sèchent et piquent, nos muscles du dos réclament à grands cris un peu de soulagement, notre corps tout entier se voûte et fléchit, menaçant à tout moment de basculer dans les pages du livre.

Bon gré mal gré, on lit toujours ; l'attraction exercée par le roman s'étend aux objets matériels qui entourent notre fauteuil. Avons-nous rêvé, ou est-ce que le cendrier ne vient pas de glisser de deux ou trois centimètres vers le bord de la table du salon ? Non, c'est la fatigue qui nous joue des tours : il ne reste de la cigarette qu'un monticule de cendre froide, de la tasse de café qu'un sédiment noirâtre.

La force de gravitation du livre s'accroît, s'accélère. Plusieurs livres s'arrachent à leur étagère, traversent la pièce et s'engloutissent dans le gouffre toujours croissant de l'ouvrage. Le salon danse autour de nous une sarabande concentrique, on dirait un dessin d'Escher, on ne sait plus trop où finit le monde et où commence le livre, à moins que livre et monde n'aient changé de place. Inutile de se le cacher : nous sommes pris au piège de l'antiroman parfait qui, plutôt que de créer une réalité, un univers, le condense en un seul point infinitésimal. La lumière de la lampe dégouline et se perd à son tour dans la noirceur d'encre ; avec elle, les choses comme elles sont, ou comme elles sont censées être, nous échappent pour de bon.

Durant l'éternité de notre disparition, nous aurons tout le temps voulu pour méditer l'injustice de ce dénouement. Nous qui lisions si bien, sans hésiter, dans la mesure du possible en cette époque qui ne nous laisse pas beaucoup de temps pour lire, à nous offrir au roman corps et âme. Car après tout, la littérature ne mérite-t-elle pas notre effort le plus sincère en échange de tout le plaisir et l'édification qu'elle nous apporte depuis toujours ? Mais vraiment, ceci va trop loin, protestons-nous en pure perte : l'univers, cela va sans dire, nous a rejoint dans le roman et serait bien en peine de nous fournir la moindre preuve qu'il en ait jamais été autrement.

Le Sanatorium est un thriller satirique, une comédie noire dont l'action, pleine de violence et d'intrigue, se déroule au royaume de Terrovie à l'époque de sa naissance en tant que nation souveraine. L'auteur, exilé très jeune à Paris, avait déjà publié avant celui-ci deux romans basés sur sa vie d'expatrié. Après la chute du communisme et la création, en 1997, de la République démocratique de Terrovie, il retourna vivre dans son pays natal, plongeant sa plume acide et mordante dans les conditions qu'il y trouva.

Le roman s'ouvre sur une assemblée de la Société pour la conservation de la Littérature et de la Vérité, une cabale de poètes et d'écrivains d'avant-garde qui se réunit une fois par mois dans une station thermale décrépite et mal entretenue, le « sanatorium » éponyme. Ce soir-là, les membres de la Société viennent de découvrir dans leurs rangs un espion du gouvernement et débattent de ce qu'ils vont faire de lui :

Ils le firent asseoir sur un cageot renversé au milieu de la salle et lui lièrent les poignets avec du fil électrique.

— On devrait le tuer maintenant, déclara Anya en lançant un regard rapide par le hublot rond de la porte du bain de vapeur. Ici, tout de suite. Messieurs, si vous n'avez pas les *spodzas* qu'il faut, je peux m'en occuper, vous savez. Je n'aurai qu'à me servir de ceci.

Elle sortit un bout de crayon de la poche de son peignoir de bain.

— Cela serait trop facile, persifla Vaclav en s'adossant dans la baignoire. Quand j'y pense, cela ne nous changerait aucunement de ta médiocrité chronique, ma chérie. Il s'empara de la cigarette éteinte qui pendait à sa lèvre inférieure et fit semblant de donner des coups de crayon dans le vide, projetant des éclaboussures par-dessus bord : Couper sans réfléchir. Voilà ta méthode. Exciser les fautes sans en tirer la moindre leçon.

Anya répondit par un grognement.

— À mon avis, reprit Vaclav, plutôt que de riposter aveuglément, nous devrions tenter d'apprendre ce qu'il sait. Ce qu'il a dit à ses supérieurs. Sinon, comment voulez-vous prendre une décision intelligente ? Après tout, il se renseigne sur nous depuis des semaines. Ne devrions-nous pas, à notre tour, lui arracher quelques renseignements ?

— Par la torture ? soupira Ludzig, secouant tristement sa tête enveloppée d'une serviette-éponge. On devient ce qu'on méprise. Son expression s'éclaira soudain : Je sais ! Forçons-le à lire tes poèmes, Milaz.

Je parie qu'il se mettra à table en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire.

— Pour dire quoi ? rétorqua Milaz, affalé sur un banc contre le mur du fond. Tes phrases ne tiennent pas mieux debout que toi.

L'espion se racla la gorge.

— Si je puis me permettre une remarque, fit-il d'une voix douce, je crois qu'avant de décider de mon sort, vous devriez me laisser terminer mon roman.

Plusieurs membres de la Société éclatèrent de rire. Vaclav leva la main :

— Laissez-le parler.

L'espion sourit.

— Vous n'avez sûrement pas oublié toutes les fois où vous m'avez dit que je faisais partie des meilleurs écrivains qui aient jamais été membres de cette Société ? Si je me souviens bien, la dernière fois remonte à quelques heures. Quelqu'un a dit que mon style était *crystallin*. C'était le plus récent d'une longue série de compliments. Et si vous posez la question, tout est vraiment de moi. Moi et personne d'autre. Vous savez, pour obtenir ce poste, j'ai dû constituer moi-même mon dossier d'admission. Il n'était pas question pour mes supérieurs que je me fasse démasquer en plagiant Hasek, Kundera, enfin un de ces auteurs que vous ne manqueriez pas de reconnaître. Je me suis retroussé les manches et j'ai écrit toutes les pages que je vous ai apportées la première fois. Imaginez ma surprise quand vous les avez aimées. Et ma joie, que j'ai mis longtemps à m'avouer, vous savez. Et ma fierté. Vous savez, j'ai beau mépriser votre groupe de faux contestataires

au nombrilisme frileux, j'ai tout de même du respect pour vos opinions littéraires.

Ses yeux luisaient dans la pénombre :

— Sans dramatiser à outrance, grâce à cette Société, j'ai découvert ma véritable vocation. Je suis écrivain, je le sais maintenant. Quand je pense à toutes les années perdues à gaspiller ma créativité dans le puits sans fond des rapports officiels et de la paperasserie bureaucratique, sans comprendre ce qui me poussait constamment à *falsifier*, à modifier ne serait-ce qu'un infime détail dans ces tas de documents corrects, purs, exacts. Quand j'écrivais que M. X avait une moustache blonde, je mourais d'envie de lui donner une barbe noire et bouclée. Ou de le faire chauve comme un œuf. Et Mme Y qui était si seule, et qui n'a jamais fait quoi que ce soit d'illicite pendant tout le temps où je l'ai surveillée. Comme j'ai dû lutter pour ne pas lui attribuer un bel amant ténébreux ! Je craignais que cette sorte de tic mental ne finisse par causer ma perte, ce qui a fini par arriver, je suppose. Qui suis-je pour m'en plaindre ? Tel un Gregor Samsa à rebours, je viens de perdre la carapace de mon existence d'insecte. Ce matin, en me voyant dans le miroir, je me suis dit : *Stefan, tu as fini de t'écraser, et ton style avec toi, entre les pages desséchées du carnet réglementaire du parfait petit agent.*

La Société au complet le contemplait, muette. Un filet d'eau coulait quelque part, se répercutant dans le silence. L'espion rit sans bruit.

— C'est vrai, vous savez. La littérature compte bien plus pour moi que de jouer les James Bond. Je ne viens plus à nos réunions que pour parler de littérature. Tout le reste est futile. J'ai complètement arrêté

de noter vos diatribes contestataires, vos monologues monotones, vos tourments intimes, vos utopies infantiles. Je ne les écoute plus du tout. Non, je reste assis bien sagement et j'attends que quelqu'un finisse par parler d'écriture. J'étais presque content tout à l'heure, pour ainsi dire, quand mon accent m'a trahi. Un instant, j'ai espéré follement qu'avec la fin de cette mascarade j'allais enfin pouvoir tout oublier, devenir vraiment l'un des vôtres, un simple écrivain avec mon vieux sac rempli de rêves. C'est ridicule, je sais. Je ne m'attends pas à ce que vous me croyiez sur parole. Et pourtant, c'est la vérité. Vous n'avez rien à craindre de moi. Me voici devenu la plus méprisable de toutes les créatures : un agent double. Cela fait des semaines que je nourris mes supérieurs de pure fiction. Que je mens pour vous protéger, pour que dure notre petite assemblée, pour l'amour du ciel. Si par miracle je vous échappais, que diable voulez-vous que j'aie moucharder ? *Patron, j'ai fait une découverte capitale : on m'a enfin expliqué ce que c'est qu'une métonymie. Par contre, les poèmes de l'un des conjurés sont si mauvais qu'on devrait les envoyer en prison à sa place.*

— Veux-tu te taire ! grogna Milaz en se levant à moitié.

— Je vais le faire taire, moi, gronda Anya. Pour toujours.

Vaclav frappa un coup sur la paroi du bain.

— Imbéciles, laissez-le finir !

Milaz se rassit. L'espion couvait des yeux les pages dactylographiées qu'il avait apportées ce soir-là et qui gisaient oubliées, recroquevillées sur le damier humide des tuiles.

— Ce n'est pas la vie que je vous supplie de me laisser, c'est un peu de temps pour écrire. Je connais votre opinion de moi et je vous sais capables de m'éliminer sans le moindre scrupule, mais permettez-moi de m'adresser à vous, moi aussi, en tant qu'auteur : Et si aucune de vos œuvres ne voyait le jour ? Si les autorités confisquaient vos manuscrits pour les détruire ? Avez-vous pensé à cela ? Si mon œuvre était la seule à survivre ? Et même si vos textes finissaient par être lus, il vous est sûrement venu à l'esprit que je suis peut-être le seul à être habité d'une étincelle de la flamme éternelle, du pouvoir de façonner l'impérissable. Pour la première fois dans l'histoire de la Terrovie, une œuvre a des chances de faire briller notre humble littérature nationale aux yeux du monde entier. Ce roman que j'écris, ce sombre testament, cet implacable témoin des crimes commis contre le corps et l'âme du peuple, il est presque achevé. Vous le savez aussi bien que moi. Il ne me reste plus qu'à retirer les derniers échafaudages, à éliminer certains éléments initiaux, trop étriqués. Grâce à vos commentaires et à vos critiques, je crois pouvoir y parvenir en quelques semaines seulement. Pensez-y bien. Voulez-vous vraiment avoir la mort d'un chef-d'œuvre sur la conscience ?

Personne ne souffla mot.

Le lendemain matin, l'espion est retrouvé flottant sur le ventre dans le canal voisin. Quelques semaines plus tard, le régime communiste s'effondre. À leur grande surprise, les écrivains découvrent qu'ils sont

libres. Libres de se révéler, de se réunir en public, d'écrire ce qui leur plaît, de publier leurs œuvres. Mais plutôt que de goûter pleinement cette liberté longtemps désirée, les membres de la Société ne tardent pas à se retourner les uns contre les autres et à s'arracher le manuscrit inachevé mais génial de l'espion. Plusieurs autres cadavres maculent les pages du livre. On finit par comprendre que quelqu'un d'autre est à la recherche du manuscrit, quelqu'un qui l'a lu et qui n'aura de cesse de mettre en pratique les diverses formes d'exécutions qu'il décrit si remarquablement.

Le reste du *Sanatorium* décrit les tentatives de l'enquêteur policier Janicek Voinah de résoudre le crime initial, puis ses sanglantes conséquences qui deviendront, dans ses propres termes, « un recueil meurtrier en plusieurs volumes dont l'auteur a choisi l'anonymat ». Détective flegmatique et méthodique, Voinah est néanmoins épris des romans raffinés du XIX^e siècle, qu'il appelle ses « livres où nul ne pète ». Hantant les bars mal éclairés, les cafés crasseux et les pensions sordides où se réunissent ses suspects, il philosophe sur un mal nécessaire : pour exister, les livres ont besoin d'auteurs qui ne sont que trop humains.

À travers les yeux de ce policier bibliomane, fonctionnaire d'un État oppresseur devenu accoucheur du nouvel ordre social, on verra les peurs et les trahisons du passé tenter de s'y trouver une niche, mais revenir obsessionnellement en arrière. Le sanatorium, où continuent à se retrouver les membres de moins

en moins nombreux de la Société, devient ainsi le symbole du désir, ici littéral, d'habiter les ruines du passé, dût-il être un cauchemar issu des pages de l'espion assassiné...

Il saute et tressaute sur la table de nuit dès qu'on a éteint la lumière et posé la tête sur l'oreiller bien gonflé, nous force à nous relever, à lire encore quelques pages, ultime effort pour calmer les vagues quidams qui lui secouent les feuilles. Au point où il semble que le roman réarrange ses phrases et ses paragraphes quand on ne le lit pas, ajoutant ou supprimant des mots pour heurter notre attention de toutes les façons les plus absurdes, les plus perturbantes. Qu'il efface les belles tournures élégantes pour les remplacer par des termes scatologiques. On finit par se demander si c'est un vrai livre qu'on lit ou si sa présence physique n'est pas qu'une illusion, une apparition composée de fragments d'autres œuvres de fiction lues trop vite auparavant et qui, sans se faire remarquer, auraient coulé jusqu'au fond de notre psyché pour remonter à temps perdu sous forme de spectres désincarnés, surtout aux moments de fatigue, de surmenage et d'usure sous le rabot de la vie quotidienne. Que faire ? Appeler un psychologue ? Un exorciste ? Bien plus que ces simagrées certes gênantes, mais sans malveillance réelle, nous redoutons bien trop l'inévitable condescendance professionnelle de ces gens qui se moqueraient de l'idée que la littérature puisse être hantée.

Nous avons appris que les textes agités cachent le plus souvent un secret oublié qu'ils cherchent à révéler, une histoire qui réclame d'être lue et découverte, un squelette enfoui dans la cave qui ne demande qu'à être exhumé et exposé au monde des vivants dans lequel ils insistent pour conserver une place, une voix, un corps de texte. Et pourtant ils sont morts, terminés, un point c'est tout. Pourquoi s'accrocher ainsi, pourquoi encombrer des romans ordinaires, absolument tranquilles et respectables, alors qu'il y a tant de nouvelles histoires à raconter et que l'on n'obtient jamais rien de bon à déterrer ce que le temps lui-même a enseveli ?

Rien à faire. Ni la logique, ni la bienséance n'arrête ces revenants qui nous obligent à nous demander ce qu'ils nous veulent, quelle histoire ils entendent faire raconter à nos nuits blanches. Pour finir, on ne lit plus que ces impalpables turbulences, abandonnant complètement le roman qu'on avait pourtant la ferme intention de terminer pour passer au suivant. Les fantômes qui hantent le roman ont gagné : ils auront leur demeure dans le manoir inhabité de votre imagination.

... démonte-pneus, sangles de remorquage orange fluo, vieux pignons de vélo graisseux, un bonnet de bain en latex, quelques tubes collants d'aquarelle écrasés, deux petits ressorts à boudin pour lampe à dessin, deux ou trois grille-pain d'où s'échappent des triangles noirs de pain brûlé, un coffret divisé en petites cases contenant chacune un échantillon minéral dûment étiqueté : onyx, bauxite, olivine, galène ou quartz fumé, une paire de raquettes à neige, une dent de bébé dans une enveloppe miniature, un bréchet de poulet racorni, un tas de cosses de pois éventrées, de baies de sorbier d'Amérique et de fins copeaux de bois, une loupe ébréchée, un mortier avec son pilon, plusieurs mouchoirs [en papier] roulés en boule et raides de sang séché...

« IL VIVRA DANS VOTRE IMAGINATION. » Voilà ce que promettait la quatrième de couverture. Vous l'avez acheté et commencé à le lire, tout en sachant très bien que les textes de présentation exagèrent à dessein pour mieux plaire au public, quand ils ne mentent pas effrontément.

Le roman faisait pitié, vous pouvez vous l'avouer maintenant, avec sa couverture plus quelconque, plus terne que celle d'un livre d'algèbre moyen. Sur le rabat de la jaquette, la photo de l'auteur quémande votre approbation avec une expression si intense que vous détournez les yeux, mal à l'aise devant tant d'espoir nu. Les trois premières pages rapidement feuilletées n'ont pas réussi à vous impressionner, mais cela n'a fait que renforcer votre désir pervers de ramener le livre à la maison. Pas question de passer à côté, comme ne manqueraient pas de le faire tous les autres lecteurs qui préfèrent le clinquant à la substance. Vous avez toujours tiré fierté de votre aptitude à persévérer, à creuser encore un peu, à trouver le trésor que les autres manquaient par inadvertance. Vous ne vous faisiez pas d'illusions : la promesse sans conviction « il vivra dans votre imagination » tenait du cliché mensonger

le plus lamentable, digne de figurer parmi les « poignant, captivant » et « d'un style limpide ». Mais cela n'allait tout de même pas vous influencer. Ce n'est pas votre genre. Vous n'êtes pas comme ça.

Vous pestez pourtant contre le critique qui vous a poussé à entrer dans ce livre en vous promettant qu'il s'installerait dans votre crâne pour y élire domicile, car à votre grande consternation, c'est exactement ce qu'il a fait.

Avec ses allures de prime abord si inoffensives, ce roman, vous n'en doutez plus une seconde, a visiblement tout ce qu'il faut pour survivre dans la jungle littéraire. Pour faire son chemin dans le monde, il n'a besoin ni de votre pitié, ni de votre charité. Il faudrait l'encourager à quitter son abri temporaire. Il devrait avoir *envie* de s'en aller. Sinon, il ne grandira jamais. Mais le roman refuse de partir et vous d'exiger qu'il le fasse. Péchant dès le début par excès de politesse, vous avez raté l'occasion de vous faire respecter. Le roman se sent chez lui, se soucie de votre réprobation comme d'une guigne, fait du bruit et vous marche sur la tête à toute heure du jour ou de la nuit, suspend ses bas et ses sous-vêtements mouillés à vos plans les plus minutieux, fait circuler dans chaque couloir et chaque pièce des odeurs étranges et inconnues, refuse d'assumer sa part des tâches ménagères, reçoit de bruyants importuns qui ignorent le sens du mot délicatesse, laisse la cuisine en désordre et la salle de bain en pagaille.

Il vous faut maintenant prendre une décision pénible : l'un ou l'autre de vous va devoir trouver où

se loger ailleurs. Vous hésitez dans l'entrée, essayant de vous armer de courage en vue de cette confrontation aussi désagréable qu'inévitable, tandis que le roman, vautré sur le divan, ses pieds nus posés sur la table à café encombrée d'amuse-gueule, regarde la télévision d'un air absent en maniant la télécommande de ses larges doigts gauches.

Je l'avais déniché un soir chez un bouquiniste, glissé parmi des guides de voyage caducs et des livres de poche qui se désagrégeaient sous leurs couvertures aux couleurs criardes. Un livre d'une autre époque à la reliure de cuir sombre poli par les ans. Comment avait-il abouti à cet endroit ? J'avais sauté dessus sans jeter plus d'un coup d'œil à son contenu : ce genre de trouvaille se fait rare de nos jours.

La découverte, une fois arrivé chez moi, de nombreuses notes prises dans ses marges par un lecteur précédent m'irrita d'autant plus. Elles étaient assez peu abondantes au début de l'ouvrage, mais en le feuilletant, je leur avais trouvé une exaspérante tendance à proliférer jusqu'à encombrer tout l'espace blanc, de part et d'autre des caractères nets et lisses, tels des rebuts accumulés sur les rives paisibles d'un ruisseau.

Moi aussi, dans ma jeunesse, j'écrivais dans les marges des livres. Bien sûr, à l'époque, je ne pouvais m'offrir que des éditions de poche bon marché. Je dois admettre qu'il s'agissait surtout de romans à suspense, d'épouvantables histoires de meurtres ou de vampires qui ne m'intéressent plus depuis belle

lurette, bien que, je l'avoue, ce soit justement dans une pile de pacotille de ce genre que j'avais découvert mon trésor caché.

Les graffitis qui le défiguraient, commis pour la plupart à l'aide d'un stylo bavant une encre de mauvaise qualité, me firent grincer des dents. J'avais beau m'évertuer à me concentrer sur l'histoire, je ne parvenais pas à ignorer les annotations et les interrogations de mon prédécesseur. Pas moyen de faire comme si elles n'existaient pas : chaque fois que je tournais une page et que je tombais sur un autre gribouillis en pattes de mouche, la simple curiosité humaine me poussait à le lire. Il fallait bien que je sache si le lecteur antérieur avait découvert un élément qui m'aurait échappé. Si la lecture est un acte érotique, peut-être ces notes marginales éclaireraient-elles mes propres insuffisances en tant qu'amant des mots. J'avais besoin de savoir si cet autre lecteur était meilleur que moi. Cela m'aurait ravi de trouver la preuve qu'il, ou elle, ne m'arrivait pas à la cheville lorsqu'il s'agissait d'allumer les qualités subtiles du livre, de combler ses désirs secrets. Je finis par remarquer que le lecteur ne manquait jamais de souligner ni d'annoter les passages en apparence les plus anodins, les faisant briller d'une mystérieuse aura. En marge, par exemple, du mot « imaginaire » souligné, je lus la phrase « je suis dans le gris ». Parfois, voilées par des abréviations déconcertantes, les notes se refusaient à toute interprétation : « ce paragraphe est tr.nl. » En effet.

Exaspérant. Je n'arrivais pas à trancher : soit l'autre était doué d'un intellect suraigu et d'un rare talent pour découvrir l'or véritable, qui reste invisible pour la majorité des lecteurs, soit tout cela n'était que la fiente intellectuelle d'un insupportable *poseur** persuadé qu'il suffisait de remplir les marges d'un livre pour en maîtriser toutes les complexités. Je finis par me rallier à cette dernière éventualité, la présence même de ces gribouillages dans un livre si beau trahissant à mes yeux la stupidité de leur auteur.

Malgré cela, je ne tardai pas à m'apercevoir que je tournais les pages du roman dans la seule expectative de ce que je lirais dans ses notes. L'histoire qu'elles racontaient me captivait bien plus que celle qu'encadraient les marges autrefois blanches, aujourd'hui profanées. L'énigme que je déchiffrais, je la créais au fur et à mesure à partir des indices que j'y glanais comme autant de traces de l'identité du responsable. Je crus d'abord y distinguer la marque d'une pédanterie de mauvais aloi, d'une attitude défaitiste, d'un repli sur soi de la part de l'auteur des notes, comme s'il se réfugiait dans le vide rassurant des bords de la page pour mieux fuir un événement dévastateur. Puis il me sembla qu'une telle insouciance était au contraire le signe d'une personnalité bouffie, d'un lecteur nerveux, gribouillant sans vergogne par-dessus l'existence, répandant ses notes au mépris des limites nettement établies.

Pouvait-il s'agir de quelqu'un que je connaissais, d'un autre bibliomane hantant cette ville infestée de

* En français dans le texte.

salles de bingo et de salons de l'auto? Ces notes allaient-elles me révéler la vie cachée de l'un de mes amis? Non, ce devait être l'œuvre d'un inconnu, qui n'avait abandonné ce volume chez le bouquiniste que pour savourer la joie cruelle de prendre un autre lecteur au piège de son labyrinthe liminal. Une scène, un personnage se dessinèrent dans mon imagination : un solitaire au rire gras, vivant dans un sous-sol mal éclairé aux murs de contreplaqué, se nourrissant exclusivement de calories vides et prenant un malin plaisir à enlaidir les marges de livres auxquels il ne comprenait rien, pitoyable revanche sur un monde de trésors et de mystères dont il se sentait à jamais exclu.

L'avant-dernière page du roman avait été victime du crime le plus odieux : en haut et le long du texte, en lettres négligées, accrochées comme des vampires à leur corniche, la même main y avait gribouillé une liste d'épicerie (*lait, pain, ruban adhésif, saucisses, lames de rasoir, pansements*) qui se terminait par un numéro de téléphone tracé d'un gros trait de crayon de cire framboise.

C'en était trop. Je pensai un instant à rapporter le livre et à interroger le bouquiniste, un ancien hippie à la barbe clairsemée qui avait l'habitude agaçante de secouer la tête en soupirant d'un air las chaque fois qu'on lui achetait un livre. Mais je n'escomptais pas trop recevoir le moindre renseignement de sa part. Je composai plutôt le numéro tracé au crayon de cire framboise.

Au bout de neuf sonneries, une voix sans vie finit par répondre : « Ouais ? »

— J'ai en mains une de vos créations, lui dis-je.

Silence ; après un instant, je m'aperçus toutefois que je l'entendais respirer.

— Un des livres que vous avez défiguré, poursuivis-je alors, sûr de moi. Je devine que ce n'est pas le seul que vous ayez traité de cette façon, n'est-ce pas ?

Silence. Puis le son d'un rire bronchitique, exactement comme je l'avais imaginé, ou presque.

— Je veux juste savoir pourquoi, repris-je. Vous me devez au moins cela, maintenant que vous me l'avez gâché.

— Voilà pourquoi, coupa la voix aiguisée par la colère. À cause de tous les livres que vous m'avez gâchés, à moi.

L'époque où j'étais étudiant m'est revenue à la mémoire, ainsi que les livres de poche bon marché que j'avais proprement, soigneusement annotés. Une fois lassé de ce régime, j'avais abandonné des boîtes pleines de ces reliefs chez divers bouquinistes de la ville, allant jusqu'à refuser tout paiement pour mieux les convaincre de m'en débarrasser. De toute évidence, l'inconnu avait acheté certains de mes rebuts et les inscriptions que j'avais laissées dans leurs marges l'avaient irrité au plus haut point. Rendu fou par les notes que j'avais prises des années

auparavant, il s'était imaginé avec raison que la qualité de ma vie et de mes livres s'était améliorée tandis que lui vivait, oserai-je le dire, *en marge* de la société, et devait se contenter des pauvres débris esquintés dont je ne voulais plus. Poussé à bout, ne songeant plus qu'à se venger, c'est ainsi qu'il avait entrepris des études accélérées de littérature, se gavant de classiques, de critiques et de bibliographies, retraçant tout mon parcours de lecteur et de bibliophile. Pour finir, anticipant avec une précision troublante ma visite chez ce bouquiniste, il y avait laissé cet ouvrage irrésistible après avoir gribouillé dedans, le glissant dans cette pile de débris comme un piège conçu pour nul autre que moi.

Pétrifié d'horreur et d'admiration, je ne parvins qu'à balbutier :

— Je... vous...

Son rire guttural résonnait encore quand j'ai racroché pour me précipiter chez le bouquiniste et lui acheter une énorme boîte de livres de poche amochés, humides, mal aimés : romans à suspense, histoires de meurtres et de vampires. L'ancien hippie semblait au bord des larmes. De retour chez moi avec mon fardeau honteux, je me suis aussitôt mis à gribouiller rageusement dans leurs marges.

Plusieurs mois se sont écoulés depuis. Je passe toujours mes soirées à rôder chez les bouquinistes où je sème les instruments de ma vengeance. De temps en temps, je tombe sur l'un des siens. J'achète parfois des livres mutilés par lui et j'y cherche des

messages, des indices. Puis, ne pouvant me résoudre à les détruire, je les range dans un coin. Bien entendu, je pourrais retracer son numéro de téléphone, épier sa maison. Mais nous savons tous deux, je crois, que je ne ferai jamais une chose pareille : cela reviendrait à tricher. Ce duel doit se dérouler strictement à l'intérieur des marges.

J'ai pensé à l'étrangeté de tout cela : nous qui connaissons si bien l'écriture l'un de l'autre, nous serions incapables de nous reconnaître face à face. Il m'arrive d'être envahi par la possibilité qu'à certains moments, lui et moi, nous nous frôlions dans les rayons encombrés des bouquinistes ouverts toute la nuit, chacun plongé dans la contemplation des titres inscrits au dos des livres, sans savoir que tout près se tient son ennemi, son alter ego, le lecteur qui lit en lui comme dans un livre.

Pères, je suis coupable de cent mille contes hérétiques...

Le diable, parlant par la bouche d'une religieuse possédée, Mexico, 1616.

Alors qu'il était encore tout jeune, Fray Rafaël se rendit à Mexico pour la première fois, gravissant à cheval les chemins sinueux de la cordillère. Il voyageait en compagnie d'un fabricant d'épées de Tolède nommé Vasquez qui revenait d'Espagne avec sa nouvelle épouse. Depuis qu'ils avaient quitté l'atmosphère étouffante du port de Veracruz pour se diriger vers l'arrière-pays, Vasquez gardait la jeune mariée à l'abri des regards derrière les rideaux de velours d'une litière portée par quatre Métis. Au milieu du jour, ils firent halte pour se reposer à l'ombre. L'armurier acheta un panier d'ananas à une Indienne qui passait par là et brandit l'un des fruits étranges devant le jeune franciscain.

— Avez-vous déjà goûté à ceci, mon frère ? demanda-t-il à Fray Rafaël, qui répondit que non.

— Quelle effroyable apparence, reprit le fabricant d'épées en faisant tourner dans sa paume l'épineux

fruit mordoré. Cette armure cloutée, cette ridicule coiffe verte qui lui pousse au sommet du crâne. On dirait un guerrier indien.

Il lança l'ananas en l'air et, d'un seul coup d'épée fluide qui semblait soigneusement répété, en fit deux parts qui retombèrent lourdement sur la route où elles chancelèrent un instant avant de s'immobiliser. Vasquez piqua la pointe de sa lame dans l'une d'elles et la brandit sous le nez de Fray Rafaël.

— Humez un peu ceci, mon père. Cela ne vous évoque pas le paradis ? lui demanda-t-il. Et le goût. Prenez-en un peu.

Fray Rafaël plongea des doigts hésitants dans la chair du fruit, en préleva un morceau filandreux et le porta à sa bouche.

— Qu'en pensez-vous ? voulut savoir l'armurier.

— Très étrange, répondit le franciscain. Mais délicieux. Pas trop sucré.

Le tolédan acquiesça d'un grognement, puis secoua le poignet. La moitié entamée de l'ananas bondit de l'épée et plongea dans les broussailles qui bordaient le chemin.

— Faites attention de ne pas en abuser, lança-t-il au religieux. Les nouveaux arrivants attrapent souvent de l'urticaire sur les lèvres. Je leur dis toujours que ce fruit est comme ce pays. En trouvant sous la carapace guerrière un cœur tendre, juteux, sucré, on se dit *comme c'est agréable ici, tout ira bien*. Je ne

veux pas que ma jeune épouse en voie trop avant de la mettre bien à l'abri derrière les murs d'une maison convenable. Autrement, elle risque de goûter de trop près aux fruits de ce pays et de s'y brûler les lèvres, après quoi je n'aurai que des ennuis avec elle.

Fray Rafaël avait à peine entendu son compagnon de route. Depuis que la lame s'était enfoncée sans résistance dans le fruit épineux, il était habité d'une vision : un canyon rouge sang en plein désert, là où les Indiens, disait-on, nichaient dans les falaises comme des passereaux. La silhouette émaciée d'un franciscain barbu agenouillé au pied de la paroi, attendant dans l'extase le martyr glorieux qui s'approchait de lui sous la forme d'un glaive d'obsidienne au tranchant acéré. Telle était la mort dont, toute sa vie, on lui avait appris à rêver. Après ce moment, dans la vallée, sur la route de Mexico, il ne put évoquer cette image sans y associer la saveur de l'ananas, une explosion dorée parsemée d'un discret fumet de cendre.

Après s'être reposée tout son soûl, la compagnie reprit sa route, abandonnant là où elle était tombée, souillée de poussière et de brindilles, l'autre moitié de l'ananas. Fray Rafaël frissonna en constatant que la jungle avait déjà commencé à en reprendre possession : dans un alignement militaire, une colonne de fourmis marchait vers le fruit piétiné tandis qu'une autre, identique, en repartait chargée de butin.

Plus tard dans la journée, comme la rumeur courait que des chats sauvages erraient dans la jungle toute proche, Vasquez partit armé, prenant avec lui

deux serviteurs et abandonnant le reste de la troupe jusqu'à la tombée du soir. Cela permit à Fray Rafaël de laisser la courtoisie, et peut-être la curiosité, triompher de sa timidité malade. Il s'annonça en approchant de la litière. Au bout d'un instant, une petite main blanche écarta la lourde étoffe, mais il la remarqua à peine car à l'intérieur, au cœur de l'obscurité, il avait vu luire dans la pâleur de son visage les yeux immenses et terrifiés de la jeune fille. Elle l'observa un moment, puis ses yeux se posèrent sur ses genoux et Fray Rafaël s'aperçut qu'elle y berçait un petit chien noir et blanc. À la façon dont elle le regardait, il comprit qu'il était mort.

Une chose était certaine : elle-même n'était pas loin de suffoquer. Sans réfléchir plus longtemps, le religieux lui fit apporter une bassine d'eau accompagnée d'un ananas découpé en rondelles. Sur son ordre, un domestique la débarrassa du chien et s'occupa de l'enterrer. Fray Rafaël fit ouvrir grand les rideaux de la litière et ordonna aux serviteurs d'éventer leur maîtresse avec des feuilles de palmier. Doña Jacinta trempa ses doigts dans la bassine et les passa dans ses cheveux, ployant son cou gracieux pour mieux laisser le courant d'air lui rafraîchir la nuque et les épaules. Il se détourna au bout de quelques minutes, sentant confusément qu'il était indiscret de sa part d'être témoin de ces choses.

Lorsqu'il osa la regarder de nouveau, Doña Jacinta lui fit geste d'approcher. Ce qu'il fit, et elle le remercia d'un murmure si doux qu'il parut à Fray Rafaël que la voix lui parlait dans sa tête. Puis elle demanda

à ce que l'on referme les rideaux. Ce soir-là, au retour de Vasquez, le franciscain lui apprit d'une voix tremblante d'indignation ce qui s'était produit. Le regard du tolédan effleura le lieu de sépulture du petit chien :

— Je lui en offrirai un autre quand nous serons arrivés, lança-t-il.

Le serviteur qui avait écarté les rideaux de la litière et apporté de l'ananas à Doña Jacinta fut fouetté et ligoté à un arbre pour la nuit.

— Bien que je vous sois reconnaissant, assura l'armurier à Fray Rafaël, il n'en reste pas moins que l'on a désobéi à mes ordres, et cela ne doit pas rester impuni.

Pendant les jours qui suivirent, alors qu'ils approchaient de la capitale, Vasquez entreprit de lire à haute voix, dans la chronique du conquistador Bernal Díaz del Castillo, le passage où l'armée de Cortés, ayant franchi la passe entre les deux volcans, découvre étendu à ses pieds le panorama de la vallée de Mexico, couronnée de montagnes, avec au Sud une enclume de fumée posée sur le cône du Popocatepetl. Aujourd'hui, se lamentait le tolédan, la glorieuse cité païenne bâtie au bord du lac n'était plus qu'un souvenir, Cortés et ses successeurs ayant démoli ses canaux et ses chaussées de pierre pour ériger la capitale du vice-roi de la Nouvelle-Espagne.

— Voir tout cela pour la première fois, soupira Vasquez. Les palais flottants éclaboussés de sang.

Prendre part à ces combats épiques. Planter mes propres lames dans l'os et la chair des païens !

Lorsqu'ils furent parvenus à l'estancia rustique de l'armurier, Fray Rafaël y passa une semaine troublée. Cela faisait presque un an que Vasquez n'avait pas séjourné sur ses terres et il y avait observé à son retour tant de signes de négligence qu'il ne décolla pas de plusieurs jours. Il parcourait son domaine l'écume aux lèvres, le fouet toujours brandi, laissant Fray Rafaël se distraire seul en compagnie des livres de la bibliothèque, dont la plupart demeuraient intouchés du regard comme du coupe-papier. Il ne revit pas Doña Jacinta jusqu'à la veille de son départ, car elle restait cloîtrée dans ses appartements pour se reposer du voyage. Lorsqu'elle réapparut, il resta bouche bée devant sa métamorphose. La pucelle à moitié morte de soif et de peur, devenue grande dame noblement vêtue, salua le franciscain avec une affabilité distante. Comme il était le seul homme de robe qu'elle connaissait dans la région, elle lui demanda de l'entendre en confession avant de partir, à la suite de quoi elle lui débita une liste soigneusement préparée de pâles peccadilles qui lui rappela les vieilles dames de sa paroisse natale. Un soupçon d'orgueil, une pincée de colère, à peine un brin de paresse et ce fut tout. Lorsqu'elle eut terminé, Fray Rafaël s'imposa une pénitence personnelle, car il avait commis le péché d'espérer apercevoir, une fois encore, ce qu'il lui avait été donné d'entrevoir dans l'ombre de la litière : le cœur ardent et secret d'une jeune fille affolée.

Fray Rafaël prit congé le lendemain et atteignit sans encombre la passe qui donnait accès à la vallée de Mexico. Il n'ignorait pas que tout avait changé depuis l'époque de Cortés, mais il s'était tout de même attendu à y trouver des survivances de ce qui avait été, allant jusqu'à imaginer, luisant au soleil, le grand miroir étincelant, les hautes murailles blanches de la cité neuve. Quelle ne fut pas sa déception de pénétrer dans la vallée un jour de brume dense, chargée d'eau et de l'âcre odeur de feux innombrables, et de ne rien distinguer d'autre de toute la descente, le long du flanc de la montagne et jusqu'au lac, que le chemin qu'ils suivaient, lui et les silhouettes lasses et délavées des autres voyageurs. Il entendait les charretiers fouetter leurs mulets en jurant dans l'air vicié, les sabots et les bottes clapoter dans les vastes ornières qui striaient la boue du chemin, le choc du métal sur le métal dans l'établi d'un invisible forgeron. Un Christ en croix polychrome grandeur nature émana du demi-jour, laissa à Fray Rafaël le temps de se signer, puis s'évanouit.

Au carrefour apparut un Métis claquant des dents, couvert de boue. C'était le serviteur que Vasquez avait fait fouetter sur la route pour avoir désobéi. L'homme supplia Rafaël de ne pas le dénoncer. Il se mettrait à son service. Il ne rechignerait pas à l'ouvrage et lui serait d'un grand secours.

Fray Rafaël lui donna une grande cape sous laquelle se dissimuler et un nouveau nom : Diego. Le même jour, ils arrivèrent tous deux au Monastère de la Résurrection.

L'une des découvertes qui frappa le plus Fray Rafaël en arrivant au Mexique fut de constater que les Indiens avaient des livres. Il n'avait jamais douté qu'ils fussent riches en contes et légendes, mais la vue des rares codex anciens qui avaient échappé aux premiers missionnaires perturba sa compréhension du monde. Rafaël avait toujours ajouté foi à l'idée que l'alphabet avait été révélé par Dieu à Moïse et aux autres prophètes. L'écriture était donc l'instrument permettant de tracer un lien direct avec la Parole Vivante du Rédempteur. Pourquoi la Divine Providence avait-elle jugé bon d'octroyer ce don précieux à des hommes vivant en pleine noirceur, aux extrêmes confins du monde ?

Fray Rafaël n'étant pas un homme crédule, c'est avec scepticisme qu'il avait accueilli jusqu'alors la plupart des rumeurs qui lui étaient parvenues au sujet du pouvoir diabolique des traditions païennes. Un légiste ecclésiastique qu'il reçut un jour en confession lui parla d'un fragment de papier d'écorce indien qu'il avait en sa possession. Des images y étaient peintes, lui confia-t-il à voix basse.

— Quelles sortes d'images ? voulut savoir le franciscain.

— Des absurdités païennes, des bêtes, chuchota sombrement l'homme de loi. Je crois que ce papier n'est pas tant fait pour être regardé que pour être mangé.

Les images étaient faites d'une pâte tirée des graines d'une plante inconnue dont les fibres servaient à la préparation du papier lui-même.

— Du chocolat, sans doute, répondit Fray Rafaël qui savait que cette délicieuse préparation, déjà fort appréciée par toute l'Europe, jouait autrefois un rôle prépondérant dans les cérémonies des Indiens. Le légiste secoua la tête :

— C'est ce que j'ai entendu dire. Tout ce que je sais, c'est que ni vous ni moi ne pourrions nous en procurer au marché. Ce fruit est si rare, si sacré que jamais les païens ne partageront son secret avec nous, et si cette... cette *chose* tirée de sa substance est tombée entre mes mains, c'est assurément pour me damner.

Il suffisait à un homme d'avaler ce papier, poursuivit l'ecclésiastique, pour se rendre irrésistible aux yeux des femmes et attirer à lui l'objet de son désir, aussi sûrement que le sang des femmes répond à l'attraction de la lune.

— Et si c'est une femme qui mange le papier ? ne put s'empêcher de demander Fray Rafaël.

— Seul Satan le sait, grimaça l'homme de loi, puisque c'est lui qui les a créées.

Il confessa les tourments spirituels dans lesquels il se débattait depuis qu'il avait croqué un petit morceau du parchemin, dont le goût n'avait rien à voir avec celui du chocolat ou autre délice exotique apporté de ce continent aux palais du monde civilisé.

La nuit même, une femme lui était apparue en rêve, une femme terrible et belle comme une armée coiffée d'étendards. Et elle s'était couchée près de lui et lui avait offert le lait de son sein, et dans sa bouche il avait senti couler une plénitude dont le papier n'avait pu lui offrir qu'un avant-goût : une saveur d'extase, d'amertume et de feu.

— Je sais qu'elle est à ma recherche dans la vie éveillée, reprit-il, blêmissant de désir et de peur. J'ignore quand je la rencontrerai, mais elle va venir, et alors qu'aux yeux du reste du monde j'aurai l'air de son maître, c'est elle qui me mènera par le bout du nez jusqu'aux feux de l'enfer.

Fray Rafaël demanda à voir cette feuille soi-disant arrachée aux œuvres complètes de Satan. Le légiste promit de la lui apporter, mais ne revint jamais. Fray Rafaël finit par apprendre que cette nuit-là, il avait fui jusqu'à la côte où il s'était embarqué sur une galère marchande en partance pour Cadix.

Après cette rencontre, il comprit enfin quelle était sa véritable mission aux Amériques.

Les anciens dieux mexicains nourrissaient les démonologies d'Europe, fournissant de nouveaux noms et attributs aux anges de l'obscurité : Ainsi Huitzilopochtli, divinité aztèque assoiffée de sang qui présidait aux sacrifices humains, jouait sous le pseudonyme de Vitziputzli le rôle d'un démon cornu dans tous les guignols de France et d'Allemagne. Tandis que les hommes se traînaient péniblement sur leurs navires à la surface de l'océan, le péché volait

à toute allure, porté par des ailes sidérales. Voilà, se disait Fray Rafaël, qui expliquait la ressemblance troublante entre les légendes païennes et celles de la Bible. Les Indiens lui avaient raconté des histoires de déluge interminable, de destruction des villes mauvaises par les puissances divines, de dieux mourant de mort violente pour ressusciter en pleine gloire. Le plus grand désir de Satan n'était-il pas d'imiter Dieu dans sa création ? Incapable de façonner un univers de matière et d'esprit, le prince des Ténèbres ne pouvait qu'en inventer un factice, tissé de mots, parodiant de façon grotesque la Parole Vivante qui était l'auteur des Saintes Écritures. D'après le dominicain Bartolomé de Las Casas, l'Indien représentait l'homme à l'état sauvage, naturellement bon de cœur et qui cherchait Dieu en tâtonnant, avec les moyens limités dont il disposait. Alors que Satan ne pouvait les empêcher de chercher en eux-mêmes la lumière de la Vérité, il savait s'insinuer dans l'imagination humaine, toujours sujette au fantasme et à l'exagération. *Satan*, vit soudain Fray Rafaël, *avait donné aux Indiens leurs légendes*. À force de raconter ces contes barattés dans le lait de la nuit, les Indiens ne distinguaient plus la seule véritable histoire : comment Dieu, par amour pour sa création, nous avait envoyé Son fils unique.

C'est ainsi que Fray Rafaël entama sa croisade. Diego, le domestique évadé qu'il avait protégé de Vasquez, connaissait très bien la langue et les usages des Indiens. Doué d'une force prodigieuse, il était visiblement habitué aux privations. Tout cela en

faisait sans aucun doute un compagnon idéal pour les longs voyages à pied qu'envisageait Fray Rafaël.

Pour leur premier pèlerinage, le religieux et son scribe se rendirent au collège franciscain de Santiago Tlatelolco dans le but de rencontrer Bernard de Sahagún. Fray Rafaël put consulter sur place les nombreux volumes d'observations sur les croyances et les coutumes aztèques que le vénérable moine avait mis plusieurs dizaines d'années à recueillir. *Le médecin*, se plaisait à répéter Fray Bernard, *ne peut administrer le bon remède à son malade s'il ignore d'où provient la maladie.*

Parmi les parchemins, les colifichets rituels et autres objets rares conservés par Fray Bernard, Fray Rafaël découvrit quatre squelettes miniatures bariolés de rayures rouges, vertes et jaunes. Il s'enquit à leur sujet.

— Ce sont des marionnettes d'os, lui apprit Fray Bernard. Elles appartenaient à un nécromancien tolèque avec lequel je me suis affronté sur la place du marché de Tianquiztli. Tandis qu'il gardait les mains dissimulées derrière son dos, les squelettes dansaient au sommet de son crâne. Au grand amusement de la foule, il m'a lancé : *Dites-moi, mon père, quel est ce miracle ? Le comprenez-vous ?* J'ai répondu que non et j'ai exigé qu'il me les remette afin de les examiner pour mon compte. Il a accepté et m'a même dit de les garder, car le cimetière regorgeait de danseurs qui ne demandaient qu'à danser sur sa musique s'il le souhaitait.

Dans son enfance, à Séville, Fray Rafaël adorait les marionnettes. Quand les théâtres ambulants pliaient bagage, il les suivait jusqu'aux confins de la ville dans l'espoir de voir une dernière fois les merveilleuses créatures de bois prendre vie sous ses yeux. Il n'avait jamais oublié le respect mêlé d'horreur qu'il avait éprouvé en voyant les officiers encapuchonnés de blanc de la Sainte Inquisition brûler un théâtre de marionnettes sur la place publique. *Pour avoir introduit des éléments d'hérésie dans leurs pièces religieuses, avait lu l'un d'entre eux, leur gagne-pain leur sera retiré, en plus de quoi interdiction leur est faite de pratiquer dorénavant cet art équivoque.*

La nouvelle de l'inquisition menée sans autorisation au Yucatan par Fray Diego de Landa avait consterné Fray Rafaël. Accusés de retourner à leurs croyances païennes hérétiques, des dizaines de Mayas avaient été soumis à la torture, certains étaient morts sur le bûcher et des centaines de leurs livres avaient été détruits dans un immense brasier. Fray Rafaël désapprouvait en silence la torture et les souffrances infligées aux Indiens par des missionnaires impatients de les convertir ou frappés de crainte devant une foi qui résistait à la leur avec tant d'acharnement. Comme Sahagún avant lui, il avait la conviction que pour sauver ces âmes tout en évitant de jeter leurs corps au feu, il fallait faire taire leurs légendes. Mais il devait d'abord les découvrir et les récolter.

Fray Bernard approuva le but que s'était fixé le jeune homme et lui cita l'Ancien Testament :

— *Celui qui vouera son esprit à la loi du Très-Haut comprendra les paraboles les plus obscures et voyagera dans d'étranges contrées.* Quand votre voyage sera terminé, réclama le vieux franciscain à Fray Rafaël, revenez ici pour nous raconter ce que vous aurez vu et entendu.

Avec le concours minutieux de Diego, le jeune prêtre fabriqua et peignit ses propres marionnettes qu'il s'exerça ensuite à manipuler. Il débuta avec un nombre réduit de personnages : Jésus, un père franciscain, un Indien et le Diable. Mais il ne tarda pas à en créer d'autres pour mieux répondre aux goûts de son public.

Après avoir monté leur castelet sur la place d'un village, Fray Rafaël et Diego commençaient par jouer une scène dans laquelle un Indien s'agenouillait devant une procession de Quetzalcoatl et d'autres idoles païennes, représentées avec tout le grotesque de leurs attributs d'os, de plumes et de couleurs. Les idoles dansaient, se battaient, mimaient les péripéties de leur geste héroïque. Ayant expédié les amuse-gueules, Fray Rafaël entrait ensuite dans le vif du sujet, opposant leurs légendes aux paraboles que le Rédempteur aimait tant, qui les utilisait pour montrer à l'homme le chemin du Seigneur. L'air de rien, il demandait ensuite à la ronde si quelqu'un avait une légende à raconter, car elles contenaient toutes une parcelle de vérité, si infime fût-elle. Invariablement, plusieurs volontaires y allaient de leur version des exploits légendaires dont ils venaient d'être témoins et Diego noircissait beaucoup de papier.

Au second acte, un démon à cornes et à plumes jailli de la queue de la procession s'emparait de l'Indien et le tirait vers les flammes de l'Enfer. Au dernier moment, le franciscain faisait son entrée, une Bible à la main, et mettait le Diable en déroute. Rideau. Fray Rafaël leur expliquait ensuite comment différencier les vraies fables des fausses. S'il y avait dans l'assistance quelqu'un qui en connaissait de cette dernière catégorie, la voie du repentir et du salut consistait à les narrer sur-le-champ : à les confesser afin qu'elles soient pardonnées, puis oubliées.

De Culiacán à San Salvador, Fray Rafaël parcourut les routes en cueillant des histoires avec son théâtre miniature. Parmi celles-ci se trouvaient les fragments d'une légende qui parlait d'un arbre d'où naissaient toutes les histoires et qui s'appelait le Cyprès foudroyé. On disait qu'il existait réellement dans les terres lointaines qui s'étendaient au-delà de la Nouvelle-Espagne et que c'était de là qu'étaient venus les Aztèques à l'époque où ils erraient, eux aussi, en quête d'une terre promise. On disait aussi que de ses branches, les légendes tombaient comme des fruits. Dans ce mythe étrange, Fray Rafaël vit miroiter un éclat de l'histoire du Paradis terrestre et de l'arbre défendu au pied duquel avait débuté le long exil de l'humanité. Une nuit, il rêva qu'il se trouvait lui-même au pied de cet arbre, qu'il y mettait le feu au moyen d'un rouleau de papier sec et qu'il le regardait brûler.

Sa réputation finit par le précéder, de sorte que dans chaque village où il entra, il était accueilli par

une foule qui attendait sa performance en silence. La population le logeait dans la plus belle maison de la ville, le régalaient de mets raffinés et le suivait jusqu'à mi-chemin sur la route du village suivant avec une révérence mêlée de crainte. Il s'amusa de découvrir que les Indiens, du moins ceux qui vivaient hors des villes et qui se faufilaient hors de sa portée d'un endroit à l'autre, l'appelaient *Tlacatecolotl*. La chouette humaine. Il se dit que ce surnom évoquait sans doute son habitude bien connue d'écrire et d'étudier toute la nuit. Diego finit par le déromper : *Tlacatecolotl* était un sorcier malfaisant avec des serres à la place des mains et des pieds. Alors, Fray Rafaël comprit enfin pourquoi une vieille conteuse de Quanahuac, pour refuser son invitation à raconter les légendes qu'elle connaissait, avait battu des mains en disant : *Mon histoire est une souris, elle vient de se sauver.*

Il aimait manger son repas du soir, composé de pain, d'une tortilla de maïs aux pommes de terre et parfois d'un verre de vin, en lisant les contes frais cueillis qu'il transcrivait en bon espagnol avec le soutien de Diego. Il y trouvait, devait-il bien se l'avouer, un je-ne-sais-quoi qui relevait délicieusement sa maigre pitance. Le croquant d'une tortilla sortant du four, la vapeur épicée qu'elle répandait lorsqu'il y mordait du bout des dents, anticipant la bouffée de chaleur que ne manquerait pas de faire monter en lui le piment de la sauce, toutes ces sensations lui semblaient mystérieusement associées aux mots eux-mêmes. De temps à autre, il s'autorisait une bouchée d'ananas fraîchement coupé en souvenir de la jeune

épouse de l'armurier, de ses yeux terrorisés, de sa main pâle et sans vie.

À Oaxaca, il interrogea un capitaine responsable d'avoir brûlé vif un astrologue maya invétéré. Le vieillard allait parmi les Indiens, prêchant que l'heure de la destruction de l'homme blanc approchait et que leur dieu, Jesucristo, serait alors démasqué comme la fausse idole qu'il était. Tandis que des trombes d'eau pleuvaient sur le toit de la caserne, le militaire se lança dans la description de l'autodafé. Après une heure sur le bûcher, le corps du vieux bougre n'était toujours pas consumé, mais la chaleur implacable lui avait fait éclater la poitrine.

— L'un de mes hommes, poursuivit le capitaine, curieux de savoir si, comme les chrétiens, les païens ont un cœur, a plongé sa lance dans la cavité et en a retiré ceci.

Tout en parlant, il décadenassa un coffre et en retira un petit rouleau de papier qu'il développa après l'avoir déposé sur son bureau. À l'intérieur se trouvaient douze minuscules semences noires. Fray Rafaël s'empara du papier, le porta à ses narines et le huma avec circonspection. Les graines n'émettaient aucune odeur détectable.

— On dirait des crottes de souris, observa le capitaine.

Fray Rafaël se pencha et balaya soigneusement les points noirs de la feuille.

— Il y a une inscription, constata-t-il. À peine visible.

— Je l'avais remarquée, répondit le militaire sur la défensive, mais je suis totalement dépourvu d'expertise comme d'intérêt pour les écritures sataniques.

Connaissant la réputation de chasseur de mots de Fray Rafaël, il lui céda la feuille de papier. Le franciscain se hâta de la glisser dans la poche de sa soutane et de regagner ses quartiers provisoires, de l'autre côté de la cour inondée. Il savait qu'il s'agissait d'un fragment de codex tel qu'en fabriquaient les Indiens, avec de longues bandes de papier plissées comme l'éventail d'une duègne.

Dans sa chambre, Fray Rafaël eut tout le loisir d'examiner à la loupe la feuille quadrillée d'hiéroglyphes où se bouscuaient singes, serpents, jaguars tachetés, pécaris hérissés, silhouettes humaines accroupies ou gesticulantes.

Se souvenant du légiste et de son parchemin ensorcelé, il sentit comme une colonne de fourmis lui ramper sur la nuque. Il se repencha sur le papier :

Le jaguar de lumière et de nuit traverse la rivière ; parvenu sur l'autre rive, il rencontre une délégation du roi des oiseaux qui veut savoir pourquoi les étrangers sont venus. Le jaguar promet de se renseigner et replonge dans la jungle où il prend la forme d'une ravissante jeune fille...

Fray Rafaël s'aperçut brusquement qu'il était en train de lire. Il rangea le fragment de papier en lieu

sûr avec ses marionnettes et quitta Oaxaca le lendemain matin.

Une nuit, alors que Fray Rafaël et son scribe sortaient d'un village où ils venaient de jouer, un orage s'abattit sur eux. Comme ils l'avaient déjà fait par tant de nuits pluvieuses, ils dressèrent à nouveau au bord du chemin le castelet qui leur tint lieu d'abri précaire. Une femme du village, qu'ils avaient déjà vue parmi le public de leur spectacle, apparut dans la lueur d'une lanterne, suivie de deux valets en livrée, et les trouva accroupis ainsi. En fait, elle était au service d'une estancia située plus loin sur la route. Le maître de maison, ayant appris que le conteur franciscain se trouvait à la merci des éléments, l'avait envoyée à sa rencontre. Ils étaient invités, lui et son serviteur, à passer cette nuit en tant qu'hôtes de Monsieur.

Pour la première fois depuis qu'ils pérégrinaient ensemble, Diego refusa d'accompagner son maître. Fray Rafaël comprit pourquoi en apercevant la demeure. Le seigneur du domaine sortit sur le perron pour accueillir Fray Rafaël et ordonna à sa domestique de se mettre en quête de couvertures et de thé bien chaud. C'était Vasquez, l'armurier de Tolède, qui le salua froidement :

— Vous êtes célèbre dans le tout pays, ma parole.

Le franciscain bredouilla quelques civilités et s'enquit de la santé de Doña Jacinta.

Pendant la première année de leur mariage, lui apprit Vasquez, elle avait été heureuse, du moins l'avait-il cru. Le matin, elle chantait. Excellent chef d'équipe, elle menait les gens de maison au doigt et à l'œil et leur avait fait réaménager toute la maison. Il avait même cru qu'elle l'aimait malgré ses nombreux défauts, qu'il admettait sans peine.

Fray Rafaël monta derrière lui une volée de marches donnant sur un couloir qu'éclairait quelques torches.

— Cela n'a pas duré, poursuivit Vasquez. Elle a cessé de chanter. Elle avait toujours peur de tout, même des domestiques. Elle tenait à nos hôtes des propos étranges et choquants. Elle gribouillait dans son journal des mots sans suite. Elle a même tenté à plusieurs reprises de filer en pleine nuit, de sorte que je dois la garder sous clef comme une bête féroce. Je ne sais comment ce... cette terre maudite... a traversé les murs, les portes, les rideaux, pour se glisser jusqu'à elle. Et maintenant... vous verrez.

Il s'arrêta devant la chambre de sa femme, prit une clef à l'anneau de métal qui pendait à sa ceinture, s'immobilisa, se tourna vers Fray Rafaël.

— Je ferais n'importe quoi pour elle, chuchota-t-il d'une voix rauque. Pour la première fois, ses yeux trahissaient une autre émotion que le mépris. Même lui permettre de vous rencontrer en privé comme elle me l'a demandé. Mais je vous préviens...

Sa voix se brisa. Il tourna la clef dans la serrure en secouant la tête. Au moment où Fray Rafaël allait entrer dans la pièce, l'armurier leva la main en guise d'avertissement :

— Le lit se trouve derrière le paravent. Ne le franchissez pas. Ne lui adressez la parole qu'à travers la claire-voie. N'essayez ni de la voir, ni de la toucher.

Puis il s'écarta pour le laisser passer. Fray Rafaël pénétra dans la chambre. Les trois panneaux du paravent de bois étaient laqués d'un noir luisant. Il s'assit sur une chaise posée devant la partie délicatement ajourée et s'annonça. La voix qui lui répondit bruissa à son oreille tel le frais murmure d'une source souterraine. Il se retourna. Vêtue d'une chemise de nuit, elle jouait avec les rideaux de la fenêtre. Sa sombre chevelure, humide et mêlée, était plaquée sur son visage pâle.

— Pourquoi êtes-vous venu ? murmura-t-elle.

— On m'a appris que vous étiez malade et que vous vouliez me voir, répondit Fray Rafaël.

— Vasquez vous a-t-il dit à quel point il souffre qu'elle soit partie ?

Le sang du franciscain se figea. Il plongea son regard dans les yeux noirs qui semblaient luire fixement dans un masque.

— On m'a rapporté que vous êtes friand de contes, reprit-elle.

— J'en fais collection.

— Pourquoi cela ?

— Pour connaître un peuple, apprends ses légendes.

— J'en ai une pour vous.

— Comme il vous plaira.

— C'est l'histoire d'une jeune fille. Arrachée à la maison de son enfance où elle n'avait connu que les jeux, la musique et l'amour de son père et de sa mère. Amenée jusqu'ici.

Elle leva la main vers la fenêtre et écarta l'une des lourdes tentures de mousseline. Son visage apparut dans la vitre. Fray Rafaël ignorait si elle contemplait son reflet ou la nuit qui les environnait.

— On vous a raconté comment les Aztèques célébraient la saison des semailles ?

— Je connais bien ces coutumes aujourd'hui abolies, Dieu merci.

— Ils écorchaient le sacrifié pendant qu'il respirait encore, puis l'un des prêtres revêtait sa peau et dansait devant le peuple, feignant d'être la victime ressuscitée.

— Oui, j'ai entendu parler de ce rituel et d'autres tout aussi terribles. Mais est-ce bien sage de s'appesantir sur ce sujet, à plus forte raison si l'on est...

— Une femme ?

— J'allais dire : d'une nature impressionnable.

— Chacun d'entre nous s'appesantit sur le sujet, déclara-t-elle. Nous habitons tous deux mondes à la fois. Celui-ci, fait de poussière ardente, et le monde des rêves.

— Mais de quoi avez-vous rêvé ?

— J'étais vêtue d'une peau sanguinolente, arrachée au corps pantelant d'une autre femme, dans laquelle je dansais, sous laquelle je me dissimulais pour rire tout mon soûl, car personne ne savait qui j'étais en vérité.

— Ce n'était qu'un rêve.

— Je l'ai rêvé, mon rêve est devenu réalité et maintenant, la peau ne s'enlève plus. Chaque jour, dissimulée à l'intérieur, j'assiste à ma vie. Je regarde cette personne jouer le rôle d'une dame privilégiée, épouse d'un riche armurier, servie par des domestiques, tandis que moi, oubliée de tous, cachée dans le noir, invisible même pour moi-même, je vis dans mes rêves.

Fray Rafaël protesta qu'elle ne devait pas dire des choses pareilles, qu'elle avait de la fièvre, qu'elle devait se reposer, mais elle se contenta de laisser retomber les draperies en souriant :

— Quand j'ai ouvert les rideaux de ma litière, ce jour-là, sur la route de Mexico, savez-vous ce que j'ai vu ?

— Un très jeune homme.

— Oui, et aussi qu'il me ressemblait au plus haut point. Vous aviez une peur folle du pays où vous veniez d'arriver. Vous aviez par-dessus tout peur de vous-même, de ce que vous risquiez de devenir dans ce monde qui semblait vous mettre à nu et voir sous la peau que vous aviez choisi de revêtir. Aujourd'hui, un personnage masqué nommé Fray Rafaël va et vient à votre place, tandis que vous, vous habitez le monde des rêves et des mythes.

Elle se détourna de la fenêtre. Ses yeux le fixaient, luisant dans le masque blanc qu'était son visage.

— Pourquoi m'avez-vous fait venir ici ? murmura-t-il à son tour.

— Je voulais vous revoir, avoua-t-elle. Vous parler. J'ai quelque chose pour vous.

Le franciscain fit un pas en avant.

— Vous pourriez me donner votre promesse de bien vous reposer, souffla-t-il. Je souhaite par-dessus tout que vous retrouviez la santé et que vous cessiez de vous tourmenter. Elle soupira :

— Cela, je peux le faire. Mais vous devrez me promettre autre chose en retour.

— Si je le puis.

— Prenez mon histoire. Conservez-la avec les autres.

— Mais les histoires que je recueille sont des mensonges.

— *Vous m'avez laissé voir votre cœur, dit Doña Jacinta d'une voix douce.*

Fray Rafaël sentit son sang se glacer.

— *La nuit, vous rêvez de ces histoires. Comme de l'eau fraîche au milieu du désert, vous les buvez pour apaiser votre soif. La place de la mienne est avec elles. Qu'elle vous serve à ne pas oublier qui vous êtes.*

L'abondante chevelure brune s'affaissa. Fray Rafaël entendit un faible gémissement et sut que la crise touchait à sa fin. Il se leva et traversa rapidement la chambre. Elle s'appuya contre lui. Il la guida par le bras jusqu'à son lit. Son front brûlant de fièvre lui roussit la joue au passage. Un feu purificateur semblait consumer sa chair mortelle et la transfigurer en ange funèbre, en créature surnaturelle d'une beauté radieuse et terrible. Ses yeux s'ouvrirent, regardèrent dans ceux de Fray Rafaël et se refermèrent.

De ses mains tremblantes, il tira la couverture de soie sur son corps frissonnant. Posa-t-il un baiser sur les lèvres pâles, effleura-t-il les boucles noires retombées sur ses paupières ? Longtemps après, il ne s'en souvenait plus. Il savait seulement que pendant les années qui avaient suivi, il avait fait et refait ces gestes dans ses rêves.

Il sortit de la maison sans répondre aux questions brutales de Vasquez. Lorsqu'il parvint au castelet, il le trouva abandonné et en déduisit que Diego, affolé

par la proximité de son ancien maître, avait pris la fuite. Claquemuré dans son abri de toile, Fray Rafaël sortit le fragment de papier indien et l'examina. Les personnages n'étaient encore que des ombres endormies, enroulées sur elles-mêmes dans l'obscurité comme pour se moquer du bouillonnement de son sang.

Dans la solitude de sa tente, retenant dans son cœur les dernières syllabes chuchotées par Doña Jacinta, Fray Rafaël le déchira en bandelettes et les mangea.

Cela n'avait aucun goût, mis à part la texture à laquelle il s'était attendu. Sa bouche s'emplit d'une fade pâte fibreuse qu'il ne parvint à avaler qu'au prix d'un effort douloureux. Ce faisant, il pensa à la langue de l'Éden, celle d'avant l'érection de la tour de Babel, à l'époque où tous les peuples de la Terre parlaient un seul et même langage.

Il passa la nuit dans l'anticipation fébrile d'un rêve qu'il ne fit jamais, car il ne parvint pas à s'endormir, rongé par un malaise tel que peu après minuit, il se dressa sur sa couche en frissonnant. La sueur glacée qui le baignait lui fit comprendre qu'un poison était à l'œuvre dans son organisme. Plié en deux, cherchant son souffle, parcouru de tout son long par des spasmes de douleur dont son ventre était l'épicentre, il se recroquevilla au milieu d'un nuage d'ombres pulsantes et souffrantes.

À l'apogée de son supplice, il reçut enfin un rêve. Il marchait seul sous la voûte étoilée. Son abri de

toile, la route, les toits du village voisin : tout avait disparu. Une morne plaine nue s'étalait de tous côtés dans la nuit, picotée ici et là de feux de broussailles disposées en pyramides dont une se consumait non loin de lui. Dans le rêve, il entendit aboyer un chien ; un petit roquet noir et blanc sortit de l'obscurité et accourut vers la lumière. Il s'arrêta à la vue de Fray Rafaël, aboya encore une fois et s'immobilisa, comme enraciné. Fray Rafaël, qui croyait bien l'avoir déjà vu quelque part, se souvint du jour lointain de sa première rencontre avec Doña Jacinta, sur la route de Mexico.

Le petit chien s'approcha de lui, poussa un glapisement d'excitation et, de toute la vitesse dont il était capable, s'éloigna dans la direction d'où il était venu. Il s'arrêta, revint sur ses pas et reprit le même manège avec un enthousiasme qui secouait violemment son petit corps. Il désirait clairement que Fray Rafaël le suive.

Puis Diego prit corps dans son rêve.

— Suis-je mort ? lui demanda le religieux.

— Le pays des morts n'est pas loin, répondit le Métis. Le chien est venu vous guider.

— Aide-moi, Diego, supplia Fray Rafaël. Je ne veux pas y aller.

— Alors venez avec moi.

Ils marchèrent longtemps dans le noir et parvinrent en un lieu où le sol était couvert de neige. Un

vent glacé fouetta Fray Rafaël au visage. Il chercha Diego du regard pour lui demander où ils se trouvaient, mais le domestique avait disparu.

Fray Rafaël ouvrit les yeux dans une maison du village voisin de l'estancia de Vasquez. Elle appartenait à un couple âgé qui parlait un espagnol plutôt rudimentaire. Le vieil homme parvint à lui faire comprendre que Diego le leur avait amené la nuit précédente et qu'il était reparti sans dire un mot. Après sa mésaventure, il restait juste assez de forces à Fray Rafaël pour s'asseoir dans son lit et boire à petites gorgées le bouillon que lui offrit le vieillard.

La vieille se rendit à l'estancia où elle était blanchisseuse, revint à la fin de la journée et leur apprit que Doña Jacinta était morte pendant la nuit.

Le lendemain matin, Fray Rafaël, se sentant en état de marcher seul, se mit aussitôt en route. Il espérait atteindre la ville suivante avant la tombée du jour et se demandait ce qu'était devenu Diego. C'est ce soir-là qu'il le trouva pendu à un arbre mort le long du chemin. Il n'avait plus ni sandales ni pantalon, et sa chemise en lambeaux ne tenait à sa peau que par de longues lanières de sang séché. Le castelet reposait à ses pieds, intact, déserté par les marionnettes qui se balançaient aux branches entourant le corps du Métis.

Plusieurs années plus tard, Fray Rafaël reprit la route de Mexico sur une mule chargée de sacs emplis à craquer de carnets et d'objets d'art idolâtres destinés aux archivistes de Tlatelolco. N'ayant pas

assez d'une bête de somme pour porter le fruit de son travail, il tenait le castelet sur son dos.

Il entra dans la ville par un matin radieux et put enfin contempler la vision qui lui avait échappé dans sa jeunesse. Il menait sa mule sur une plaque de neige oubliée par le printemps dans un col haut perché quand la vallée lui apparut dans toute sa splendeur.

Multiplié par les sommets, miroitant sur la surface cristalline du lac, l'éclat aveuglant du soleil lui mit les larmes aux yeux. Il s'imagina un instant être arrivé au seuil d'un paradis pavé de colombes immaculées, mais au lieu de la joie qu'il aurait voulu ressentir au terme de cette ascension, il se cramponna aux rênes de sa mule, étourdi d'une terreur panique. Ombre sur la neige, incapable d'avancer, les jambes changées en bois sec et mort, redoutant à tout moment que la fulgurance du ciel n'allume une étincelle à sa barbe ou à sa chair desséchée. Craignant de prendre feu.

Il savait que c'était le fardeau qu'il transportait, séquestré dans l'obscurité de ses bagages, que cherchait la lumière. Les ballots de peaux de bêtes aspergées de sang noir afin de nourrir les dieux, dont il connaissait en détail les transfigurations sanglantes et les transformations sans fin. Une figurine pétrie dans le miel, la bouse et l'argile représentant une déesse à tête de serpent dont il connaissait le secret de la naissance. Un miroir d'obsidienne où le visage humain se changeait en masque sombre et anguleux et que scrutaient les conteurs pour pratiquer leur art.

Lorsqu'il arriverait au collège de Tlatelolco, il s'attendait à ce que ses trésors soient examinés, débattus et catalogués puis, pour la plupart, jetés aux flammes. Mais il savait qu'un souvenir au moins échapperait toujours aux langues du feu, même après sa mort : le rouleau de papier desséché profondément enfoui sous sa peau, au cœur de sa cage d'os.

La légèreté : des personnages de poudre et de poussière, une intrigue comme une bouffée de fumée dans la brise, des phrases qui semblent flotter, suspendues, tels les sommets enneigés de montagnes lointaines. Plus on avance dans la lecture, plus on se sent lourd, solide et de moins en moins bien-venu dans ce palais de mots sans substance. Nul autre récit, fût-il le plus lourd ou le plus intimidant, n'aurait le pouvoir de s'opposer à notre pénétration de manière aussi absolue. C'est sa fragilité qui le rend invulnérable.

Selon le géographe Strabo, l'édification d'un roman colossal fut entreprise au royaume de Mithridate au troisième siècle avant notre ère, soit longtemps avant les premiers volumes érigés en Grèce ou en Italie. Ce type d'ouvrage nécessite évidemment, toute l'année, un apport constant de lecteurs ; pour dépasser le statut de curiosité, il doit en attirer de nombreux. La capitale de Mithridate grouillait de courtisanes qui, quand elles n'étaient pas plongées dans les intrigues et les liaisons, aimaient lire des histoires qui en regorgeaient à leur tour.

En Grèce, l'un des tout premiers exemples fut bâti sur l'île de Lesbos à la toute fin du premier siècle avant notre ère. Le paysage environnant est encore émaillé de ruines non négligeables. De coupe rectangulaire, le livre est construit en travers d'une colline d'une altitude approximative de trois cents mètres et mesure environ 1 300 mètres de longueur. Le roc poli par d'innombrables pieds indique encore les passages favoris des lecteurs.

Pour des raisons évidentes, les ruines des autres romans brillent par leur rareté. Dès que les pages cessent d'être consultées, l'action corrosive du temps

et des éléments use la ponctuation puis, avec les années, les métaphores. Le bas du livre négligé par son lectorat se retrouve submergé dans une eau saumâtre. Pour finir, l'échafaudage tout entier sombre dans l'oubli. Dans la plupart des cas, il ne reste que les lignes droites révélatrices des marges, dressées à intervalles réguliers...

Mais pourquoi ces œuvres monumentales ont-elles connu un tel abandon, une telle négligence ? L'inscription gravée sur une page de garde miraculeusement conservée contient peut-être un indice :

Si nous nous trouvons aujourd'hui envahis d'un illisible fouillis, c'est parce que rien, jamais, ne se perd : le moindre personnage, l'incident le plus bref, le détail le plus circonstanciel refusent de rester à leur place et de se laisser subsumer par le progrès de la narration. Une fois lue, chaque phrase, chaque image fait ses bagages et va planter sa tente aux abords de la scène suivante, empiétant sur les chapitres et les rebondissements à suivre...

Ô lecteur tant désiré, tant aimé, malgré toi, nous voulons en finir.

La lecture aquatique exigeait bien plus d'ingénuité que son équivalent terrestre. Les bases théoriques de cette science ont été articulées par nul autre qu'Ar-

chimède, ainsi qu'en témoigne l'un de ses deux traités survivants, *Des livres flottants*, qui remonte à la dernière moitié du troisième siècle avant notre ère. Alors qu'une quantité d'expériences pratiques se poursuivaient depuis de nombreuses années, portant sur des phénomènes tels que les siphons narratifs, les feuilles liquides et la mnémotechnique des marées, Archimède fut le premier à entreprendre de codifier toutes les théories connues en fonction de ce qui passait alors pour des bases physiques et mathématiques solides.

Le traité commence par un axiome fondamental qui sert de point de départ pour le reste de l'exploration qui suivra : « Partons du principe (que nous accepterons sans preuve ni démonstration) que les livres naissent de, ou *du fait de* leur lecture, et non auparavant. »

Archimède émet l'hypothèse que le vaisseau sur lequel Ulysse revint à Ithaque, bien qu'assez mince au départ (le héros dut en effet le mettre à la mer et le lire en solitaire), était gréé d'un dos extensible permettant d'augmenter la surface des pages par vent calme. Quand le vent était favorable, le dos reprenait sa position première où il était maintenu par deux rubans qui servaient également de marque-pages. En cas de déchirure (événement dont il est question dans l'*Odyssée* XII, 409-12), le dos risquait de se rompre et d'éjecter le lecteur de l'histoire. Poussé par son indomptable désir de rentrer au bercail, le marin d'Ithaque n'hésita pas à remorquer son embarcation dans la tempête, bravant une marée d'autres livres.

Il est peu probable que l'utilisation de poulies pour tourner les pages se soit répandue avant le quatrième siècle avant notre ère, car les plus anciens vestiges retrouvés sont tous datés d'époques ultérieures. On suppose que cet usage remplaça celui d'anneaux de cuivre poli. Le placement des pages était contrôlé au moyen de marque-pages (*voir plus haut*) ; il s'avérait parfois nécessaire d'arrimer le poids de la mémoire au pied de chaque page afin de garantir l'engagement complet du lecteur sous l'influence de lotus soporifiques ou lors de la traversée des Calmes équatoriaux.

Ulysse, qui ne connaissait pas la boussole magnétique, lisait sa position dans les étoiles la nuit et se repérait le jour d'après certains repères, ce qui lui faisait courir le risque de s'égarer par mauvaise visibilité. La sagesse grecque préservée par Hésiode recommandait d'entreprendre les voyages livresques de ce type (retour au foyer plutôt qu'embarquement) au plus fort de l'été. Les lecteurs plus aventureux considéraient le printemps et l'automne comme des saisons praticables bien que risquées, mais se méfiaient de l'hiver, sauf en cas d'extrême besoin.

Lorsque les pages tournaient si vite qu'Ulysse ne pouvait suivre, il avait recours au louvoiement, technique qui s'est maintenue dans la lecture à voile jusqu'à nos jours et qui consiste à parcourir tour à tour un côté du chemin narratif, puis l'autre. Par vent arrière, il pouvait en découler des digressions telles que le lecteur risquait à tout moment de débarquer à l'improviste sur des îles périlleuses...

Que dire de cette sublime œuvre intemporelle pour donner au lecteur un faible avant-goût des plaisirs qui l'attendent ?

Étrangement dépourvue de structure, parvenant néanmoins à se fondre en une somme organique, c'est plus qu'un roman, mais ce ne peut être autre chose qu'un roman. Une multitude de vocables prennent forme et substance dans l'esprit du lecteur, s'interpénètrent et se confondent pour former un tableau sans cesse réécrit, toujours renouvelé. Et chaque personnage, chaque péripétie, chaque parcelle distincte de substance littéraire, en plus de participer à l'ensemble, forme un tout autonome, un monde en soi. Une vision fantastique de la réalité qui ne représente pourtant rien de plus que cette même réalité.

L'écriture, d'une clarté limpide, se fait parfois si discrète qu'elle acquiert une ambiguïté attribuable avant tout à sa transparence, offrant à l'attention un support d'une pureté telle qu'elle permet de transcender les limites humaines de la perception.

Ce roman complexe se divise en trois fois quatre fois sept parties reliées entre elles, de façon précise

quoiqu'alambiquée, un peu comme les faces d'un immense polyèdre cristallin. Une fois la lecture de chaque partie terminée, l'éventail métaphorique des images, les moindres filaments, les moindres détails, tous plus passionnants les uns que les autres, entrent dans une phase nouvelle de leur relation qui les revêt d'une signification imprévue. À la fin du roman, une synthèse lumineuse est révélée, une nouvelle Jérusalem : le Graal nous attend au bout de la littérature.

Il y a bien longtemps, une jeune femme nommée Elizabeth Hartley fit la rencontre d'un homme de Jasper du nom de George Weaver et l'épousa.

Il était beaucoup plus vieux qu'elle. C'était par une connaissance mutuelle, un hôtelier qui possédait des actions de la Société du chemin de fer canadien, que George avait fait la rencontre de son père, de retour à Londres après avoir exercé en Inde des fonctions de magistrat que sa santé l'avait obligé à abandonner prématurément. Selon la rumeur, l'Inde, son climat ou son peuple impossible avaient failli avoir sa peau. Il y avait aussi des rumeurs d'investissements douteux, d'une prédisposition familiale à l'excentricité. La guerre, elle aussi, avait laissé son empreinte sur les Hartley, qui avaient nettement baissé dans l'échelle sociale, mais pas trop. Juste assez, se disait-il, pour un colonial mal dégrossi tel que lui.

Elizabeth était gracieuse et jolie, mais pas sublime. (Il fuyait les beautés sublimes, qui, croyait-il, sont impossibles à satisfaire.) Et il aimait sa fibre morale. Tout en elle faisait foi d'une force indéfinissable : sa façon de marcher, d'embrasser une pièce du regard,

de se comporter en société dans les situations les plus délicates. Il n'avait pas tout compris de l'histoire du sauvetage des livres, qu'elle n'avait pas manqué de lui raconter, mais son esprit de décision lui avait fait une forte impression. Ce n'était pas une fleur délicate qu'il cherchait, mais une femme capable de se charger de l'aspect domestique de sa vie, qui tiendrait le fort en son absence et qui saurait se faire respecter. Après tout, ce type d'entente conjugale avait fait la réussite de ses parents. Depuis qu'ils avaient quitté ce monde, il lui revenait de poursuivre ce qu'ils avaient commencé.

Un secret attendait Elizabeth à Jasper, si elle voulait bien de lui : une oasis de splendeur nichée au cœur des grands espaces. Son père, seul maître après Dieu d'une flottille d'hôtels et d'écuries, avait bâti pour lui et sa famille un château de pierre brute. Peu après la mort de ses parents, George s'était empressé de le modifier, de le réinventer, de le reconstruire, pensant d'abord et avant tout à sa future épouse. Il avait pris tout son temps. Il voulait que tout soit fini avant qu'il la trouve et rêvait d'un domaine peuplé de grands arbres adultes, d'une haie épaisse qui les protégerait des badauds, d'un terrain bien aménagé, bien entretenu. Pour cela, il lui fallait voir loin et s'armer de patience. Ses parents, qu'il aimait pourtant, s'étaient contentés de leur glaciale et frugale habitation. Ils n'étaient pas allés comme lui à l'école de médecine de Toronto. Ils n'avaient pas envisagé, ou pas voulu le faire, ce qu'il était possible de créer et de développer avec leur fortune. Le jour où il avait visité la maison fraîchement rénovée,

George avait entrevu son avenir. Pendant les travaux, il avait souvent fait le trajet entre la maison et les quartiers temporaires qu'il avait pris à l'hôtel Athabasca, mais par un matin d'automne radieux, il en avait officiellement franchi le seuil. Tout était nettoyé. Les pièces étaient joliment peintes et les parquets, fraîchement cirés, étincelaient. On avait installé l'électricité ; un système moderne de chauffage central au mazout attendait l'hiver de pied ferme. Tout était finement ouvert jusqu'au moindre détail, mais la maison était nue comme la main. Pas un seul meuble, pas même un tapis.

George alla de pièce en pièce, monta à l'étage, redescendit au rez-de-chaussée, empli d'un sentiment de triomphe et de satisfaction qui masquait un malaise plus profond. Il crut entendre un léger bruit sourd, comme une barrière mal fermée qui batterait contre sa clôture au gré du vent. Cela semblait sortir des murs, lui donnant l'impression que quelque chose le suivait furtivement d'une pièce à l'autre. Une bête aurait-elle déjà trouvé un moyen de se faufiler à l'intérieur ? Il se mit à l'affût, mais comme les peintres et les charpentiers n'avaient pas fini d'aller et de venir, il ne parvint ni à trouver la source du son, ni même à s'assurer objectivement de son existence.

Il y retourna la même nuit. Tout était tranquille. Muni d'une bouteille de son scotch préféré et d'un petit verre, il alla chercher sa chaise favorite, piquetée de vieilles gouttes de peinture, dans son atelier à l'autre bout du terrain. Dans chaque pièce de la maison, il s'assit sur sa chaise, se versa une larme de

scotch et tendit l'oreille. Alors que le whisky embrouille l'esprit de la plupart des hommes, il était persuadé que dans son cas précis, il aiguïait les sens, particulièrement l'ouïe et l'odorat. Il passait d'une pièce à l'autre, répétant chaque fois son manège. À l'étage, une petite pièce qui servirait plus tard d'atelier de couture était hachurée de lames de lune. C'est là qu'il resta le plus longtemps et qu'il sentit le plus clairement la présence de l'intrus. Tout en sirotant son whisky, il parvint à la conclusion que le bruit émanait de l'époque future où la maison se remplirait d'enfants, de bruit, d'allées et venues, devenant tout ce qu'elle n'était pas lorsqu'elle n'abritait que ses parents et lui. Il se revoyait, enfant unique, manger ses repas seul, assis bien droit à la table familiale, ou au contraire penché en silence sur ses devoirs tandis que, dans la pièce voisine, ses parents prenaient solennellement le thé. Le cœur de la maison venait enfin de se mettre à battre. C'était cela qu'il avait entendu.

Encore étranger à cet avenir de joies, de peines et d'activités domestiques, George eut l'intuition très juste qu'il le serait toujours, même lorsqu'il régnerait en maître absolu sur la famille qui grandirait entre ces murs. La vie qu'il avait amorcée avec la construction de cette demeure allait grandir, forte et libre, sans jamais savoir qui il était vraiment.

Ce fut le moment le plus triste et le plus profond de la vie de George Weaver.

Elizabeth, la future mère éventuelle de ses enfants, avait un je-ne-sais-quoi qui troubla George dès leur

première rencontre à Londres. Cette jeune fille aimable et même charmante, qui s'exprimait de façon élégante mais sans détour, lui faisait penser à un roman qu'il avait lu en partie, sans aller jusqu'au bout. Il avait oublié le nom de l'auteur, mais conservé un souvenir très net d'un personnage de jeune fille et du moment où, posant le livre qu'il jugeait trop littéraire à son goût, il avait décidé que c'était une femme de ce genre qu'il ramènerait à Jasper.

Le problème n'était pas qu'Elizabeth soit intelligente et pleine d'esprit, ni qu'elle semble jeter de temps en temps sur le monde un regard perspicace, presque sarcastique. Après tout, c'était une particularité bien anglaise. Non, George n'arrivait pas à mettre le doigt sur ce qui le troublait chez la jeune femme, et comme il n'était pas homme à se laisser ronger par des impondérables, surtout s'ils se mettaient en travers de ses plans clairs et nets, il décida d'ignorer cette question.

Il séjourna plusieurs semaines à Londres, passant le plus clair de son temps en compagnie de la famille Hartley et mettant à profit tout ce qu'il avait appris pendant ses années d'homme d'affaires et d'entrepreneur colonial. Persévère, mais n'insiste pas lourdement. Patience. Use-les si lentement qu'ils ne s'apercevront même pas qu'ils sont en train de céder. Pour finir, ils croiront que l'idée leur est venue toute seule. Il présumait que les parents d'Elizabeth ne lui étaient pas favorables en raison de leur grande différence d'âge. C'était la seule raison qu'il avait trouvée pour s'expliquer pourquoi ils adressaient si peu la

parole à leur propre enfant, pourquoi leur maison baignait dans une torpeur funèbre, à croire que tous leurs espoirs s'étaient enfuis, ne laissant derrière eux qu'un ballet de bonnes manières sans aucune chaleur. La guerre était finie. Partout ailleurs, on faisait la fête. Tout paraissait neuf. Pourtant, Elizabeth était la seule Hartley à se mouvoir et à s'exprimer avec un tant soit peu d'énergie ou de spontanéité. De plus, George l'avait très bien remarqué, dès que son père ou sa mère étaient présents, même l'éclairage de la pièce semblait s'assombrir et se glacer.

Le jour où il se présenta pour demander Elizabeth en mariage, sa mère lui indiqua qu'elle se trouvait sur la terrasse de leur maison de Mayfair, occupée à couper des fleurs en pot. Hésitant sur le pas de la porte, il l'appela doucement par son nom, mais la nervosité rendait sa voix rauque et elle ne l'entendit pas. Il l'observa quelque temps. Elle composait un bouquet pour en orner la maison. C'est alors que le je-ne-sais-quoi revint le troubler, mais cette fois-ci, il vit clairement de quoi il s'agissait. Tout en redécorant la maison de pierre de Jasper, il avait construit dans son esprit l'image idéale d'une femme qui viendrait habiter la maison de bois, de pierre et de plâtre qui naîtrait de ses plans. Ce couloir, par exemple : à quoi ressemblerait-Elle lorsqu'elle le longerait pour passer à la salle à manger ? Les dalles rapportées d'Italie pour l'allée du jardin : pendant qu'il dessinait le plan du jardin, Elle s'y agenouillait souvent dans son imagination ; un arrosoir à la main, elle repoussait une mèche de son visage, se retournait et posait sur lui un regard empli d'affection et de contentement

paisible. Ou la véranda : quelle grâce, quelle élégance dans son attitude lorsqu'Elle se tiendrait près de lui, toujours belle sous sa chevelure d'argent, pour accueillir les invités au mariage de leur fils aîné.

Seulement voilà : Elizabeth Hartley n'était pas Elle, la femme qui habitait ses rêves et ses plans. Elle n'en était pas même un équivalent, encore moins une esquisse. C'était un autre être, tout simplement, avec beaucoup de charme et de grâce, à n'en pas douter, mais tout de même quelqu'un d'autre. Cependant, ce problème n'était pas insurmontable, comprit George en le retournant dans son esprit. Son épouse imaginaire, en fin de compte, n'était que cela : un mirage, une chimère, et George n'aurait pas été le fils de son père s'il avait été un rêveur, un poète dépourvu d'esprit pratique. L'épouse idéale, se dit-il, s'effacerait au fur et à mesure que la femme en chair et en os s'installerait à sa place.

Ils se marièrent à Londres, s'embarquèrent pour le Canada et firent le trajet jusqu'à Jasper en train, dans un wagon privé que George avait fait aménager pour l'occasion. Tout le long du voyage, ses attentions physiques n'allèrent jamais plus loin que le chaste baiser, mais il resta toujours près d'elle et écouta attentivement tout ce qu'elle disait. Elle l'observait chaque fois qu'elle en avait l'occasion, comme pour apercevoir le beau jeune homme caché derrière le visage tanné et ridé de son mari. Quand il la prenait sur le fait, elle rougissait, puis s'irritait contre elle-même.

Elle l'avait épousé pour échapper à sa famille : elle ne se faisait aucune illusion à ce sujet. George était un homme bon et honnête, c'était le plus important. Elle avait la conviction que la vie serait vivable avec lui, ce qu'elle n'était plus avec ses parents depuis qu'elle avait presque fauté, passant à deux doigts de déshonorer le nom de ses ancêtres. Elle avait accepté la demande de George dans un état proche du somnambulisme. Son corps comme son esprit s'accrochaient encore à la passion qu'elle éprouvait pour un jeune homme à la peau brune rencontré en Inde. Mais chaque fois qu'elle pensait à ce garçon, qui avait failli devenir son amant, ce qui l'avait mené à sa perte et failli causer la sienne, elle s'apercevait que George s'insinuait dans son esprit. Cette intrusion de la vie telle qu'elle devait être dans son monde secret le plus intime avait commencé par la consterner, puis elle s'était demandé si, en choisissant George Weaver pour époux, elle n'avait pas, au moins en partie, obéi au désir.

Ils étaient arrivés à Jasper au petit matin. George avait envoyé chercher à l'un de ses hôtels une voiture décapotable qui les avait conduits jusqu'à la maison. À sa nervosité, à la brusquerie avec laquelle il avait renvoyé le garçon qui avait mis trop longtemps à revenir avec la voiture, elle avait deviné qu'il avait longuement anticipé ce moment. C'était la surprise sur laquelle il comptait pour transformer en véritables époux les deux étrangers qu'ils étaient.

Vue de l'extérieur, la maison de pierre blanche ressemblait à un château de contes de fées

miniature, mais l'intérieur lui parut très obscur avec ses panneaux de bois sombre et ses tapis rouge vin. Incapable de réconcilier dans son esprit l'intérieur et l'extérieur, Elizabeth le suivit au jardin, dont l'aménagement romantique, baroque, féerique, acheva de la déconcerter par son manque total d'intérêt pratique. Elle comprit soudain que son mari l'avait façonné à l'image qu'il se faisait des femmes. Ce jardin existait pour elle. Elle dut lutter pour réprimer un petit rire nerveux en apercevant la tonnelle dissimulée derrière la haie de lilas. Il s'était figuré qu'elle serait le lieu de leurs conversations romantiques, il avait imaginé son épouse s'y réfugier, pensive, pour rêver aux jours insoucians de sa jeunesse. Et qu'un jour, sa fille s'y laisserait sagement courtiser par un jeune homme timide et bien élevé. La tonnelle leur permettrait de s'isoler un peu, juste ce qu'il fallait. Elle entrevit le sentiment d'indulgence paternelle qui l'avait inspiré pendant la conception des plans.

Cette nuit-là, ils firent enfin l'amour. Quand George la pénétra, ce fut avec une telle lenteur, de telles précautions, une telle honte de son besoin qu'Elizabeth, à son grand dam, le vit comme une grande tortue de mer (avec ses mains calleuses et la rugosité de sa peau). Sa façon de faire l'amour lui parut archaïque, antédiluvienne, plus animée par l'instinct que par son désir pour elle ou même par un simple besoin de chaleur humaine. Voyant que sa lenteur et sa réserve, même au bout de plusieurs mois, ne se changeaient ni en passion ni même en urgence, Elizabeth supposa que c'était sa faute. Étant tous deux robustes et sains, ils retiraient un certain

plaisir de leurs exercices nocturnes, mais cela ne suffisait pas. Ce n'était pas comme cela aurait dû être. Elle devait avoir quelque chose qui clochait. Ou alors elle ne savait pas se servir de son corps.

Beaucoup plus tard, elle finit par s'avouer que son mari avait bien fait de construire cette tonnelle. Elle avait fini par s'y réfugier quand elle se sentait seule et trahie par le destin. Elle avait soif de sauvagerie, de fièvre, de démesure, mais elle savait très bien que cela ne faisait pas partie de sa nature. Si jamais cela lui était arrivé, elle aurait pris ses jambes à son cou. Le jeune homme qu'elle avait connu en Inde appartenait au domaine du rêve, elle le savait fort bien. C'est dans la mesure où il lui était défendu qu'il avait éveillé sa passion.

Elle avait au moins échappé à ses parents. C'était toujours cela de pris. Elle était bien décidée à ne plus les revoir de sa vie. Cette petite ville de montagne lui était donc apparue tout d'abord comme une terre de liberté, fût-elle pétrie de solitude fébrile et d'ennui. Tous les jours, George se rendait à son travail, et de son côté, elle socialisait bien entendu avec les autres épouses de la ville, sans oublier les conciliabules avec le jardinier engagé par George, un vieux Gallois voué qui portait un nom de gnome (Jenkin Pug !) et qui passait à la maison deux fois par semaine avec sa vieille brouette remplie d'outils de jardinage. Elle devint membre du club de bridge. Cela faisait partie de ses devoirs d'inviter à prendre le thé les femmes et les enfants des notables locaux. L'épouse du surintendant du parc national. La femme de l'autre méde-

cin de la ville. Celle du pasteur anglican. Plusieurs d'entre elles lui parurent drôles, franches, naturelles, ce qu'elle trouva délicieusement dépaysant. À sa grande surprise, elle noua de véritables amitiés avec des gens qu'elle avait hâte de revoir d'une fois à l'autre, dont elle appréciait la conversation, qui semblaient la comprendre.

Un jour, George lui demanda si elle s'ennuyait de sa famille et elle se mit à pleurer. Elle s'ennuyait, mais elle ne savait pas de quelle famille. Peut-être était-ce de ce foyer qu'elle habitait, mais qui n'était pas véritablement sa maison.

Malgré le goût dont il avait fait preuve en réaménageant ce qu'on ne tarda pas à appeler la maison des Anglais, George Weaver se plaisait à cultiver les manières d'un homme rude, insensible au raffinement. Il comptait plutôt sur Elizabeth pour introduire cette dimension dans sa vie, ce qu'elle ressentit tout d'abord comme un fardeau. Il n'aimait pas l'art pour l'art, mais uniquement parce que cela faisait partie intégrante de sa vision d'une existence aristocratique. Il n'était que dynamisme, énergie, action. Il excellait à faire faire les choses par les gens : faire guérir ses patients, par exemple. Confronté à une force mystérieuse ou supérieure à celles qu'il excellait à combattre, à tout phénomène inexplicable tel qu'une maladie incurable, ou le cœur de sa femme, George sombrait dans un abattement maussade.

Peu de temps après leur mariage et leur installation à Jasper, il prit conscience qu'Elizabeth était malheureuse et lui, déçu. Elle ne se comportait pas

comme il l'avait prévu. La maison semblait lui plaire assez, mais il la trouvait souvent alanguie, distraite. Il finit par conclure qu'elle était trop jeune et lui trop vieux, qu'ils s'étaient trompés tous les deux, que la situation ne pouvait qu'empirer entre leurs deux âmes incompatibles, unies au quotidien par le partage amiable des mêmes pièces, des mêmes repas pris à la même table.

Le matin, quand il partait travailler, Elizabeth se rendait au jardin ; elle qui l'avait jugé ridicule au début, il avait fini par lui plaire. Elle n'était nulle part aussi bien que sous la tonnelle secrète où elle passait beaucoup de temps, parfois des heures, surtout les jours où le jardinier ne venait pas. C'est un de ces jours-là qu'Elizabeth, assise dans l'ombre calme des ramilles, commença par enlever ses petites espadrilles de coton, puis sa blouse, la salopette qu'elle portait pour jardiner et enfin, le cœur battant, ses sous-vêtements.

Elle ne connaissait pas d'autre façon d'exprimer ce qui, en elle, brûlait encore, que ce crime furtif de lèse-pudibonderie, cet affront discret au conformisme, à l'ennui qui régnait dans cette ville. Assise, nue, au cœur du domaine créé par George pour une femme qu'elle n'était pas et dont, par hasard ou par erreur, elle avait pris la place, elle se sentait comme une intruse dans le jardin de cette autre, ce qui ne fit que renforcer son sentiment de justice et la replongea dans ses anciennes rêveries, seul territoire lui appartenant toujours en propre. Allongée sous la tonnelle, elle s'était forcée à sortir du domaine du

possible, à imaginer que son jeune Indien venait l'y retrouver. Ensemble, ils exploraient les positions qu'elle avait entrevues un jour en feuilletant un ouvrage érotique trouvé dans la bibliothèque d'un ami de son père, juge comme lui. Rêveries qui ne manquaient pas de culminer en vague de plaisir irréprensible, vite refroidi par un retour à la conscience de son environnement immédiat. Elle frissonnait alors, s'aspergeait le visage d'eau puisée au bain des oiseaux, se rhabillait à la hâte et rentrait vite se remettre à la tâche qu'elle était en train de négliger.

Un matin où elle se rendait sous la tonnelle dans cette intention, elle tomba sur George, ce qui lui causa un tel choc qu'elle se demanda un instant comment il avait découvert son sanctuaire privé.

Assis sur le banc de pierre, il semblait avoir froid. Après une matinée fraîche et nuageuse, le soleil commençait tout juste à répandre lumière et chaleur. Muette de confusion, elle le vit soudain d'un autre œil et distingua enfin le jeune homme, mal à l'aise dans son corps vieillissant.

— Êtes-vous là depuis longtemps ? l'interrogea-t-elle.

Était-il au courant de son rituel quotidien ?

— Assez, admit-il en souriant nerveusement.

Elle s'assit à côté de lui sur le banc. Ils restèrent un long moment sans rien dire.

— La maison, finit-elle par lui demander, pour qui l'avez-vous construite ?

Du tac au tac, il répondit :

— Personne. Enfin, pour une femme. Qui serait mon épouse. Mais...

— Comment est-ce que vous l'imaginiez ?

George rougit ; son front se couvrit de sueur. Il était venu dans l'intention de lui demander si elle était heureuse, mais il voyait que l'heure de vérité avait sonné. Dans n'importe quelle autre situation, il savait conserver une impassibilité digne d'un joueur de poker, mais pas avec Elizabeth. Enfin, il n'avait tout de même pas l'habitude de céder sans résistance.

— Je me suis figuré quel type de maison une femme pourrait aimer, oui.

Stupéfaite par sa propre audace et, pour la première fois, par le pouvoir qu'elle avait sur cet homme, Elizabeth rétorqua :

— Ne vous êtes-vous pas plutôt figuré le type de femme que cette maison pourrait aimer ?

Elle semblait plus curieuse que fâchée. George se tint coi. C'était le genre de question à laquelle il était impossible de répondre sans danger. Cela n'avait rien de rationnel et quelque chose de sournois, qui semait le doute dans son esprit : il s'était peut-être trompé sur sa vivacité d'esprit. C'était sans doute cela qui n'allait pas, depuis le début.

— Et en dessinant la tonnelle, reprit Elizabeth, vous êtes-vous imaginé assis ici avec cette épouse, comme nous en ce moment ?

— Bien sûr, plastronna-t-il.

Il s'aperçut, trop tard, qu'il venait de vendre la mèche.

— Décrivez-la-moi, souffla-t-elle.

Enfin vaincu, George Weaver se mit à lui dépeindre l'épouse dont il avait rêvé, mince chimère gracieuse qui hantait ses projets et ses plans. En réponse à la sincère curiosité qu'il percevait dans le regard d'Elizabeth, sa voix d'abord hésitante se fit de plus en plus vraie. Ce genre de franchise faisait partie intégrante d'un mariage sain et moderne, se dit-il soudain. Après tout, les idées nouvelles n'étaient pas toutes mauvaises. Il se proposait de conclure par une solennelle profession de foi, de jurer à Elizabeth qu'elle surpassait en tout ce mirage dépourvu de substance, que cela revenait à comparer une maison terminée avec la tranchée que l'on creuse pour y dresser ses fondations, mais plus il se répandait en déclarations enflammées, plus il devenait évident que c'était son propre piège qu'il creusait et que toutes les belles paroles du monde ne l'aideraient pas en sortir.

Quand il se tut, Elizabeth déclara :

— Ce n'est pas moi.

— Non, avoua George.

Elle se mit à défaire les boutons de sa blouse.

— Mais c'est moi qui ai sa maison, dit-elle en montant sur les genoux de George. Et son mari.

Ce fut le début de leur bonheur conjugal.

Les enfants mirent longtemps à venir ; enfin la maison des Anglais s'emplit de vie, de bruit, d'allées et venues, comme dans la vision de George. À leur grand étonnement, ils parvinrent à endosser leur rôle de parents. Cela faisait si longtemps qu'ils étaient deux. Les enfants, un garçon et une fille, étaient absolument eux-mêmes, totalement différents des vagues images qu'avait nourries Elizabeth avant leur naissance. Elle discernait parfois en eux quelques traits qui lui ressemblaient, mais ils étaient vierges de son passé. Chaque fois qu'ils aimaient ou détestaient quelque chose, qu'ils faisaient preuve de sagesse, de bravoure ou d'étourderie, de réserve ou de curiosité, quelque chose de neuf existait, et elle était consciente que cette création s'accomplissait en elle également.

Un après-midi où elle était au jardin avec George, on vint leur annoncer que leur fils était mort. Pendant les jours et les années qui suivirent, Elizabeth devait se demander comment ils avaient pu continuer à exister alors qu'il n'était plus là. Énigme sans solution dont elle parvenait à oublier par instants la persistance opiniâtre, mais il suffisait qu'elle croise le regard de George à l'autre bout de la table ou qu'elle entende sa fille rentrer furtivement d'une soirée tardive, pour que l'énigme ressurgisse, la recréant de nouveau par le fait même.

George travaillait toujours autant, forçant la vie à continuer comme avant. Avec le temps, l'effort que cette lutte lui demandait, invisible en surface, finit par exercer son effet néfaste. En allant travailler, un matin, il fut victime d'une attaque suivie, une semaine plus tard, d'une crise cardiaque qui allait l'emporter. La veille de sa mort, Elizabeth s'assit près de lui dans leur lit de la maison des Anglais, car il avait refusé d'être transporté à l'hôpital. L'autre médecin de la ville était à son chevet, mais George lui demanda de sortir pour s'entretenir en privé avec sa femme. Son visage grimaçant à moitié paralysé rendait son élocution difficile, mais tel un homme d'affaires s'adressant à sa secrétaire, il passa en revue tout ce qui restait à régler, dressant la liste des questions en suspens qu'il souhaitait voir résolues. Elizabeth l'écouta en hochant la tête et l'assura qu'elle accomplirait ses volontés.

Lorsqu'il eut terminé, il s'aperçut qu'elle était accablée par le chagrin, l'inquiétude et le manque de sommeil. Il allait bientôt mourir et comme si ce n'était pas suffisant, il l'écrasait encore de soucis supplémentaires. Il posa une main sur la sienne et lui demanda si elle avait des questions à lui poser.

— Qu'est-ce que je vais faire avec tout ça ? soupira-t-elle. Elle ne s'était jamais posé cette question auparavant.

— Tu vas faire la belle vie, répondit George.

— Je le fais déjà, sourit-elle.

Après la disparition de George commença pour Elizabeth une année remplie d'études et d'activité. Elle vendit la majeure partie des biens de la famille (les hôtels, les écuries, les parts qu'elle possédait un peu partout dans les Rocheuses, dans des restaurants et des auberges). Lisant tard dans la nuit, elle épluchait le moindre document ayant trait à la succession de son mari et consultait souvent le seul habitant de Jasper en qui George avait mis toute sa confiance, son avocat et conseiller. En un an, elle devint experte dans tous les domaines qui ne l'avaient jamais intéressée auparavant : tout ce dont son mari avait cherché à la protéger, fidèle en cela à son image de l'épouse idéale.

Pendant les deux années qui suivirent, elle vendit presque tout avec profit, ne conservant que le magasin d'appareils photo de la rue Connaught comme assurance anti-désastre. Quand tout fut terminé, elle rangea les papiers, les fichiers et les dossiers dans une malle qu'elle fit monter au grenier et n'ouvrit plus jamais de sa vie. Un matin de printemps, elle enfila ses gants de coton, prit son chapeau de paille et sortit s'occuper du jardin. Après avoir travaillé une bonne heure en plein soleil, elle alla se réfugier dans l'ombre de la tonnelle où elle s'assit pour reprendre haleine. À ce moment, elle sentit à ses côtés une présence qu'elle avait dérangée dans sa solitude et qui se levait pour s'en aller. C'était la plus ténue des apparitions, mais alors même qu'elle se dissipait, elle reconnut la femme que George Weaver avait épousée et emmenée vivre avec lui dans la maison des Anglais.

La cité est cernée d'une muraille de deux cents pas de circonférence, elle-même bordée d'un fossé. Ses habitants vivent dans des maisons spacieuses, solidement bâties et confortablement aménagées. On voit partout de larges portails ouvrant sur de vastes cours où des bancs rêvent à l'ombre des arbres. Les écuries sont pleines de chevaux de race et d'animaux domestiques de toute espèce, élevés pour leur viande ou pour leur peau. Dans chaque maison, la pièce qui donne sur la rue contient une forge qui sert également au chauffage pendant les hivers rigoureux. De tous côtés, des vitres de verre délicat laissent entrer la lumière. Les vieilles façades éboulées, couvertes de mousse, charment le visiteur par leur allure pittoresque.

Les rues contrastent avec les maisons par leurs pavés du granit le plus dur que l'on remplace fréquemment, car les nombreux insomniaques et somnambules de la cité ne mettent pas longtemps à les user de leurs incessantes allées et venues.

Entièrement construit de pierre richement sculptée, le grand temple dédié aux rares citoyens parvenus à la transfiguration frappe par son imposante

splendeur, la multitude de cierges qui y brûlent en permanence et la propreté de ses rayonnages polis à la main. Les nombreuses reliques des Transfigurés sont mises en valeur avec une sobre dignité, chacune dans son alcôve. Les plus émouvantes sont sans contredit les paires de lunettes aux montures tordues, ternies, muet témoignage d'innombrables heures de concentration. Cependant, la plupart des riches de la cité préfèrent conserver chez eux une châsse consacrée et entretenue par leur archiviste personnel.

Le temple est flanqué d'un ermitage clos où sont reçus les pénitents tels que les agents littéraires, les éditeurs et autres pécheurs. L'un d'entre eux dût-il cependant retomber dans ses vices passés, il est aussitôt jeté dans les douves, lesté de vieux encriers ébréchés. Ainsi, ces fonctionnaires sont amenés à adopter un mode de vie pur et respectable ; rares sont les rumeurs mauvaises qui circulent à leur sujet.

La cité possède également une université où l'on ne trouve pratiquement aucun livre, pas plus dans les salles de classe que dans les résidences des étudiants, qui étalent volontiers leur ignorance et leur paresse, à tel point que les jeunes affluent de partout, attirés par l'écho des orgies de farniente qui s'y déroulent. Tant leurs parents que les citoyens âgés de la ville semblent non seulement tolérer, mais encourager ce comportement, car, ainsi qu'on me l'a expliqué, existe-t-il une autre façon d'inculquer aux jeunes toute la discipline dont ils auront besoin pour passer le reste de leur vie à ne rien faire ?

On estime que la cité compte actuellement plus de cinq cents optométristes et soixante mille bibliothécaires, parmi lesquels dix-huit, en général les plus fantasques et les moins orthodoxes, sont choisis chaque année pour exercer la fonction d'anticenseurs et veiller à ce qu'aucun livre ne soit jamais interdit ni empêché d'atteindre ses lecteurs. Ils sont assistés par un régiment de fonctionnaires chargés de répartir au hasard les ouvrages scandaleux dans toute la cité, ceci afin d'assurer que le *mauvais* lecteur puisse tomber dessus par accident. Il s'agit de compliquer et d'approfondir leur vie de lecteurs, ou de lectrices, en leur ouvrant des perspectives jusque-là inconnues.

On s'interrogerait avec raison sur la raison d'être de cette imposante muraille et de ces majestueux édifices. D'où vient cette richesse manifeste ? La réponse est que la population de la cité, après s'être acquittée du travail nécessaire pour assurer son existence et son bien-être, passe le reste de son temps à lire, sans gaspiller un sou ni une minute dans des activités aussi douteuses que le jeu, la débauche ou la finance. Les capitaux excédentaires sont versés dans un fonds destiné à être partagé équitablement entre tous, bien qu'en réalité, cet idéal soit rarement atteint, non que les responsables de sa gestion pèchent par avarice ou par dissimulation, mais simplement parce qu'ils sont trop absorbés par la lecture du dernier roman pour se préoccuper de comptes et de chiffres. S'il arrive à ceux qui reçoivent moins de se sentir lésés, un après-midi passé dans la lecture consolatrice d'un ouvrage philosophique suffit à apaiser leur sentiment d'injustice.

Bien qu'un grand nombre de citoyens impriment et publient leurs propres ouvrages, des montagnes de volumes arrivent chaque jour de nombreux pays. De Chine, la cité reçoit de minces recueils de poèmes et des fragments philosophiques aux pages de soie fine, brodée ou peinte par de petites mains sur de fragiles plaques de porcelaine. D'Italie, ce sont des florilèges de fabuleux contes paillardes dont les pages fleurent le poivre et le parmesan. Les terres du Nord envoient des sagas héroïques en quantité, enveloppées dans des peaux de renard, d'hermine, de lynx, de zibeline, ou intercalées parmi des filets de hareng salé. Les Anglais expédient par bateau leurs comédies renommées et leurs célèbres tragédies, accompagnées de barils de bière et de coffrets d'argenterie. Du Nouveau Monde, transitant par l'Espagne, sont acheminés les grimoires de sorcellerie et les romans de mille pages imprimées à l'encre de léopard, reliés de pierres précieuses arrachées au lit de rivières empoisonnées.

Chaque jour entrent également dans la cité des quantités ahurissantes de produits agricoles. Longs trains aux wagons débordant de viande, d'œufs et de poisson. Monceaux considérables de pain, de farine et de pâtisseries ; malgré cela, le soir venu, il n'en reste plus une miette sur la place du marché. Dans la région, les vendanges durent quarante jours pendant chacun desquels trois fois cent charrettes chargées de vin franchissent deux ou même trois fois les portes de la cité. Onze cents chevaux harnachés transportent la récolte. Dans les villages des environs, les paysans qui se chargent des travaux des

champs sont tous riches et gras ; selon eux, il faut être idiot pour vivre en ville.

Mais ce ne sont pas les citadins eux-mêmes qui consomment ces fruits de l'abondance terrestre, dont la majeure partie sert à restaurer les nombreux hôtes et invités qui séjournent dans la cité en toute saison afin d'échapper au chaos de leur vie trépidante. Comme ne peut l'ignorer celui ou celle qui voue son existence à la lecture, le silence et la solitude créent un vide qui attire à la fois les curieux et le bruit. Plutôt que de s'opposer à cette loi de la nature, presque tous les résidants exploitent chez eux une auberge, lieu de ripailles et de beuveries. Dès qu'amis ou parents franchissent leur porte avec tous leurs bagages, leurs coups de soleil et leurs enfants poisseux, ils allument les fourneaux, mettent à mijoter des plats succulents, envoient chercher ribaudes et musiciens puis, laissant tout ce beau monde agir à sa guise, ils se retirent dans un coin tranquille où ils goûtent un plaisir de lire décuplé par le brouhaha tout proche.

Évidemment, cette coutume a pour inconvénient d'introduire la luxure et l'inconduite dans une si grande et si noble cité. Des rixes éclatent régulièrement entre bandes de visiteurs, chacun voulant sa part du gâteau. Il est rare qu'une soirée se passe sans embuscade ni échauffourée, et en cas d'affrontement, personne ne se propose pour séparer les adversaires. De plus, ce peuple vit sans magistrats tels que nous les connaissons : ni agents de la paix, ni percepteurs du revenu, mis à part ceux qui recueillent la taxe sur le vin que tout le monde doit

verser. En cas de vol, d'assassinat ou de toute autre perturbation de la paix publique, les citoyens excédés de devoir interrompre leur lecture pour s'occuper de questions d'ordre public sont prompts à se constituer en milice et à se faire justice eux-mêmes. Le plus souvent, la rumeur d'une émeute de lecteurs en colère suffit à mettre en fuite le contrevenant épouvanté.

N'importe quelle cité gagnerait à être débarrassée de ces maux, mais rares sont les citoyens qui se fassent un sang d'encre à ce sujet. Les livres ne sont pas faits que d'encre et de papier, se plaisent-ils à répéter, mais aussi de folie et de démesure. Ainsi, ce sont celles et ceux dont la vie pâtit le plus du tumulte et du désordre qui donnent le plus souvent les signes d'une transfiguration imminente : peau blême, presque translucide, démarche silencieuse, ombre estompée. Dans ces visages ridés par une longue endurance et une profonde souffrance, le regard s'éclaire d'une lumière venue d'ailleurs, nourrie par la certitude qu'un jour, bientôt, leurs proches, au réveil, ne les trouvant ni dans leur lit ou leur hamac, ni sur leur banc ou leur divan, se lanceront à leur recherche, avec une joie mêlée d'impatience, dans les pages des livres qu'ils n'ont encore jamais ouverts.

Le lecteur n'ignore pas ce phénomène : le jour touche à sa fin, on est bien décidé à profiter des quelques dernières minutes, mais en ouvrant le roman de gare sur lequel on planche depuis des semaines, on sent notre corps nous trahir : les membres, les yeux, les muscles du cou et du dos crient au surmenage. À la recherche d'on ne sait quoi, on se met alors à feuilleter distraitemment les pages à venir ; sans se soucier de l'intrigue, on finit par poser les yeux sur quelques lignes, un peu ou beaucoup plus loin, et on se demande comment le fil de la narration nous mènera jusque-là depuis l'endroit précis où l'on se trouve *maintenant*.

Dans le livre que je suis en train de lire, je n'arrive jamais à retomber sur ces fragments lus en désordre. Quand j'atteins la page où je m'attendais à les trouver, ils ont disparu.

... feuilles mortes pulvérisées, échappées de l'antique herbier dans lequel on les avait mises à sécher; disques compacts et règles à calculer, figurines enfantines aux membres arrachés, cartes à jouer en exil de leur paquet, boules de peluche bleue, grise, multicolore, morceaux de carotte et cœurs de pomme brunis, à moitié mâchés, allumettes calcinées, petits corps noirs desséchés de mouches ou d'araignées aux pattes recroquevillées tels des pétales fanés, sous neufs et luisants, reçus anonymes pliés en deux ou en quatre, pages de télécopies et billets de stationnement, cailloux ronds qui tiennent bien dans la main, bâtons de craie fraîche et plumes de goéland qui sentent encore un peu l'eau de mer...

Fragments trouvés d'un INDEX

- Ab ovo*, 213
- Abaque, 17
- Abécédaires, 102-104
éditions incorrectement reliées, 110
- Abélard et Héloïse, 429
histoire philatélique et, 544
- Absence, *voir* Agnesi, Maria
- Absolu, 442
fragments trouvés en tant que geste vers l', 443
- Accidentels, personnages, 404
- Achille et la tortue, 14
en tant qu'allégorie de la lecture, 675
- Acupuncture, 68
administrée à des livres, 75-77
- Aditî, 99
- Adorno, 193
théories antithéoriques d', 194
- Adultère, 9, 84, 253, 500-512, 514, 517, 698, 700, 706
- Aréopage, 123
dans Eschyle, 231

- Afrique, 311-335
nostalgie du narrateur inspirée par Tarzan, 614
- Agawa, pictogrammes de la baie, 639
- Aïcha, 387
- Ajaccio, 762
- Akhénaton, 400
amendes en retard à la bibliothèque d', 454
- Alain-Fournier, écrivain français, 202
unique roman d', 203
- Alalunga, Thunnus, 724-729
mentionné par Proust, 738
- Albédo du papier, 333
- Alberta, 39
boîtes de livres de poche jaunis entreposés dans les greniers des vieilles maisons de l', 40
- Albums de rock, 7
Saint Jérôme et les, 679
- Alcool, 2
écrivains et l', 3 & *passim*
- Aldus Manutius, ii-xvi
- Alexie, 818
- Alibi,
lecture solitaire inacceptable en tant qu', xix

Comme c'est votre première rencontre avec les cartes, vous vous attendez sans doute à ce que je vous explique les règles avant de débiter. Faites-moi confiance si je vous dis qu'à long terme, il vaut mieux commencer à jouer tout de suite ; je vous expliquerai au fur et à mesure.

Pour ouvrir la partie, nous venons de tirer chacun sept cartes. Examinons-les un instant. L'étiquette du jeu stipule que c'est le joueur le moins expérimenté qui joue le premier ; posez donc une seule carte. Choisissez librement parmi les sept que vous avez en main, sans vous soucier pour l'instant du classement ni de votre stratégie. Avec la pratique, je me suis aperçu que les néophytes ont souvent accès à des sources intuitives profondes et ouvrent brillamment la partie sans vraiment savoir ce qu'elles font.

Bien qu'il ne soit pas nommé ainsi – car aucune des cartes ne porte d'inscription – vous venez de jouer le Fou, qui fait partie des rares cartes que ce jeu, appelé Thrave, possède en commun avec son cousin mieux connu, le Tarot. Je suis prêt à parier que c'est pour cette raison que vous l'avez choisi : l'image intemporelle d'un jeune pèlerin sur le point

de basculer dans le vide vous était familière. Croyez-moi, je comprends votre impulsion. Je me souviens d'avoir fait un choix semblable la première fois qu'on m'a invité à jouer. J'avais dans ma main un véritable défilé d'images bizarres, je dirais même troublantes, et parmi toutes ces couleurs et ces formes encore dépourvues de signification, je n'en ai reconnu qu'une : le Diable, avec ses cornes et tout. Mieux vaut le diable connu, me suis-je dit. Je l'ai joué. Au cours de la partie, il s'est avéré que j'avais fait un excellent choix.

Comme vous le savez sans doute, les arcanes majeurs du Tarot comptent vingt-deux cartes. En revanche, le folio majeur de la Thrave se compose de vingt-cinq cartes, dont six présentent une ressemblance avec celles du Tarot. Tout comme le Tarot, la Thrave sert également à des fins divinatoires, ou, pour utiliser le tiède jargon de notre époque, de croissance personnelle. Mais je ne vous le conseille pas. Forcer les cartes à des révélations de cet ordre, attendre d'elles qu'elles produisent une sagesse à la demande... cela trahit un manque de foi, d'engagement. La Thrave répond à un besoin humain aussi fondamental, sinon plus, que celui pour lequel on a consulté pour la première fois les cartes, les pièces, les feuilles de thé ou le vol des oiseaux.

C'est le moment de souligner le fait qu'en théorie, le nombre de cartes qu'un joueur peut jouer en un seul tour est illimité. Un joueur expérimenté pourrait très bien en ajouter d'autres jusqu'à ce que le Fou, au lieu de dégringoler de son éternelle falaise, se

retrouve enfoui sous une avalanche d'autres images. Disons plutôt, pour l'instant, que vous avez décidé de passer la main après avoir posé cette seule carte.

C'est mon tour. Je vais jouer la Vierge, qui fait elle aussi partie du folio majeur de la Thrave, mais pas des arcanes du Tarot. Elle appartient à un groupe de cinq cartes appelées la Famille et dont on dit qu'elles forment le cœur de la Thrave. Regardez l'illustration : cette jeune personne nue, de sexe indéterminé, son attitude d'indifférence feinte, le paysage de carte postale avec ses arbres en fleurs. Ces détails stylistiques insipides n'ont que peu d'importance. J'ai déjà vu des variantes où la Vierge était représentée par un damoiseau du Moyen Âge, un jeune punk, un animal héraldique, une silhouette en fil de fer. Dans le paquet connu sous le nom de Thrave nue, il (ou elle) est la seule figure à porter des vêtements. Sans parler de toutes les autres versions dont je n'ai jamais entendu parler. Même le titre de la carte doit être pris non comme une constante, mais comme une convention. Il est sujet à évoluer, un peu comme les langues ; ailleurs, loin d'ici, c'est peut-être déjà fait. L'absence d'inscription sur les cartes permet de jouer partout dans le monde. Les variantes possibles en Islande, au Sahara, au Tibet ou en Californie défient l'imagination. Pour nos besoins immédiats, le costume importe peu, mais j'admets que je préfère utiliser ce jeu-ci parce que l'image de la Vierge me fait penser à ma femme quand elle était jeune.

Cela fait dix ans qu'elle m'a quitté. C'est entièrement ma faute. Je vous épargnerai les détails de cette

lamentable histoire, mais c'est peu après son départ que la Thrave est entrée dans ma vie. Alors que je me hâtais vers un café dans une rue du centre-ville, une jeune fille m'a tendu une carte. Elle avait un béret de laine enfoncé sur les cheveux et un manteau informe comme en portent les jeunes à l'air perdu que l'on voit dans les rues de nos jours. Je crois bien que je ne l'ai même pas regardée dans les yeux. J'étais sûr qu'elle allait me demander de l'argent ou me parler de sa secte. La carte était celle que l'on appelle communément la Mer. Bien sûr, à cette époque, j'ignorais tout de sa signification et même de son nom. Pendant les jours et les semaines qui ont suivi, on m'a tendu d'autres cartes et je me suis mis à poser des questions. J'ai commencé les collectionner les cartes et à en offrir à mon tour. Un ou deux ans après que ma femme m'ait quitté, je fouillais dans une armoire du deuxième étage pour trouver de vieilles boîtes où ranger mes cartes. Je suis tombé sur un album de vieilles photos d'elle qui avait dû glisser derrière des cartons de vieux papiers. Il était plein d'instantanés d'elle et de sa famille pris dans sa jeunesse. Vous pensez bien que mon premier élan a été de le lui rendre, mais je l'ai gardé. Je crois que j'espérais qu'en conservant un objet qui lui était si personnel, ce dernier agirait un peu comme un talisman vaudou et qu'elle me reviendrait. Je me suis récemment entretenu avec elle au téléphone au sujet de notre fils, qui vient d'entrer à l'université dans une autre ville, aussi loin d'elle que de moi. Durant cette conversation, la plus amicale que nous ayons eue depuis longtemps, je me suis souvenu de l'album de photos et j'ai failli lui avouer que je l'avais

trouvé. Mais je me suis dit qu'en admettant que je l'avais gardé pendant tout ce temps, je risquais de jeter un froid dans la discussion.

L'une des photos avait été prise à la ferme de sa famille, devant la vieille Buick que son père m'a vendue pour une bouchée de pain quand j'ai commencé à sortir avec elle. Cela m'a rappelé une anecdote qu'elle m'avait racontée des années plus tôt : ses parents l'avaient emmenée en ville dans leur vieux tacot. Unis dans une trinité parfaite, ils avaient ri et plaisanté tout le long de cette balade familiale. C'était un de ces moments fugaces et éternels dont on dit qu'ils nous reviennent à l'heure de notre mort. En fin de compte, sans en avoir l'air, je suis parvenu à insérer naturellement mon souvenir de ce qu'elle m'avait raconté dans notre conversation téléphonique, et sans lui parler de l'album de photos. Elle a ri, étonnée, et m'a félicité de ma bonne mémoire. Je l'ai sentie émue. Je venais de lui redonner quelque chose qu'elle avait perdu. Je ne lui ai pas parlé de la Thrave. Si ce n'est pas déjà fait, elle s'y mettra un jour ou l'autre et plus de souvenirs lui reviendront qu'elle ne l'aurait jamais cru possible.

Bon. Maintenant, la conjonction de nos deux cartes m'oblige, pour des raisons dans lesquelles je n'entrerai pas immédiatement, à en abattre une seconde. J'avais d'abord pensé jouer le Revenant, mais je vais plutôt choisir le Cirque de pierre parce qu'il fait partie du folio mineur et que je ne vous en ai pas encore parlé. Ce groupe de cartes a subi des mutations qui l'ont beaucoup éloigné des arcanes mineurs du Tarot classique : coupes, deniers, épées et bâtons.

En plus des neuf couleurs communément acceptées de la Thrave, on recense environ le double de couleurs alternatives ou apocryphes, dont chacune regroupe une quantité littéralement innombrable de cartes. J'en possède maintenant de nombreuses boîtes qui s'empilent dans presque toutes les pièces de ma maison. J'ai également chez moi un catalogue de huit cents pages réalisé par un joueur du Wisconsin, qui donne une brève description de plusieurs milliers des cartes les plus répandues accompagnée d'une illustration. Imprimé il y a six mois, ce catalogue est déjà terriblement dépassé. Il ne se passe pas une semaine sans que je découvre une nouvelle carte.

Ajoutons à cela le fait que le jeu se dispute au moins sur sept niveaux ; en ce moment, nous ne jouons que sur deux d'entre eux, le Coutumier et l'Herméneutique. Chacun de ces niveaux, également appelés plans, possède également sa contrepartie obscure et peu connue, comme le Chaotique ou l'Abysal. Pour les atteindre, il faut d'abord bien maîtriser le code, ou jargon, des adeptes de la Thrave, qu'ils appellent la Langue de feu et qui se compose aussi bien de gestes et de non-dit que de phrases et de mots. Votre façon de sourire, par exemple, ce mélange de gêne et de compassion quand je vous ai raconté l'histoire de ma femme, ne restera pas sans impact sur le déroulement de notre partie.

Même le monde qui nous entoure participe à la langue de feu et, délibérément ou non, nous envoie des messages qui ne peuvent manquer d'influer sur

nos coups et nos ripostes. Hier, je traversais la rivière sur un pont piétonnier ; mon tour venait de commencer. J'étais en train de me dire que si le bon moment se présentait, je jouerais l'Adepté, quand j'ai regardé par-dessus la balustrade. La vaste surface plane de l'eau, agitée par les tourbillons du courant sur les bancs de gravier, se fondait en chatoiements plissés comme la peau d'un éléphant, ondulant et clapotant autour des piliers du vénérable pont de métal. Je me suis souvenu du liquide bleu qui saturait la piscine, un après-midi depuis longtemps révolu, avant que ma femme me quitte. Sous la coupole où se réverbéraient les voix aiguës des enfants et leurs éclaboussures, dans l'odeur âcre du chlore, je me revois perché au bord de la piscine avec mes sandales en caoutchouc mousse bon marché, je sens encore la fraîcheur du courant d'air qui chatouillait les poils de mes jambes nues dont la maigreur me faisait honte, je revois ma femme nager vers moi, presque debout dans l'eau, distraite, distante, transformée par l'élément dans lequel elle était plongée et qu'elle brassait à grands gestes, pédalant de ses jambes rétrécies, apparemment inconsciente de ma présence, battant des paupières pour en chasser l'eau ; ses efforts pour se maintenir à flot lui donnaient un air sérieux que je ne lui connaissais pas, une grâce irréaliste et fluide qui m'a transpercé jusqu'au cœur et qui, bien que j'eusse été incapable de l'articuler à cet instant, annonçait ce qui restait à venir.

Au milieu du pont, tandis que ce souvenir remontait à la surface, j'ai su avec une certitude absolue

que l'Adepté n'était pas la bonne carte. Si je la jouais, la partie risquait de s'enliser dans des zones stériles et d'y perdre tout son élan. Un instant plus tard, j'ai vu s'avancer vers moi un autre joueur qui traversait le pont en sens inverse. Vous auriez dû voir son air stupéfait quand je lui ai tendu le Rien de balafres.

Non, il n'y a aucune limite de temps, ni pour chaque tour, ni pour la durée de la partie. Ne vous inquiétez pas, il est impossible que nous manquions de cartes. Au besoin, nous pouvons toujours demander à un passant de nous en prêter une, deux ou même un paquet entier. Bien qu'il soit factuellement erroné d'envisager le paquet comme un *tout*, ainsi que vous l'avez sans doute compris quand je vous ai parlé du folio mineur.

Certains sont convaincus des origines très anciennes de ce jeu. À les croire, la Thrave, à l'instar du Tarot, était jadis un livre de magie non relié, soit par crainte de son pouvoir, soit en raison de la pulsion immémoriale qui nous pousse à bouleverser tout ce qui nous est *offert*. J'ignore si cette histoire contient ou non une part de vérité. Plusieurs cartes, même parmi celles du folio majeur, sont clairement d'origine récente. Le Drogué constitue un bon exemple, tout comme le Clone ou la carte que l'on appelle parfois le Physicien, mais dont le nom courant est le Deux de singularités.

Je préfère de loin cette autre histoire sur les origines de la Thrave, qui remonterait à une trentaine d'années. Le cadre change selon les versions, mais il s'agit toujours d'une petite ville de montagne. Au

commencement, il y a un enfant, un petit garçon de cinq ans dont la famille vient de s'installer en ville. L'enfant s'éloigne de sa nouvelle maison, perd son chemin et se retrouve dans le jardin d'une villa, la plus imposante et la plus majestueuse maison de toute la ville, où il fait la rencontre d'une famille qui deviendra pour lui une énigme, un panthéon, l'obsession de toute sa vie. Le père distant. La mère bienveillante, élégante, gracieuse. Le fils qui deviendra le héros du garçonnet et qui mourra jeune, emporté par une avalanche lors d'une expédition de ski. Et la fille, qui sera son premier amour. On raconte qu'après la mort de son frère, elle est devenue taciturne, rebelle, délinquante, à l'école comme à la maison. Adolescente, elle s'est mise à prendre de la drogue et à coucher avec n'importe qui. Selon la personne qui raconte l'histoire, la fille finit par se suicider, ou alors un amour secret naît entre elle et le garçon, mais ils sont pris sur le fait par ses parents, qui l'envoient vivre dans une autre ville où ils ont de la famille. D'autres affirment au contraire qu'il ne se produit rien de plus tragique ni de plus extraordinaire que l'irrévocable passage du temps, qui finit par éloigner définitivement le garçon de la famille autour de laquelle il a bâti sa mythologie personnelle.

Par la suite, le garçon entre à l'université, tombe amoureux, se marie, divorce, puis devient romancier et illustrateur des livres qu'il écrit. À travers ses poèmes, ses nouvelles, ses romans fantastiques et les mondes mythiques où ils se déroulent, la quête de cette famille perdue reste au cœur de son art, quoique toujours défaite par l'impossibilité de cette

tâche, car il tente non seulement de se remémorer une époque disparue, de recréer un instant dans le temps, mais de *tout* rétablir. À la fois les événements, les changements, les transformations qui ne se sont pas produits au fil du temps, tant pour lui que pour la famille, et ceux qui sont bel et bien arrivés. En tant que tentative de ressaisir le temps perdu, le grand roman-fleuve de Proust n'est qu'un petit ruisseau comparé à l'immense océan qui baigne les rêves de notre héros.

Une nuit, au milieu d'une partie de poker avec de vieux amis d'université, la réponse lui est fournie lorsqu'en déballant un paquet de cartes neuf, ils y trouvent une anomalie : en raison d'une erreur de l'imprimeur, l'une des cartes est blanche. Pour rire, ils mélangent cette dernière avec le reste du paquet et inventent une nouvelle règle selon laquelle celui qui la tirera devra vider un verre de whisky.

Pour combler cette brèche ouverte dans la logique du jeu, le futur écrivain rêve d'une idée. S'il est impossible de tout dire, il le fera dire par les autres. Un jour, peut-être, par le monde entier.

Il invente un jeu de cartes dont le noyau est un groupe qu'il appelle la Famille. On ignore sur quel style et quelle époque il a basé le modèle du paquet original. La Thrave victorienne. La Thrave bohème. La Thrave des éléments. Chaque version a ses partisans. Au début, encore inconscient de la forte dépendance qu'encouragera son invention, il invente un ensemble de règles visant à la rendre plus semblable aux autres jeux de cartes : les joueurs entrent en

compétition afin de déterminer qui gagnera ou perdra la partie, en fonction de leur chance et de leur adresse. Ses ressources étant restreintes, le nombre de paquets qu'il parvient à commander à l'imprimeur de son quartier reste limité. Il envisage de vendre son idée à un fabricant de jeux, mais finit par changer d'avis. Sous peine de tomber rapidement dans l'oubli, la Thrave ne doit pas faire l'objet d'un engouement commercial. Un soir, comme par hasard, il fait voir un paquet à ses compagnons de poker sans leur révéler sa signification secrète. Ils jouent. Ils s'amuse beaucoup. Chacun rentre chez soi avec un paquet. L'écrivain en fabrique d'autres qu'il laisse traîner dans des endroits publics, à la portée des curieux. Comme ce carrefour alimentaire où nous nous sommes assis à la même table, vous et moi, complètement par hasard. Il est vrai que le centre commercial est bondé aujourd'hui. L'auteur qui, sait-on jamais, vit peut-être encore, laisse son rêve devant notre porte et attend.

À la fin de l'histoire, la Thrave se fond dans le monde. Aujourd'hui, après des dizaines d'années d'incubation et de croissance cachée, la réalité s'en trouve presque entièrement contaminée. On trouve partout des joueurs invétérés, fanatiques, obsessionnels. Certains continuent à jouer même face à une persécution officielle, même si leur vie est menacée. Les règles ont subi des transformations profondes. Il est sans doute plus exact de dire que la fonction réelle de la Thrave transforme tous ceux qui y jouent, même ceux qui soutiennent qu'il ne s'agit que d'une saine compétition entre adversaires. Chaque fois que

l'on bat les cartes et que l'on entame une partie, on fait surgir une combinaison parmi une infinité d'autres façons de raconter l'histoire qui contient toutes les histoires.

Quant à la question de savoir si mon récit est vraisemblable, c'est à vous de décider. J'ai rencontré de nombreux joueurs qui s'y tiennent religieusement et tentent par tous les moyens de centrer la partie autour de ce qu'ils considèrent comme l'intention de l'auteur, par exemple en se cantonnant principalement au plan Littéral, en multipliant les détails les plus subtils ou en attribuant à chaque carte de la Famille un nom, une biographie, un profil psychologique et une spécificité géographique. Car il s'agit de rien moins que de recréer l'enfance disparue, jusqu'au moindre galet de la rive du lac où les deux jeunes amants se sont rencontrés, s'ils se sont rencontrés, il y a tant d'années.

D'autres joueurs, quant à eux, font tout ce qu'ils peuvent pour réfuter cette origine mythique, préférant supposer que le jeu n'a ni centre, ni point de départ. Pour eux, la Thrave a toujours existé et existera toujours. Quand arrive leur tour, ils échangent des histoires, les leurs ou celles qu'ils ont entendues, à moins qu'ils ne s'égarer dans des univers chimériques de rêve ou d'horreur. Parfois, ils ne disent rien du tout et se contentent de tendre leurs cartes avec le moins de cérémonie possible, dans un mutisme pétri de mépris pour tout ce qui n'est pas la *forme* pure du jeu. Nous avons tous plus ou moins tâté de ces différentes approches un jour ou l'autre.

Pour ma part, je crois qu'en dernière analyse, la façon de jouer ne compte pas plus que l'intention de grandeur ou de noblesse qu'elle dénote. Même les joueurs qui s'emmurent dans un silence stérile apportent leur contribution au but réel du jeu ; en effet, je me suis abstenu d'en parler jusqu'à maintenant. Si vous ne l'avez pas encore deviné, il s'agit simplement de prolonger le jeu. De *lire* les cartes, dans tous les sens du terme. Les compter, les distinguer, les divulguer, les dénoncer même. Dire leur histoire, raconter la sienne, ne rien dire du tout : c'est l'histoire qui se dissimule dans toutes les histoires. Et même si la plupart des joueurs ne se rencontrent jamais, chaque choix qu'ils opèrent, chaque carte jouée vient s'ajouter à ce qui n'est en fait qu'une seule et unique partie qui se joue partout. Tout le temps.

Je vois que vous n'êtes pas très convaincue. Vous n'avez peut-être pas envie de me croire. Cela arrive très souvent. Vous savez, je ne suis pas en train d'essayer de vous recruter ni de vous persuader de quoi que ce soit. Vous pouvez très bien poser les cartes que je vous ai données et vous en aller, comme je soupçonne que vous en avez envie. Je vous ennuie sans doute, ou je vous fais peur, à moins que je ne vous énerve ou que je ne vous laisse indifférente. Vous pouvez sortir tout ce que je vous ai dit de votre tête, reprendre le fil de vos préoccupations personnelles et même, un jour, oublier notre brève rencontre. Ne pas voir une seule carte pendant des années, peut-être pendant le reste de vos jours. Vous êtes libre de refuser les cartes que d'autres vous tendront,

de vous joindre aux fanatiques qui rêvent d'expurger le monde de toute trace de la Thrave. Quel que soit le chemin que vous choisirez à partir de cet instant, où que vous alliez, vous finirez par vous apercevoir que vous avez toujours joué à la Thrave, que vous y jouerez toujours. Et vous rentrerez dans le jeu.

Hier, au coucher du soleil, notre troupe est entrée dans les ruines de ce qui fut jadis la plus glorieuse, la plus puissante cité d'un empire disparu. Jusqu'au jour où des puissances nouvelles ont éclipsé son règne ainsi que sa splendeur et son influence. Envahisseurs et dynasties se succédèrent, pillant et emportant chacun leur tour les trésors de la cité. On alla jusqu'à démanteler pierre par pierre les palais et les temples pour donner corps aux rêves de grandeur de ses jeunes rivales. Un jour, le grand fleuve finit par briser ses digues laissées à l'abandon et envahit la ville. Puis ses eaux s'écoulèrent ailleurs, sculptant vers la mer de nouveaux sillons, laissant la ville à l'implacable patience du sable.

Mais ce ne sont pas ces ruines-là que nous sommes venus voir. Encore plus à l'ouest, derrière cette chaîne de collines d'étain blafard, une autre ville est enterrée depuis plus longtemps encore que sa voisine.

Nous avons levé le camp à l'aube, sellé nos chevaux et traversé une plaine de poussière d'argent terni. Parvenus à notre destination, nous avons vu grandir sur notre gauche la statue du dernier grand

roi. On distinguait toujours la forme estompée de son corps allongé sur un divan, ses yeux aveugles baissés sur la volute pétrifiée d'un rouleau ouvert.

Nous nous sommes approchés en songeant aux lecteurs de jadis, aux longues plages de temps libre qui était leur lot apparent, à leur crainte qu'il ne soit pas suffisant d'allouer aux morts un refuge durable. Juste après midi, nous avons atteint l'entrée de la grande Bibliothèque, qui nous apparut enfin dans la majesté de ses proportions grandioses, dressée au milieu du silencieux désert de sable, de roc et de broussailles avec laquelle elle offrait un contraste frappant. (Plus tard, après avoir passé quelque temps dans la nuit de ses souterrains, nous allions perdre tout souvenir de cette perspective, de sorte qu'il serait correct de dire que c'est l'entrée elle-même, et non ses profondeurs, qui communique vraiment au visiteur la grandeur de ce rêve fait pierre.) Après avoir laissé nos chevaux à l'ombre des murailles inférieures, nous étions en train d'escalader les pierres taillées qui mènent à la grande porte lorsqu'un phénomène curieux a attiré notre attention : un filet d'air froid en sortait et descendait la paroi comme une rivière. Nous y sommes entrés, plongeant dans le courant glacial un pied, puis l'autre. Plus nous avançons le long de la colonnade d'entrée, plus la rivière invisible montait, nous enserrant tout d'abord les genoux, les hanches et enfin la poitrine. Partout où l'air torride entraînait en contact avec le ruisseau souterrain, la condensation créait une fine buée qui fut le premier indice de ce qui nous attendait.

La majeure partie du hall d'apparat, construit en hauteur, se trouve toujours hors du sable. Ses piliers penchés et sa façade décrépite trahissent toutefois de longs siècles de désintégration. C'est là, sur une saillie de roche sculptée érodée, que nous avons aperçu un nid de logogryphe. Eussions-nous ignoré que cette créature fabuleuse est maintenant éteinte, son air de désolation aurait suffi à nous indiquer qu'il était abandonné depuis longtemps.

L'arche de l'entrée s'était effondrée sous l'action de forces humaines ou naturelles, nous n'aurions su le dire. En conséquence, la chambre extérieure était ouverte sur un ciel d'aigue-marine infinie où dérivait de minuscules silhouettes d'oiseaux. Nous sommes passés devant quelques-unes des tentes qu'utilisent les habitants du village voisin pour vendre des cartes et des colifichets aux voyageurs qui parviennent jusqu'ici. On dit qu'ils descendent du peuple qui a bâti la Bibliothèque, ce que nous avons trouvé difficile à croire. La pauvreté de leurs abris de fortune, le vacarme et la puanteur des bêtes dans leurs enclos, les mioches à moitié nus tapant dans un ballon ou penchés sur un jeu électronique de poche, tout démentait la grandeur que nous étions venus contempler. Refusant les babioles qu'on nous proposait avec insistance, nous avons plutôt engagé un Virgile pour nous guider dans la descente. C'était un vieillard à l'allure robuste qui avait vécu toute sa vie dans la région avec sa famille et qui connaissait la Bibliothèque mieux que personne, du moins c'est ce qu'on nous assura.

Nous avons pénétré dans le trou noir du premier escalier en colimaçon. L'obscurité brutale nous prit tous par surprise. Notre guide alluma sa lanterne, mais l'éteignit aussitôt que nous atteignîmes un vaste palier, ce qui nous contraignit à tâtonner nerveusement dans le noir pour trouver prise contre les murs. Le vieux guide nous expliqua qu'il cherchait ainsi à nous donner une idée de la véritable nuit qui règne dans la Bibliothèque avant de nous éloigner de la sortie, au cas où certains d'entre nous désireraient rebrousser chemin. Il nous raconta qu'il était déjà arrivé que sa lanterne s'éteigne sans raison apparente, sans qu'il parvienne à la rallumer, ce qui l'avait obligé à se fier uniquement à sa mémoire et à son toucher pour revenir sur ses pas. Il offrait ainsi à ceux et celles d'entre nous que cette perspective aurait épouvantés la possibilité de tirer leur révérence. Personne ne se prévalut de ce privilège. Tout en rallumant sa lanterne, le vieillard nous apprit que beaucoup d'aveugles visitent la Bibliothèque. Alors que nos lampes illuminent dans toute leur étendue les vastes salles souterraines, poursuivit-il, les aveugles sentent l'espace qui s'étend devant eux même s'ils ne le voient pas. Ou peut-être, s'interrogea-t-il à voix haute, se font-ils une idée de ces grands espaces en entendant se réverbérer les paroles de leurs compagnons, quand ce n'est pas directement, lorsqu'ils s'exclament d'admiration. Car sous ces voûtes colossales, la voix s'élève comme un oiseau. Et lorsque rien n'est dit, le silence est de ceux dont on fait rarement l'expérience, pour ne pas dire jamais, à la surface de la Terre. Conjugué à l'obscurité absolue, il nous donnait l'impression de nous trouver face à

face avec le néant primordial d'avant la création. L'univers objectif s'évanouissait, laissant toute la place au subjectif. L'ouïe, inversée, ne décelait que les murmures intérieurs, la pulsation du sang, le rythme du souffle.

Le guide distribua des petits lampions que nous allumâmes à la longue flamme de sa lampe à huile. Quelque peu soulagés, nous entreprîmes ensuite de longer la Voie du milieu, ainsi qu'ont nommée cette vaste allée les premiers découvreurs et les explorateurs de la Bibliothèque. Enfin, nous avons vu se dresser devant nous les immenses rayonnages de pierre et leur cargaison pétrifiée. Étagère par-dessus étagère, ils s'élevaient régulièrement jusqu'à des hauteurs inconcevables, échappant radicalement à la portée réduite de notre imagination.

Notre regard préféra se tenir à hauteur des yeux, tentant de déchiffrer les inscriptions encore visibles sur les dos usés. La plupart des titres étaient devenus indéchiffrables et, pour dissimuler nos émotions affolées, nous avons tenté en plaisantant de deviner quels livres étaient ainsi enfouis sous leur reliure fossile.

Une brève histoire des burins. La bibliothèque de Méduse. Comment passer le temps lorsqu'on s'est égaré dans un labyrinthe, en douze mille volumes.

Tandis que nous nous divertissions ainsi, notre guide se tenait à proximité, placide, patient, sans faire preuve du moindre intérêt pour les volumes fusionnés, maintenant illisibles, ni tenter de nous faire

hâter le pas vers les autres merveilles qu'il nous réservait. Comme il ressemblait assez à un vénérable maître ès arts bibliographiques que nous avions connu dans notre jeunesse, nous nous étions mis d'accord pour l'appeler entre nous l'Archiviste.

Nous déambulions en nous émerveillant non seulement des livres pétrifiés, mais des images gravées dans les murs et dont nos lectures nous avaient appris qu'il s'agissait de scènes tirées de tragédies, de poèmes et de romans d'un âge si éloigné qu'ils auraient aussi bien pu s'être déroulés sur une autre planète. Nous allions d'un tableau muet à l'autre : enfants perdus dans une forêt obscure, amants insomniaques assis dans un petit restaurant ouvert toute la nuit, vieille dame esseulée fleurissant une tombe. Nous y voyions se jouer l'éternelle comédie humaine du désir, de l'avidité, de la lutte vers la vérité. Nous y voyions l'âme solitaire se détourner enfin pour affronter le dernier voyage.

Tout le long de la Voie du milieu, à intervalles réguliers, nos lampions éclairaient une allée transversale qui semblait s'éloigner de la travée principale jusqu'au bout de la nuit. Une autre volée de marches menait à une petite antichambre débouchant sur une autre salle immense où l'écho de nos voix nous revenait, une fois de plus, après avoir traversé d'invisibles espaces caverneux. Un membre de la troupe observa que ce lieu lui rappelait la Cité interdite de Beijing : une enfilade de vastes cours silencieuses aveugles au monde extérieur, dépourvues de toute référence à autre chose que le fait monumental de leur existence même.

En un point précis de l'une des grandes avenues, nous avons marqué un arrêt, comme nous le suggérait notre guide, et tendu l'oreille. Il montait sous nos pieds un grondement sourd, comme atténué par la distance, qui se répétait à intervalles de quelques secondes, chaque fois suivi d'un faible écho qui paraissait magnifier le silence environnant pour mieux sonder l'abîme. Tandis que nous prolongions notre halte, le guide nous a expliqué que la source était en fait un filet d'eau s'écoulant goutte à goutte dans une caverne dont les formes biscornues amplifiaient le son en le déformant.

Poursuivant notre route, nous avons tourné un coin aigu pour suivre une allée transversale qui passait sous l'arche géante d'une étagère effondrée, maintenue tant bien que mal par des poutres de bois, et débouchait sur une grande cour circulaire. Le vieillard alluma alors plusieurs torches suspendues aux murs ; nous nous trouvions au milieu d'une sorte de pont, ou de passerelle, surplombant autant d'étages qu'il en était surplombé. Dans les deux directions, la perspective s'étirait vertigineusement, à l'infini. Loin en bas, dans les profondeurs les plus lointaines, coulait une rivière souterraine dont les flots reflétaient sombrement l'éclat de nos lampes.

À environ un mille de l'entrée, nous sommes tombés sur une ou deux loges de pierre grossièrement assemblées, des dizaines d'années auparavant, par des grabataires que taraudait l'insomnie. En élisant domicile dans l'obscurité et le silence absolus, ils espéraient alléger leur souffrance et peut-être même

prolonger leur existence. Sans jamais revenir au monde de la lumière, cette douzaine d'âmes ensevelies y vécurent six mois, quoique sans trouver le repos : à peine un demi-sommeil, d'autant plus hanté qu'ils étaient entourés de livres impossibles à descendre de leurs rayons pour faciliter le passage au royaume de Morphée. Lorsqu'ils se décidèrent enfin à sortir, blanchis comme de la craie, on raconte qu'un ou deux d'entre eux moururent sur-le-champ et que les autres perdirent, pour toujours, à la fois la raison et le sommeil.

Dans une cavité plus petite, le vieil homme nous fit éteindre nos lampions. Nous laissant assis sur un banc de pierre, environnés de silence, il se déroba quelque temps à la vue comme à l'ouïe en escaladant un escalier à moitié éboulé. Puis le faisceau de sa lampe réapparut loin au-dessus de nous, à moitié masqué par sa main, semblait-il, car ses rayons n'éclairaient que la voûte du plafond, loin au-dessus de nos têtes. Soudain, dans le toit de la caverne, sembla s'ouvrir une brèche qui nous permit de contempler la nuit parsemée d'étoiles, parcourue d'éclairs blancs, dorés, rubis, violets ou vert pâle. Une longue traînée de lumière traça un arc dans le ciel en rougeoyant exactement comme une comète.

C'était donc cela, le célèbre Dôme céleste de nos lectures. Nous connaissions les faits : plusieurs étagères ayant basculé les unes contre les autres sous l'action de l'érosion et du temps, les pierres précieuses, les fermoirs en métal, qui ornaient autrefois les reliures qu'elles recelaient, luisaient toujours au

cœur de leur masse écrasée. Malgré tout, le mirage restait entier. Nous restâmes médusés tant que le vieillard n'eut pas brusquement éteint sa lampe, nous laissant dériver dans la nuit comme des navires qui ont rompu leurs amarres.

Après ce qui nous avait semblé des jours de marche, nous avons fini par atteindre les chambres de lecture qui forment le cœur de la Bibliothèque. Les grottes cavernieuses reprenaient enfin des dimensions plus humaines, et le long des allées rétrécies nous apercevions des alcôves, de confortables cabinets de lecture, des cellules de moine, des niches, des chambres à coucher dans chacune desquelles des silhouettes inanimées se tenaient debout, assises, couchées, bref dans toutes les positions permises par leur unique et éternel passe-temps.

Un sentiment de sympathie mêlée d'effroi s'est emparé de nous tandis que nous contemplions ces formes anonymes, entortillées dans leurs couvertures, qui nous ressemblaient étrangement dans nos moments les plus inconscients. Absorbés dans leur pantomime intime, par leur intensité, leur sérieux, leur avidité, leur oisiveté, ils nous révélaient à nous-mêmes.

À cette exception près qu'ils n'avaient pas de livres dans les mains. Lorsqu'ils s'étaient aperçus que, depuis longtemps déjà, la plupart des livres étaient retombés en poussière d'argile ou de grès, les premiers découvreurs de ces salles oubliées avaient fait mainmise sur les seuls volumes encore lisibles, ouvrages momifiés ainsi que leurs lecteurs. Mais ces

pilleurs de tombes ont appris à leurs dépens qu'il est impossible de lire un volume dans cet état de dégradation, car la moindre tentative d'ouvrir leur reliure se solde par un effritement presque immédiat, et il n'en reste plus que des miettes muettes. Les scènes peintes sur les murs, aux abords de l'entrée, sont tout ce qu'il nous reste des histoires qu'ils pouvaient se raconter.

Nous repensions aux croyances des anciens, selon lesquelles chaque livre est doué d'une âme qui, avec le temps, devient indissociable de celle de ses lecteurs. Nous n'avons donc pas d'autre choix que d'accompagner dans l'éternité nos ouvrages favoris. Voilà pourquoi c'est ici qu'on enterrait les morts, avec les livres qu'ils chérissaient de leur vivant. Nous devinions, dans la faible lueur de nos lampions, les funérailles présidées par nos aïeux, obscurs bibliothécaires en robe d'encre avec leurs serpentins, leurs guirlandes de fiches de catalogage, les voix étouffées psalmodiant titres et notices bibliographiques, le hululement des pleureuses, le chuchotement des « veilleux » tout au long de la nuit. Tout l'apparat, toute la cérémonie de la grande bibliopole enfouie semblait résonner à nos oreilles.

Certains des livres volés reposent aujourd'hui dans des musées ou des collections privées. Un jour, peut-être, la science et le progrès mèneront à la découverte d'une façon, pour les mains des vivants, de tourner sans danger leurs pages. Sera-ce dans cent ans, ou bien dans cinq cents ans ? Qu'advient-il d'ici là des âmes de ces livres ? Dans quels limbes subsistent-elles ? Comment leurs lectrices initiales,

aujourd'hui parties dans un au-delà auquel nous ne croyons plus, pourront-elles les retrouver, enfermés comme ils le sont, à l'autre bout du monde, dans des chambres hermétiques de verre et de métal ? Incapables de répondre, les enveloppes figées faisaient cercle autour de nous, persistant à fixer leurs paumes vides.

Plus nous avançons sous la voûte endormie, plus la chaleur et l'irrespirabilité de l'air augmentaient, plus nous pressentions l'approche d'une limite que nous n'oserions franchir. Ralentissant le pas, nous sentions peser sur nous l'immense structure de pierre et de terre. Une léthargie s'emparait de nos membres. Nos voix baissaient. Nous chuchotions laborieusement. Au contraire, le vieillard paraissait toujours plus énergique et imposant. Marchant loin devant nous, il se retournait de temps à autre, comme pour vérifier que nous le suivions toujours. Plus les corridors et les escaliers semblaient rétrécir, plus le plafond descendait et plus nous courbions la tête, traînant les pieds, poussant des gémissements d'impuissance assourdis, plongés dans un tunnel aux dimensions si exigües que nous en étions réduits à avancer courbés en deux, rasant les murs de nos épaules. L'un de nous finit par clamer haut et fort que nous étions allés assez loin.

Le vieil homme s'immobilisa et fit demi-tour. Sa lanterne jetait une lueur fantomatique dans l'espace étriqué où sa silhouette âgée nous dominait de toute sa taille, semblant remplir tout le tunnel. Nous avons vu les livres et les salles de lecture, avons-nous

plaidé. Les merveilles dont nous avons tant entendu parler et que nous étions venus voir, nous les avons vues. À quoi bon nous entraîner encore plus loin ?

Le vieux guide nous contempla un instant, puis il dirigea le faisceau de sa lampe vers la nuit qui s'éta-
lait devant nous, comme s'il se proposait d'avancer
toujours malgré nos protestations. Doutant d'avoir la
force de résister à sa volonté, nous attendions. Puis,
sans un mot, il s'est tourné à nouveau vers nous, le
bras tendu vers la direction d'où nous étions venus.
Avec quel soulagement avons-nous alors pris la tête
pour rebrousser chemin, jusqu'à ce que le passage
s'élargisse suffisamment pour qu'il puisse nous dé-
passer et nous guider vers la lumière, vers la liberté.

En retraversant les chambres de lecture, nous
nous sommes aperçus de l'absence d'un membre de
notre troupe, le plus jeune. Alarmés, nous sommes
revenus sur nos pas en l'appelant à pleins poumons
et nous avons fini par le trouver dans une petite
alcôve. Assis au pied d'une momie, il lisait à haute
voix des passages d'une édition de poche de la
Divine comédie qu'il avait sur lui. Quand nous lui
avons demandé ce qu'il était en train de faire, il nous
a annoncé qu'il avait l'intention de rester. Incapable
d'abandonner ces misérables à leur solitude, il se
proposait de demeurer à leurs côtés et de leur faire
alternativement la lecture tant que durerait l'éternelle
nuit. Ayant eu amplement l'occasion d'observer son
tempérament romantique et impulsif au cours de
notre long périple, nous avons compris qu'il avait
enfin trouvé un but digne du sentiment exalté qu'il
avait de sa destinée.

Les vrais lecteurs, nous dit-il, ce sont eux. Là-haut, dans le monde éclairé, tout le monde lit la même chose. Il s'agit surtout de pouvoir en parler avec les amis aux terrasses des cafés. Le monde de la surface a oublié ce que cela signifie vraiment de lire : dédier sa vie tout entière à un livre.

Mais de quoi vivrait-il ? lui avons-nous demandé. Comment trouverait-il à manger, à boire ? Il avait tout prévu : il remonterait de temps en temps vivre avec les villageois et leur apprendrait à lire et à écrire, en échange de quoi ils lui fourniraient les vivres, les vêtements et la compagnie dont il aurait besoin.

Nos rires incrédules ne firent que renforcer sa résolution. Pour finir, ce fut notre guide qui sauva la mise. Avec sa patience habituelle, il nous narra l'histoire du premier visiteur à qui l'idée était venue de demeurer avec les morts. Il avait tenu une semaine. Quand ses amis, qui s'étaient aperçus de son absence arrivés au camp, étaient partis à sa recherche, il demeura introuvable. On dit que pendant des années, sa voix se répercuta de plus en plus faiblement dans le lointain. Que les âmes des livres l'ont revendiqué comme un des leurs.

Aussi improbable qu'elle puisse paraître, cette horrible histoire de fantôme ne manqua pas de faire mouche. Notre jeune ami fanfaronna bien un peu, pour la forme, mais il ne tarda pas à reconnaître l'absurdité de son projet et il nous emboîta le pas jusqu'au grand jour.

Étourdis par la fureur des rayons du soleil après un si long ensevelissement, nous avons pris refuge dans l'ombre du portique pour comparer nos visions reçues dans les profondeurs. Plus tard, nous avons rejoint le camp des villageois avec qui nous avons partagé notre repas. Nous gardions le silence. Au sommet de sa vague immense, le soleil de midi dominait le monde. Dans l'océan du ciel se dessina un mince filet blanc, d'abord semblable à un nuage, qui s'effiloça graduellement en bouquet d'étincelles. Un logogryphe, s'exclama quelqu'un avec un rire nostalgique. Le télescope, toutefois, nous révéla une volée de grues blanches en route vers l'arrière-pays, le dos à la mer.

Le soleil déclinait déjà, mais nous n'éprouvions nullement le désir d'entamer le voyage du retour. Nous sommes plutôt allés nous baigner dans la source, après quoi chacun de nous se retira dans son coin d'ombre pour rattraper le retard accumulé dans son journal. Nos nouveaux compagnons ont allumé un feu et ont préparé un souper qu'ils nous ont invités à partager. Tout en mangeant, ils bavardaient et plaisantaient entre eux dans leur langue, dont pas un d'entre nous n'avait une connaissance plus que superficielle. Une langue en voie de disparition, voilà comment on la qualifie. Pourtant, à ce moment, c'était la voix même du jaillissement de la vie.

Après le repas, notre vénérable guide a entamé un chant auquel les autres n'ont pas tardé à se joindre. Une mélodie triste, obsédante, entrecoupée de rires chaque fois qu'un chanteur se trompait, faisait une

fausse note, oubliait des paroles ou inversait deux couplets.

Assis, penchés ou à moitié affalés, nous tendions l'oreille. À la fin, le plus vieux d'entre nous s'est levé de sa chaise pliante. Foulant le sable qui le séparait des chanteurs, il s'est assis parmi eux et, hésitant à chaque mot, il a demandé à ce qu'on lui apprenne la chanson.

Cela commence par un roman très court, presque une nouvelle, qui ne décrit que quelques instants de la vie de sa protagoniste, une jeune femme envahie par un souvenir, un jour de printemps, alors qu'elle descend de l'autobus à un arrêt du centre-ville.

La vie de la jeune héroïne, passée et à venir, y est saisie sous un éclairage tant sensuel et esthétique que métaphysique, dans la lumière radieuse de ces quelques instants où, pour se rendre à son cours de théâtre, elle patauge dans le ruissellement printanier de la fonte des neiges, étourdie par les gaz d'échappement, le sifflement des freins de l'autobus, le soufflet de la porte arrière qui se referme, écrasée par le manteau lugubre des nuages qui domine la froideur des tours à bureaux et qu'illumine de l'intérieur un soleil caché.

Une plaquette ne dépassant pas les cinquante-neuf pages, imprimées en gros caractères, avec de larges marges. Un texte si court, et où tant de choses sont concentrées en une poignée de pages, que chaque énoncé, chaque mot prend l'allure d'un grain de matière hyperdense exigeant d'être analysé, pesé, examiné sous toutes ses coutures avant que l'on

passé au suivant en toute connaissance de cause. De sorte que la lecture de cette nouvelle ténue, délicate, comme faite d'os de passereau, semble interminable.

On y apprend que la jeune femme vient tout juste de s'installer dans cette ville, où elle espère recommencer sa vie. Cela fait plus d'un an qu'elle n'a pas pris une goutte d'alcool. Elle vient de rencontrer quelqu'un dont elle pourrait tomber amoureuse. Elle ne sait trop que penser de cette nouvelle personne qu'elle est en train de devenir.

Le monde a retrouvé une faculté qu'il avait perdue depuis très longtemps. La surprendre. Pourtant, en descendant de l'autobus, en pataugeant dans une flaque de neige gorgée d'eau, elle ne pense pas à ce qui est devant elle. Elle regarde en arrière : une image depuis longtemps oubliée vient de remonter à la surface de sa mémoire, surgie d'une époque ensevelie, une saison de lumière, avant la mort de son frère chéri. Elle est assise sur la pelouse de la maison familiale, dans une baraque foraine improvisée au moyen d'une paire de draps, en face d'un garçon, un ami d'enfance à qui elle n'a pas pensé depuis des années. Dans son regard, elle lit une confiance absolue. Elle étale devant lui un jeu de tarot qu'elle a fabriqué elle-même et commence à lui dire la bonne aventure. L'une des cartes est blanche. Il lui demande ce que cela signifie. Elle n'en sait rien. Elle trouvait que cela donnerait une aura de mysticisme à son jeu d'y glisser une carte blanche. Mais la fatigue a raison de sa patience ; elle a hâte qu'il sorte de la tente. Alors, pour lui faire peur, elle lui lance

quelques mots vaguement menaçants. *Elle annonce un événement atroce*. Un jour, on lui a raconté que le garçon était devenu écrivain, mais elle n'a jamais lu ses livres. Pendant des années, elle n'a presque rien lu du tout. À quoi lui auraient servi toutes ces histoires ? Elle se demande ce qu'il peut bien écrire maintenant, ce garçon devenu grand.

Si elle pouvait revenir en arrière, voici ce qu'elle lui dirait :

— Elle signifie que je ne peux pas prédire ton avenir. Ni moi ni personne.

La plaquette est accompagnée d'une annexe de vingt-sept volumes répertoriant les passages coupés avant sa publication. Toute l'histoire de sa vie s'y trouve, ainsi que des fragments de biographies apocryphes d'autres vies qu'elle aurait pu vivre, parfois meilleures, parfois pires que le bref récit qui fait l'objet du roman. On trouve à l'annexe des songes, des rêveries, des croquis, des listes qui, de prime abord, n'ont pas grand-chose à voir avec la jeune femme du roman. L'instant où elle marche dans la rue du centre-ville nous apparaît comme une sphère miniature dont la surface refléterait une infinité d'univers. Prolifération monumentale. Suspense à couper le souffle. Masse d'histoires, pour la plupart contradictoires, qui se lit néanmoins d'une seule traite et, chose étonnante, en un temps record. Sans doute est-ce dû au fait que cet immense roman recèle de longs passages que l'on peut survoler, comme un pélican la surface d'un lac, sans laisser trace de son passage mais sans jamais perdre de vue ce

miroitement sous l'eau, à la fois forme en mouvement et le mouvement lui-même.

Il apparaît clairement à la lecture de l'annexe que l'intention initiale de son auteur anonyme était de *tout dire*. Il fallait s'y attendre : mis en échec par le temps et par l'impossibilité inhérente au propos, le projet s'est changé en son contraire, comme en témoigne ce bref extrait du volume sept :

... gants de jardinage blancs aux doigts tachés de vert, rubans de papier crépon écrasés, une pointe de flèche trouvée au bord des eaux calmes d'un lac de montagne. L'étoile blanche semée sur le trottoir par un biberon fracassé, et dont un chat gris lape une des branches. Une odeur de créosote au crépuscule, le long d'un chemin de fer assourdi par la neige. Du papier peint fleuri, à moitié décollé, dans le clair-obscur d'un après-midi de grand vent, ravivé par les caresses fugaces du soleil printanier. Après des années, le souvenir du corps d'un amant. Une photo de mariage en noir et blanc prise peu après la fin de la Première Guerre mondiale : la coupe sévère des cheveux de la mariée, le regard épuisé du mari braqué sur l'avenir. Un genou éraflé, le goût de son sang dans sa bouche. La voix chuchotée d'une vieille dame décrivant les nombreux visages de la pluie. Le léger craquement d'un lit, à l'étage au-dessus, quand le dormeur se retourne. Une valise élimée remplie de vieux livres.

Le monde se compose aujourd'hui de ce genre de traces, d'indices.

Je t'ai rencontrée au cœur de mon enfance et l'espace d'un instant, j'ai cru tenir à portée de la main tout ce que j'avais souhaité ou imaginé. Distrayant par le spectacle du monde, je me suis détourné un instant ; quand je t'ai cherchée du regard, tu n'étais plus qu'un point à l'horizon. Je suis sûr que pour toi, c'était la même chose : je suis devenu un signal affaibli, une silhouette floue au bout de la plaine, une étincelle dans l'obscurité grandissante.

Aujourd'hui, dans tout ce que je lis, que ce soit mes souvenirs ou le monde, cette bibliothèque disséminée, c'est toi que je cherche.

Colophon

Ce livre est composé en Mythica, la dernière police de caractères née de la main du maître-graveur atlante dont le nom n'a pas survécu à l'inondation de cette grande cité. Déconcertante imitation des polices classiques, Mythica ne révèle presque rien de cet artiste énigmatique au talent entièrement dédié à l'illusion et à l'effacement.

Quant à l'origine du papier, c'est le fragment de légende que voici qui l'explique le mieux :

Les aigles des neiges de la côte bâtissent, au sommet des grands arbres, des nids gigantesques en fibres de vieux papiers jetés par la bureaucratie méticuleuse de la cité ; nids abandonnés sitôt leur utilisation terminée. Puis une autre génération d'aigles en prend possession, rebâtit sur ce qui reste, répare les ravages exercés par les éléments et agrandit même parfois la structure initiale. Ces nids sont assez énormes pour écraser un homme s'ils venaient à tomber.

On dit que l'aigle qui s'accouple avec le lion au sang noir, qui habite l'intérieur du pays, donne naissance au Logogryphe, fabuleuse créature

*aux ailes de ruban de papier déchiré tachetées
d'encre.*

*Si l'on avait la témérité d'enfourcher cette bête
redoutable, on s'éveillerait plus tard comme
d'un profond sommeil, les mains refermées sur
des fragments de ce ruban moucheté. Fragments
évoquant le livre idéal, le livre impossible, le
livre qu'on a toujours rêvé de lire.*

NOTE DE L'ÉDITEUR

Ne pouvant mettre la main sur la police de caractères Mythica dont il est question dans le colophon de cet ouvrage, les Éditions Alto ont jeté leur dévolu sur leur police de caractères préférée, le Garamond (11 sur 13 pour la composition du *Logogryphe*). Abondamment copié et interprété depuis sa création, vers 1540, par le graveur de caractères français Claude Garamond (1480-1561) pour le compte du roi François 1^{er}, le Garamond est l'un des caractères les plus mythiques de la typographie. L'italique, quant à elle, est basée sur des caractères de Robert Granjon, un contemporain de Garamond. En 1984, la compagnie Apple créait une version du Garamond pour le lancement de son tout nouvel ordinateur : le Macintosh. C'est encore aujourd'hui le caractère d'imprimerie le plus employé en littérature.

DÉJÀ PARUS CHEZ ALTO

Nicolas DICKNER
Nikolski

Clint HUTZULAK
Point mort

Tom GILLING
Miles et Isabel ou La belle envolée

Serge LAMOTHE
Le Procès de Kafka
(théâtre)

Thomas WHARTON
Un jardin de papier

Patrick BRISEBOIS
Catéchèse

Paul QUARRINGTON
L'œil de Claire

Alexandre BOURBAKI
Traité de balistique

Sophie BEAUCHEMIN
Une basse noblesse

Serge LAMOTHE
Tarquimpol

C S RICHARDSON
La fin de l'alphabet

Christine EDDIE
Les carnets de Douglas

Rawi HAGE
Parfum de poussière

Marina LEWYCKA
Une brève histoire du tracteur en Ukraine

Révision : Cindy Paradis
Composition et infographie : Isabelle Tousignant
Conception graphique : Antoine Tanguay

Diffusion pour le Canada : Gallimard ltée
3700A, boulevard Saint-Laurent, Montréal QC H2X 2V4
Téléphone : (514) 499-0072 Télécopieur : (514) 499-0851
Distribution : SOCADIS

Diffusion pour la France et la Belgique :
DNM (Distribution du Nouveau-Monde)
30, rue Gay-Lussac, 75005, Paris
France
site : <http://www.librairieduquebec.fr>
Téléphone : (33.1) 43.54.49.02 Télécopieur : (33.1) 43.54.39.15

Éditions Alto
577, rue Lavigneur, # 2
Québec QC
G1R 1B7
www.editionsalto.com

ACHEVÉ D'IMPRIMER
CHEZ TRANSCONTINENTAL MÉTROLITHO
SHERBROOKE (QUÉBEC)
EN AVRIL 2008
POUR LE COMPTE DES ÉDITIONS ALTO



L'impression de *Logogryphe* sur papier Rolland Enviro100 Crème
plutôt que sur du papier vierge a permis de sauver l'équivalent de 7 arbres,
19 004 litres d'eau et d'empêcher le rejet de 201 kilos de déchets solides
et de 441 kilos d'émissions atmosphériques.

Dépôt légal, 2^e trimestre 2008
Bibliothèque et archives nationales du Québec